

Carrière, Eugène

ECRITS ET LETTRES CHOISIES

U d' / of Ottawa



39003000501287











ÉCRITS ET LETTRES CHOISIES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

---

EUGÈNE CARRIÈRE (*L'Homme et sa pensée. L'artiste et son œuvre. Essai de nomenclature des œuvres principales*) par Charles Morice . . . . . 1 vol.







L'Œuvre d'Eugène Carrière

J.E.Bulloz Edit.

EUGÈNE CARRIÈRE

---

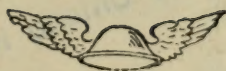
Écrits  
et  
Lettres choisies

PORTRAIT D'EUGÈNE CARRIÈRE PAR LUI-MÊME

REPRODUIT EN HÉLIOGRAVURE

*Que de choses qui se dévoilent lorsque nous acceptons d'être une partie des autres, comme une pierre fait partie des rochers !*

EUGÈNE CARRIÈRE.



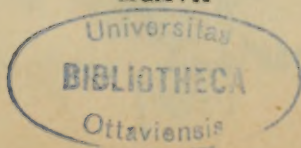
PARIS

SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

---

MCMVII





IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*Quinze exemplaires sur papier de Hollande,  
numérotés de 1 à 15*

JUSTIFICATION DU TIRAGE

867

**COLLECTION**  
Morisset Library / Bibliothèque Morisset  
University of Ottawa / Université d'Ottawa  
Ottawa, Ontario K1N 9A5

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

N

27

.C37E

1907



Ma chère Elise. mon cher Jean.

Tous nous vous envoyons nos baisers  
et nos vœux. Dans quelques jours  
nous vous embrasserons avec la chère  
petite Nelly. Louise. qui connaît ses  
premières étrennes. c'est ainsi que  
la vie recommence pour nous et si  
nous n'étions si aveuglés par nos  
vaines préoccupations. combien nous  
trouverions de sujets à nous rassurer  
par ce que la vie nous offre de preuves  
du recommencement de toutes choses.  
Nos gestes ne sont pas encore lasses  
que notre rôle est déjà repris et  
le nouvel acteur n'attend pas que  
nous quittions la scène. nous voudrions  
qu'il entende du moins les derniers échos  
de notre voix pour que la continuité  
de notre être nous fût rendue sensible.

J'espère voir encore quelque chose  
à dire ou pens-êre affirmer plus  
fermement la foi qui a dominé ma  
vie et sans trop attendre continuer  
l'œuvre en route.

Je vous reverai encore fort de nous chère  
Elise et mon cher Jean affirmer aussi  
votre être et guidant à votre tour  
la jeune âme qui nous interroge  
de ses yeux clairs.

Ma femme et les enfants vous envoient  
sous tous les laïers et tous les voeux  
pour le bonheur de Nelly. Louise, qui  
est le vôtre à Briensat et les enfants  
nous vous embrassent tous de tout  
notre cœur

~~et~~ et votre mère qui vous  
aime.

Suzanne Carrière

## AVERTISSEMENT

Eugène Carrière fut homme d'action comme tous ceux à qui appartient de délivrer l'héroïsme des âmes.

Quiconque, l'aimant, put s'approcher et l'entendre, sentit agir en soi le levain de son amitié ou de sa parole.

Le présent recueil est destiné à perpétuer cette action chez ceux qui l'éprouvèrent, à en étendre l'effet aux cercles plus lointains de ceux qui sont capables de l'éprouver.

Des écrivains ont dit et diront ce qu'ils savent, comprennent et aiment d'un homme dont l'esprit est le bien commun de l'humanité. Ce qu'on a voulu ici, c'est faire entendre sa voix même, ajouter à son œuvre de peintre un autre témoignage authentique de sa pensée, puisqu'il voulut et sut exprimer par le verbe.



Les textes reproduits ont été relevés sur les manuscrits originaux ou sur les éditions premières avec le souci de la parfaite exactitude. Dans les cas très rares où l'on a dû utiliser des copies sans les collationner, le fait est signalé en note.

On ne s'est pas attaché à présenter seulement des écrits mis au dernier état de leur forme littéraire, comme ce serait peut-être le devoir, s'il s'agissait des reliques d'un écrivain. Eugène Carrière considérait sa production d'art comme limitée à son œuvre peinte ; ses paroles, les notes jetées sur le papier furent, dans son désir, de simples moyens d'action sur les autres ou sur lui-même. Sa maxime fut de semer sans s'occuper de savoir qui ferait la moisson : en publiant sous leur forme embryonnaire des idées qui pourront fleurir en d'autres esprits, on a cru respecter et accomplir le vœu de ce cœur infatigable qui ne cessa de donner et de rendre grâces.

Eugène Carrière ne songea jamais à revoir, pour les mettre au point de la forme écrite, que les rares morceaux qui durent être imprimés. Dans les discours on s'est interdit de rien changer aux expressions parfois incomplètes, incor-

rectes pour la rapidité, qui témoignent d'un parfait insouci de l'effet littéraire, d'une intense préoccupation de transmettre des pensées.

Un concours unanime de volontés amies a permis de réunir des lettres choisies dans l'ensemble de la correspondance. Une juste reconnaissance ira à ceux qui ont jugé devoir faire part au public de pensées dont ils furent les seuls destinataires, mais dont la valeur générale ne leur a pas échappé. Pour le choix, on s'est imposé de ne chercher dans les lettres que des expressions de l'esprit et du cœur, et de ne point donner place à l'intérêt historique. Autre est le but ici poursuivi, autre celui des historiens qui pourront de sang-froid, dans l'avenir, rassembler et mettre en œuvre les abondants matériaux d'une correspondance. — Dans certaines lettres on a coupé des phrases d'intérêt purement particulier, en prenant garde que la coupure n'altérât en rien le sens de l'écrit. On a renoncé à imprimer des passages dont la signification réelle ne se serait pas dégagée.

On a jugé bon de publier un certain nombre de fragments ou de phrases isolées, disséminés sur des cahiers à dessin ou des feuilles volantes. A la suite de chacun des écrits principaux on a

placé comme des variantes les morceaux qui ont paru évidemment s'y rapporter et ajouter une nuance de pensée ou d'expression. Sous le titre de *Fragments divers* ont été réunis ceux auxquels aucune destination spéciale n'a pu être assignée. — On a groupé à part quelques-unes des phrases de conversation qu'Eugène Carrière, privé de l'usage de la voix par l'opération dont il ne devait pas se relever, écrivit alors au crayon sur des feuillets détachés : elles fixent quelque chose du jaillissement spontané d'émotion ou de pensée qu'aimèrent ceux qui connurent le charme de ses entretiens.

Un recueil tel que celui-ci est difficilement complet. Certains correspondants ont des lettres qu'ils ne retrouvent pas d'abord, qu'ils retrouveront un jour. D'autres en ont dont on n'a pas connu l'existence : leur bonne volonté n'a pu être sollicitée. Tels enfin des cahiers où Carrière écrivait, ont jusqu'ici échappé aux recherches.

L'apparition première de ce volume suscitera, à n'en pas douter, des contributions nouvelles, des collaborateurs nouveaux réunis dans une même piété à une mémoire si belle.

J. DELVOLVÉ.



# ÉCRITS

## PRÉFACE AU CATALOGUE

DE L'EXPOSITION D'ŒUVRES D'EUGÈNE CARRIÈRE AU  
SALON DE L'ART NOUVEAU (18 *avril* 1896).

Dans le court espace qui sépare la naissance de la mort, l'homme peut à peine faire son choix sur la route à parcourir, et à peine a-t-il pris conscience de lui-même que la menace finale apparaît.

Dans ce temps si limité, nous avons nos joies, nos douleurs ; que du moins elles nous appartiennent, que nos manifestations en soient les témoignages et ne ressemblent qu'à nous-mêmes.

C'est dans ce désir que je présente mes œuvres à ceux dont la pensée est proche de la mienne. Je leur dois compte de mes efforts et je les leur soumets.

Je vois les autres hommes en moi et je me retrouve en eux, ce qui me passionne leur est cher.

L'amour des formes extérieures de la nature est

le moyen de compréhension que la nature m'impose.

Je ne sais pas si la réalité se soustrait à l'esprit, un geste étant une volonté visible ! Je les ai toujours sentis unis.

L'émouvante surprise de la nature aux yeux qui s'ouvrent sous l'empire d'une pensée enfin voyante, l'instant et le passé confondus dans nos souvenirs et notre présence... tout cela est ma joie et mon inquiétude.

Sa mystérieuse logique s'impose à mon esprit, une sensation résume tant de forces concentrées !

Les formes qui ne sont pas par elles-mêmes, mais par leurs multiples rapports, tout, dans un lointain recul, nous rejoint par de subtils passages ; tout est une confiance qui répond à mes aveux et mon travail est de foi et d'admiration.

Que les œuvres ici présentées un peu témoignent de ce que j'aime tant.

---

## PRÉFACE AU CATALOGUE

DE L'EXPOSITION DES ŒUVRES D'AUGUSTE RODIN  
(*Exposition Rodin 1900*).

### L'ART DE RODIN

L'art de Rodin sort de la terre et y retourne, semblable aux blocs géants qui affirment les solitudes et dans l'héroïque grandissement desquels l'homme s'est reconnu.

La transmission de la pensée par l'art, comme la transmission de la vie, est œuvre de passion et d'amour.

La passion, dont Rodin est le serviteur obéissant, lui fait découvrir les lois qui servent à l'exprimer, c'est elle qui lui donne le sens des volumes et des proportions, le choix de la saillie expressive.

Ainsi la terre projette au dehors ses formes apparentes, images, statues qui nous pénètrent du sens de sa vie intérieure.

Ce sont ces formes terrestres qui furent les initiatrices véritables de Rodin. Ce sont elles qui l'ont libéré des traditions d'école, c'est en elles qu'il a retrouvé son être et l'instinct créateur des hommes dont l'humanité se réclame.



Les arbres, les plantes lui ont révélé leur analogie avec ces belles jeunes femmes aux jambes lisses montant en frêles colonnes, au torse mouvant où se gonfle le sein sur lequel lourdement s'appuie la tête dans l'accompagnement d'un cou souple et fort, ainsi un beau fruit de sève pressé contraint sa branche.

Le front massif ombre les yeux et la joue doucement amène la lèvre à l'amoureuse demande.

Les formes se cherchent et se rejoignent dans de voluptueux désirs de violence et de résignation, révoltées et obéissantes aux lois auxquelles rien ne se dérobe ; partout triomphe une logique consciente.

L'esprit généralisateur de Rodin lui a imposé la solitude. Il n'a pu collaborer à la cathédrale absente ; mais son désir d'humanité le relie aux formes éternelles de la nature.

---

#### NOTES

PRÉPARÉES POUR UNE ALLOCUTION EN PRÉAMBULE A UNE  
CONFÉRENCE DE M. CAMILLE MAUCLAIR SUR L'ART D'AUGUSTE RODIN (31 juillet 1900).

MESDAMES ET MESSIEURS,

L'admiration est la forme la plus vive de la reconnaissance. Nous sommes reconnaissants à ceux qui,

dans le passé, par leur œuvre ont enrichi notre être et augmenté nos forces de compréhension.

Si notre gratitude est si active pour ceux qui sont si loin, combien elle nous est plus heureuse lorsque celui qui partage notre vie et assiste aux mêmes spectacles qui nous sont offerts, sait nous en révéler la beauté et nous rendre conscients de ce qui nous entoure en nous faisant connaître à nous-mêmes !

La Nature est aussi belle qu'aux temps de l'Égypte, de la Grèce et de toutes les grandes époques d'art. Vous en êtes les témoins nouveaux. Rodin, par l'héroïque simplicité de son œuvre, variée parce qu'elle grandit toujours, est ici notre initiateur. Il éveille notre reconnaissance admirative. Je lui demande de me permettre de lui exprimer la mienne et de la joindre à la vôtre.

L'École Internationale de l'Exposition a demandé à M. Camille Mauclair de vous parler de l'œuvre de Rodin. Son talent le lui permet et sa compréhension lui en donne le droit. J'ai l'honneur de vous présenter M. Camille Mauclair.

---

## L'ENSEIGNEMENT D'ART ET L'ÉDUCATION PAR LA VIE (1)

*Rapport au Congrès international de l'Éducation  
sociale (1900).*

Il faut aller de la nature à l'art et de l'art à la nature. Comment intéresser à l'expression des formes plastiques des êtres qui n'ont pas appris à les comprendre et à les aimer dans la vie ?

Quoi de plus justifié dans ce cas que la Pensée de Pascal : « Quelle vanité que la peinture qui pense nous intéresser par la reproduction des choses qui ne nous intéressent point dans la nature. »

L'art n'est donc intéressant que lorsqu'il nous parle des choses que nous avons appris à connaître. Ainsi nous émeuvent les images des êtres qui nous sont chers. C'est par l'éducation, par l'enseignement des formes objectives, que nous devons préparer l'homme à en voir exprimer la figure et le sens dans l'art.

Il faut continuer chez l'enfant l'éveil de la curiosité qui le porte à entrer en contact avec les objets qui l'entourent, le mener à accepter la vie présente et à en entrevoir la beauté en même temps que la jouis-

(1) Texte relevé sur les épreuves du recueil des Rapports au Congrès international de l'Éducation sociale.



sance. C'est pourquoi je pense que dans l'enseignement du dessin, qui devrait avoir pour but l'éducation de la vision, une grande place devrait être réservée à des promenades dans la rue, les usines, ateliers, paysages, enfin au spectacle de la vie.

Le maître exciterait à l'admiration et à la compréhension des belles lignes, des effets de lumière, des gestes significatifs des êtres, ses élèves.

Ils prendraient des notes, recueilleraient des souvenirs, et, comme d'autres, pour les lettres, font des relations de voyages, ils reproduiraient de mémoire les effets, formes, actions qui les ont frappés.

Il leur serait donné ainsi un point de comparaison pour l'émotion éprouvée dans la vie et celle exprimée dans les œuvres des musées; ils trouveraient aussi en eux le besoin de manifester les dons d'expression que la nature leur a donnés.

On ne peut expliquer une œuvre d'art avec profit qu'en montrant quels sont les rapports entre elle et la nature, dans quelle part nos sentiments ou nos sensations s'y trouvent exprimés.

Pour se reconnaître dans les œuvres d'art, il est indispensable que nous ayons le sentiment de notre être, et nous l'avons par comparaison. Il faut donc commencer par étudier nos semblables pour les retrouver en nous et nous reconnaître en eux.

Les formes extérieures portent en elles cet enseignement de la logique des apparences des êtres et choses.

Elles développent en nous le sens de l'analyse et le

besoin d'harmonie générale qui prend des noms si différents, elles nous mettent en garde contre les œuvres de mensonge et de mode qui sont contraires à la vie.

Ainsi nous sommes prêts à accepter l'initiation à l'œuvre supérieure d'accord avec la vie, dans une exaltation qui nous la rend plus communicative, et nous reporte à l'instant où, supérieurs à nous-mêmes, l'admiration donnait à la vie son éloquence.

La visite aux musées doit suivre la fréquentation et l'initiation à la nature. Sans cette préparation les hommes passent devant les œuvres d'art comme les ignorants devant les savants, pleins de respect, mais avec ennui ; ils s'arrêtent à ce qui se trouve à leur misérable portée, s'amuse d'une ignorance fraternelle et adroite, aguichés par la ruse flatteuse du courtisan des foules.

Préparés par l'amour renseigné de la nature et ayant conscience d'eux-mêmes, ils sauront mieux distinguer le sens de l'œuvre d'art qui leur parle de la vie, comme dans un visage ils verront l'amour qui augmente nos forces, et sauront s'éloigner des vœux hostiles créés par des ouvriers indifférents à la vie.

Il n'est pas nécessaire de restreindre cette forme d'enseignement à ceux-là seuls qui se destinent aux arts quels qu'ils soient. Il doit s'étendre à tous. Des cours-promenades d'adultes devraient se faire dans les rues ; le soir, après le travail, la jouissance serait éveillée par les mêmes spectacles que nous traversons sans voir, dans l'instant de la fatigue. Évoquée

---

par une parole généreuse, nous y verrions la beauté. C'est la rue, la salle de conférence, et non cette salle d'hospice pleine de gêne et de glaciale nudité, où l'orateur s'exténue loin des sources de la vie ! La rue fournirait le thème continu et donnerait la vie à la pensée. L'éducation par les yeux doit être regardée comme la plus indispensable, la plus élémentaire et absolument générale ; elle est la plus morale, parce qu'elle est la plus vivante.



## SUR LA DANSE

DE MADEMOISELLE ISADORA DUNCAN

*Notes pour une causerie (1901).*

### L'ART GREC

De blanches figures se dressent à ce nom, et de longues frises se déroulent.

La joie, la douleur, la vie, la mort; les sentiments les plus généraux exprimés; les rapports de l'homme avec la nature les plus... affirmés; le sens de la mesure, le génie des proportions...; la vie heureuse de l'instant où nous avons l'illusion de la libre disposition de nous-mêmes;... la fatalité, cette logique avec laquelle nous rusons comme la bête avec le chasseur, pour nous retrouver là où notre défaite préparée par nous s'accomplit : cette profonde connaissance de l'homme et de la nature nous a laissé les œuvres les plus harmonieuses et les plus touchantes.

Les Grecs ne nous parlent pas seulement de la Grèce, ils parlent de l'homme de tous les temps, l'ayant exprimé dans ce qu'il a d'essentiel. N'exprimant que les sentiments naturels, leurs moyens d'ex-

pression plastique sont les gestes les plus directs en rapport avec ces sentiments.

Leur [choix] des formes et de la proportion des volumes, si expressif dans les figures immobiles, s'exalte dans les figures agissantes de lutttes, de jeux ou de danses ; dans ces figures en mouvement les formes prennent toute leur puissance et toute leur grâce.

La danse, pantomime expressive, est faite des gestes les plus familiers, de ceux qui expriment les mouvements de la volonté ou de la sensation. Le geste instinctif comme le geste voulu, tous répondent à ce qui est indispensable à l'impression et à la mise en valeur de la beauté agissante des formes.

Les gestes de jeunesse, d'inconscient bonheur, les inquiétudes de la vie amoureuse, les désirs, les appels, les craintes et les refus, combats entre les êtres qui se cherchent ou se fuient, toute cette pantomime raconte à l'homme dans un harmonieux résumé sa vie poétique.

Mademoiselle Isadora, dans son désir d'exprimer des sentiments, a trouvé dans l'art grec les plus beaux modèles. Pleine d'admiration pour ces belles figures de bas-reliefs, elle s'en est inspirée. Mais, douée d'un instinct de découverte, elle est retournée à la Nature d'où venaient tous ces gestes, et, croyant imiter et faire renaître la danse grecque, elle a trouvé sa propre pantomime. Elle pense aux Grecs et n'obéit qu'à elle-même ; c'est sa propre joie et sa seule douleur qu'elle nous offre. Son oubli de l'ins-

tant et sa recherche du bonheur sont ses propres désirs. En nous racontant si bien sa belle nature, elle évoque la nôtre : comme devant les œuvres grecques revivant un instant pour nous, nous sommes jeunes avec elle, un nouvel espoir triomphe en nous ; et lorsqu'elle exprime son consentement aux choses inévitables, nous nous résignons avec elle.

Ce n'est plus un divertissement, la danse de Mademoiselle Isadora : c'est une manifestation personnelle, ainsi une œuvre d'art, plus vivante peut-être, et aussi féconde en incitation aux œuvres auxquelles nous sommes nous-mêmes destinés.

---

#### FRAGMENT

La danse : le geste rythmique des sentiments des hommes.

Le geste : le signe universel de la communication entre les hommes.

Tout dans la nature nous parle par des formes.

---



## SUR LA PEINE DE MORT (1)

(1901.)

La lente évolution de ma pensée m'amène à cette conviction : je crois que le respect de la vie humaine doit être la base de l'éducation des hommes.

Le culte de la vie est le véritable sens de ce qu'on est convenu d'appeler le culte de la beauté.

Personne n'est complètement responsable ni pleinement irresponsable. Mais si une raison condamne le crime individuel, elle ne peut excuser le crime collectif, qui crée pour le premier un exemple.

L'homme n'a jamais le droit d'accomplir un acte irréparable. Le sentiment de sa perpétuelle faillibilité le lui défend.

L'abolition de la peine de mort est une conséquence inévitable et heureuse de la civilisation. Le soin que prend la science de prolonger la vie des condamnés à mort par la nature, des incurables, nous est un signe qu'avant peu on n'osera plus, dans aucun cas et pour aucun motif, abréger une existence humaine.

(1) Réponse à une enquête sur l'opportunité du maintien ou de la suppression de la peine de mort, faite au journal *le Français* par M. Charles Morice.

Que les êtres induits au meurtre par la déformation de leur cerveau soient mis dans des colonies spéciales. En exigeant d'eux un travail utile à leurs semblables et non pas seulement à eux-mêmes, on éveillera l'humanité dans leur âme, on leur donnera la possibilité d'une conscience.

---

## SUR LE MARIAGE ET SES GARANTIES LÉGALES

*(Réponse à une enquête.)*

Monsieur,

Je me fais un devoir de vous répondre au sujet du mariage et de ses garanties légales.

L'abolition du mariage devrait être accompagnée de tant de garanties des responsabilités augmentées sur celles auxquelles on consent déjà si peu, que je me demande ce qu'on y gagnerait. Je suis tout à fait d'accord à ce que deux êtres se marient par leur propre volonté sans aucune intervention de famille, mais j'aimerais aussi que l'éducation préparât les hommes et les femmes aux responsabilités que par ce fait ils assument.

L'union libre entre des êtres qui ne le sont pas moralement, qui ne disposent d'aucune clarté sur la vie, n'est pas à discuter. Elle existe et on en connaît les résultats. Que la femme sache à quels devoirs son rôle d'épouse et de mère, le mariage la prépare. Que l'homme ait le sentiment de sa responsabilité de la femme, dont la jeunesse est si fugitive et si désarmée dans la vie. Qu'il sache que transmettre la vie ani-



male est peu de chose sans la transmission de la pensée, et que c'est là le devoir complet.

Cette éducation faite, les êtres préparés à leur rôle dans la vie, les formalités inutiles tomberont toutes seules. Jusque-là je me contente de demander la recherche de la paternité et la complète responsabilité de l'homme à l'égard de la femme et de l'enfant dans toutes les conditions.

La vie est comme le code civil : tout le monde est censé le connaître, on ne l'apprend à personne. Qu'on l'enseigne !

---

#### ART ET VIE

*(Réponse à une enquête.)*

Par un snobisme romantique l'artiste se croit en dehors de la vie habituelle, et le public l'accepte ainsi pour les mêmes raisons. Cependant l'art est le moyen d'exprimer la vie, et comment l'exprimer si l'on n'y prend part absolument ? Tous les artistes du passé ont vécu de la vie de tous les hommes ; dans leurs œuvres ils le manifestent et nous prouvent que les vertus humaines sont les belles vertus d'artiste.

La logique est poète, l'incohérence est le caractère de ce qu'on appelle l'esprit bourgeois. Le génie est dans la profondeur des sentiments, dans une vision plus générale de la nature ; la médiocrité, dans l'incompréhension des lois naturelles et le désir de se séparer artificiellement de ses semblables.

## L'HOMME VISIONNAIRE DE LA RÉALITÉ

CONFÉRENCE FAITE AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

(*Galerie d'Anatomie, mars 1901*) (1).

L'imagination de l'homme s'exalte au contact de la Nature. Visionnaire du réel, il entreprend sa propre découverte.

Notre puissance imaginative est dans notre effort incessant pour nous rendre compte de nos rapports avec la Nature, de la place que nous y tenons, de la signification de notre venue parmi la foule des êtres. — Où cette imagination trouverait-elle matière à s'exercer sinon devant les formes infiniment variées du *Squelette*, d'où elle évoque la vie ?

Le squelette est la preuve matérielle de la continuité des formes, de la logique terrestre.

Nulle surprise : Chaque chose est préparée. L'ensemble est amené à une suprême harmonie, telle que rien ne s'y peut changer.

Une synthèse absolue de la terre en une seule créature est visible dans tout squelette, expression complète de la vraie beauté.

(1) Cette conférence a été publiée en plaquette dans la collection de *l'École de la Rue* (Paris, Rousseau, 1903). Un résumé en avait été donné par M. Roger Marx dans la *Gazette des Beaux-Arts* (mars 1901).

Chaque membre a le caractère de l'ensemble, ramassé ou allongé selon l'animal. Toutes ces formes immobiles révèlent la souplesse du mouvement qui fut. — Chaque os reprend la forme de l'os qui le précède et la transmet à celui qui le suit. Comme une conduite de la vie, un sillon unique se perpétue et marque chaque partie de sa trace. — L'esprit qui poursuit cette logique toute matérielle est frappé de l'expression de vitalité qui s'en dégage, et rapidement le squelette donne l'illusion de la vie et du mouvement disparus.

L'architecture et la sculpture y trouvent leurs lois démontrées : l'architecture, par l'ordonnance naturelle des lignes générales, leur adaptation aux fonctions essentielles de l'être, leurs correspondances visibles ; la sculpture, par la sensible nécessité des saillies et des creux.

Ces architectures, ces sculptures naturelles, dont chaque élément a sa raison, tous se commandant mutuellement, donnent à l'esprit satisfaction complète par leur rigoureuse harmonie.

---

#### SQUELETTES

(*Galerie d'Anatomie, rez-de-chaussée.*)

Les vertèbres du *Rhinocéros*, en modelé de plantes grasses, sont d'accord avec la terre plantureuse où il règne, chargée de végétations fortes dont sa masse

se nourrit. Il est l'image en mouvement du sol qui le produit.

Sa tête paraît formée de murailles. A partir du front massif, l'abaissement des naseaux est amené en une courbe juste et naturelle, d'une sculpture délicieusement décorative. — Et quelle beauté dans le grand silence des mâchoires aux plans unis d'où surgit le fleurissement des dents, semblables à de belles anémones...

En opposition avec la massivité du Rhinocéros, qui rappelle les cintres trapus de l'architecture romane, voici les charpentes fortes mais aériennes du *Chameau*, fait pour la marche rapide à travers les sables.

L'os est souple et allongé ; — les vertèbres plates et fines, comme aiguisées par le vent du désert...

Le squelette du *petit Cerf* exprime la grâce de son agilité.

Devant les jolies sculptures de la tête, le sobre modelé de la bande frontale, sous laquelle se creuse ce beau bassin de l'œil, la délicatesse précieuse de la mâchoire, j'ai la sensation d'une parfaite orfèvrerie.

Chacun de ces êtres a sa forme, de l'ensemble au plus petit détail, d'accord avec sa fonction.

De cette harmonie apprenons nous-même notre destinée : L'homme aussi a le droit de n'accepter que ce qui est conforme à sa pensée, logique avec lui-même



et de rejeter toutes les moisissures parasites ! — Chaque individu apparaît dans la vie avec ses facultés propres et sa préparation antérieure à son action. A ceux qui accueillent le nouveau venu de reconnaître ses dons, de lui permettre le développement nécessaire pour qu'ait son effet la force originale qu'il apporte.

Le péché d'ignorance originelle n'existe pas ; toute créature nouvelle est, selon la Nature, savante. C'est une grave erreur de méconnaître dans l'homme la valeur d'atavisme qu'on reconnaît aux animaux. Héritier de l'intelligence et du savoir accumulé de sa race, l'homme naissant est un résultat.

Toutes les religions font de lui un déchu attendant sa rédemption de la grâce. Mais ce n'est pas vrai : il est un élu à la vie, un élu à l'action, armé pour elle par la Nature et par ses ancêtres. L'erreur est de le nier, de permettre sa déformation, au lieu de l'accepter tel qu'il naît et de le continuer selon sa nature.

A travers ces ossements qui nous environnent, forêt de splendeur vivante, je sens circuler comme une brise de liberté !

Nous sentons, nous vivons vraiment mieux, vivifiés par une admiration enthousiaste, devant ces résumés naturels qui sont absolument tout ce que l'art devrait être.

Quel art eût pu forger des chaînes aussi belles que les squelettes des *Serpents*, dont les vertèbres en anneaux se diminuent insensiblement, de volute en

volute, du centre plus fort aux extrémités déliées, et se terminent, à l'instant qu'il faut, par le beau fermoir de la tête ?

La tête du *Crocodile*, toute en mâchoires, est aussi un terrible fermoir ; et la bête entière, de la tête à la queue, en sa rigidité longue et robuste, évoque l'idée d'une tenaille gigantesque.

La multiplicité, la variété des formes animales est prodigieuse ; mais jamais on n'y rencontre le caprice, jamais ce que j'appellerai « les formes de mensonge » de l'homme : Rien que des applications multiples d'une loi unique d'adaptation naturelle.

Nulle part cette unité logique dans la variété n'est plus frappante que dans les squelettes de *Poissons*, longs ou ramassés, plats ou ronds, absorbés parfois en une tête monstrueuse.

Ces oppositions de formes surpassent toute imagination. Mais en chacune, si surprenante au premier coup d'œil, si monstrueuse soit-elle, règne une logique rigoureuse, manifestée par une parfaite beauté ; c'est qu'ici comme dans le reste de la Nature chaque détail répond à l'ensemble ; tous sont coordonnés autour d'une fonction principale nettement déterminée.

Il est impossible de confondre le moindre détail d'une espèce avec le détail correspondant d'une autre, car tout répond au dessin général. Mais par cette harmonie interne elle-même, toutes les espèces, si diverses, s'apparentent.

Nulle imagination ne peut inventer des choses aussi extraordinaires : la découverte seule est vraie, la compréhension seule peut atteindre ces richesses.

Si nous avons l'esprit occupé de monuments de belles époques d'architecture, la *Baleine* nous apparaît comme une réalisation merveilleuse de notre rêve, une production d'un art achevé comparable aux plus belles œuvres grecques ou gothiques.

Il y a là une sûre révélation des plans d'architecture, du modelé. Partout des murailles, des moulures, des chapiteaux admirables, — des grands silences donnant leur valeur à de rares, à de belles et délicates sculptures. — Rares : car ce n'est pas la profusion qui fait la beauté ; c'est la belle application où tout est justifié, où rien n'est inutile.

Dans ce squelette de baleine, la partie qui fend les flots s'appointe comme une carène de navire. Sur les côtés la paroi prend une autre forme, se dresse comme une muraille dans laquelle la saillie de l'avant vient progressivement s'aplatir...

Dans la colonne vertébrale, qui soutient le prodigieux édifice, quelle succession superbe des anneaux ! Ils augmentent petit à petit, de la pointe postérieure à la tête, sans dévier de l'unité de leur forme. Chaque vertèbre, inégale à la précédente, lui correspond pourtant exactement, est appelée par elle ; et, en chacune, quel beau modelé, comme la logique en est parfaite, comme la douceur en est grande !

Si quelque chose doit nous rassurer sur nous-mêmes, c'est cette splendide démonstration que rien n'est hasard, que tout n'est que logique : Si nous sommes nous-mêmes aussi harmonieux, aussi d'accord avec une intérieure nature, si notre destinée nous est donnée avec la vie, il n'y a qu'à chercher à en devenir plus conscients, à être *nous-mêmes* davantage et complètement...

Voyez enfin la tête de la baleine, superbe d'absolue plénitude. On peut s'arrêter devant cette œuvre et la contempler pendant des heures : C'est la beauté même dans sa plus puissante manifestation.

Imagineriez-vous une rampe plus belle, d'un modelé plus moelleux dans sa sobre vigueur, que celle qui borde la mâchoire inférieure ? — C'est une volupté de promener la main sur elle, non pas seulement à cause du grain lisse et de la beauté de la matière, mais parce que la vie de ce modelé harmonieux réjouit ma main vivante qui se retrouve elle-même au contact.

Les auvents sont de grandes arcades de cathédrales. — Le crâne, ce sont des toits, des portiques superposés.

L'*Homme* physique, en face de ces puissantes architectures, paraît fragile et faible : Il est cependant le triomphateur de toutes les espèces. Doué d'une force de destruction formidable, il a mis l'équilibre dans le règne animal.

Dans les autres espèces toutes les forces sont



apparentes, leurs destinations visibles. L'homme a ses moyens d'action voilés.

Aucun de ses membres n'est une charge pour les autres : Les bras sont ce qu'ils doivent être pour prendre, les jambes pour marcher. La tête fleurit la colonne vertébrale, légère à l'ensemble du corps : de là une sensation d'équilibre général, de libre aisance, tandis que la face du singe, en qui l'instinct n'est pas combattu, entraîne le crâne, et que la pesanteur de ses membres le domine.

La face humaine, petite, énigmatique, s'abrite en toute sécurité sous le crâne de proportion énorme, comparativement aux crânes des animaux. Cette différence matérielle de volume rend manifeste aux yeux la conscience qu'a l'homme de sa puissance : conscience qui explique et légitime son absolue domination.

En vérité, le Musée des squelettes est un Musée d'art, le plus admirable de tous, le plus riche en suggestions fécondes, puisque l'art est l'expression de nos émotions devant la Nature.

Sans doute le sentiment d'admiration et de respect que nous avons devant ces belles choses, ce sentiment est excité en nous par des impressions de beauté plastique. Mais si ces visions ont une telle puissance d'émotion, c'est qu'elles réveillent en nous l'esprit de l'espèce, c'est que par elles la Nature rejaillit en nous.

Réveiller dans l'esprit le sens de la Nature et de la vie, c'est le rôle même de l'art.

Dans tout ce que nous voyons ici nous trouvons la confirmation des choses qui nous ont émus dans la vie, la condamnation de celles qui nous ont révoltés, du mensonge, de la bêtise. Nous y voyons glorifiées l'absolue sincérité, la logique, qui est si belle, d'une beauté à laquelle on ne peut rien ajouter, dont on ne peut rien retrancher.

Il me semble que ces choses nous enseignent que l'homme ne doit accepter que ce qui est conforme à la logique de sa nature. Cette vérité, il l'aperçoit nécessairement lorsqu'il s'est développé, quand il s'est grandi : mais pour son grandissement même il importe qu'il l'apprenne du spectacle pénétré de la Nature.

Sachons donc prendre conscience de notre destinée : à cette tâche nous sommes aidés par la vision de la multiplicité harmonieuse des êtres et des fonctions de la vie.

La Nature a besoin de collaborateurs nombreux : à toutes ses besognes elle a créé le type correspondant. La multiplicité des êtres exprime la grandeur du travail auquel ils sont destinés, des fonctions qui nous sont connues ou inconnues. — La découverte d'une espèce nous renseigne sur une cause que nous ignorions ; une surprise continuelle s'achève en une confirmation des vérités essentielles, car la variation même des apparences nous éveille au sentiment profond d'une loi générale, produisant toutes les variétés, et leur imposant une intérieure unité.

---

## FOSSILES

(Galerie du 1<sup>er</sup> étage.)

Les fossiles nous apparaissent dans de lourdes et massives structures, plus voisins des rochers, harmonieux à la flore gigantesque avec eux disparue.

Ébauches des formes qui leur succédèrent, plus légères et dégagées du moule terrestre, par eux nous prenons plus claire conscience de la continuité des formes de la nature.

Dans la lourdeur même de son premier effort, la vie s'offre inséparable de la grâce : le *Tatou géant* est un bloc arrondi de pierre, gravé d'un décor de marguerites semées sur toute l'amplitude de sa voûte. La forme générale est massive, les détails précieux.

Comme de grandes arches de ramures se dressent les squelettes touffus des *Mastodontes*.

D'autres formes plus trapues, semblent encore appartenir au sol.

Cette parenté de l'élément terrestre et des formes de la vie s'affirme en émouvante splendeur dans ce fossile à demi enfoui dans la terre, dont il émerge encore, mais qui déjà empâte et relie en les absorbant les parties de son ossature disjointe. — On croit assister au labeur de la nature élémentaire, artiste despotique, reprenant possession des espèces inter-

médiaires qui s'engloutissent et se refondent, par une loi fatale, au creuset qui les forma.

Les incrustations de poissons et de lézards, dont les formes, transmises à une matière nouvelle, repa-raissent, gardées fidèlement, dans le bloc brisé d'ar-gile sont d'admirables bas-reliefs.

La collaboration de la terre, qui les retient et les remplit, nous donne la sensation d'une transposition d'art naturelle. L'élément argileux, simplifiant les formes, les grandit, prévoyant pour ainsi dire l'œuvre de l'esprit humain, qui découvre les lois générales de l'harmonieuse collaboration de l'Univers.

La précieuse beauté des bas-reliefs assyriens est justifiée par la vision des reptiles soudés aux pierres, des curieuses arabesques de l'être fixé dans sa dernière convulsion. — La rareté de ces dessins, la délicate ciselure des détails nous sont d'un enseignement certain et productif.

Ces formes de poissons, dont le modelé ferme et doux est caressé de lumière, s'apparentent aux plus beaux reliefs qu'ait produits la naïveté grecque ou gothique. A les voir, nous apprenons la vérité de l'expression plastique, étrangère aux signes convenus et aux commentaires, tirant toute sa force de la juste observation des volumes.

Sous nos yeux, dans ce Musée de nature, les formes se suivent et se lient, riches de leur infinie variété, éloquentes par leur commune essence.

Une audace de découverte et d'affirmation s'em-



pare de nous au contact de cette vie qui nous entoure : car la Nature seule est capable d'émouvoir la véritable imagination humaine, celle qui découvre dans la vision du réel.

Les Musées d'art nous disent combien certaines époques furent sensibles à l'émotion directe : mais nous sommes ici à la source qui toutes les enchanta.

Tout ce qui nous semblait plein de mystère ici se dévoile dans la clarté.

La Vérité doucement conquiert notre esprit à une admiration clairvoyante. Elle prend possession de notre être, nous emporte dans le mouvement universel où nous nous sentons en communion avec nos précurseurs et consentant à notre rôle proportionnel dans l'héroïque évolution des êtres.

---

## FRAGMENT

### NOTES POUR L'HOMME VISIONNAIRE

Un frémissement nous prend devant ce champ de bataille où chacun se présente avec ses armes réelles. Près de ces formidables armatures, les unes si massives, d'autres si souples, se présente le squelette humain ; modeste et fragile, plus faible en apparence que tous ceux d'un volume égal, c'est lui cependant qui a triomphé de tous ces géants. Sa colonne vertébrale fine et frêle supporte un globe d'une proportion anormale aux autres espèces. C'est

de cette augmentation que s'affirme le droit à la supériorité. Ce crâne a contenu la foudre de l'intelligence qui a atteint tous les monstres. Pareils à eux par ses instincts et ses besoins, son cerveau l'a institué le vainqueur. Cette flamme, qui a presque tout subjugué, a paru l'ennemi aux hommes mêmes trop près de l'animalité : elle s'est trouvée combattue par l'homme lui-même ; le développement de sa raison l'a affolé et la bête, par laquelle il est le frère des autres, s'est révoltée contre la lumière qu'il portait en lui. Il a fallu à l'intelligence combattre la bestialité chez l'homme, et dans sa propre espèce retrouver la lutte qu'il avait pu ralentir sur les animaux.

Cette mystérieuse puissance a étonné l'homme lui-même. Il a regardé comme ennemis ceux d'entre les siens plus fortement doués...

Il a résisté à la raison au nom de la ressemblance avec ses ennemis, et la lutte a recommencé de l'homme envers l'homme. Mais le spectacle que nous donne la victoire de l'intelligence sur la bête, nous fortifie la foi ou l'espoir de celle de l'intelligence sur les instincts. L'homme acceptera sa vertu suprême, [sa raison d'être]... Ses gestes d'animalité s'épuiseront, et ses habitudes se conformeront à sa raison.

---

## FRAGMENT

NOTES POUR UNE CONFÉRENCE FAITE PAR EUGÈNE CARRIÈRE  
AU MUSÉE DU LOUVRE SUR « Le Portrait » (*Avril 1902*)

Le visage humain : Ses fonctions de férocité et de suprême animalité masquées. Les nuances de l'intelligence. Sa construction en harmonie avec le corps. La structure architecturale du visage. La compréhension de ses volumes *par comparaison* (1) avec ceux du corps, et les rapports entre l'homme et la nature résumés. Les portraits d'êtres et les portraits des fonctions sociales. La tendance du modèle à se dérober au peintre et la complicité du peintre courtisan ; — ce qu'on est et ce qu'on croit être.

L'atmosphère des êtres : Leur lumière véritable, correspondante à leurs qualités de formes et de chairs. — Les Grecs, la Renaissance, le Gothique, etc. Holbein, Velasquez, Rembrandt, Ribera, Van Dyck.

(1) Omis dans le texte original.

---

## RÉPONSE A UNE ENQUÊTE

DE LA « PLUME » SUR L'ÉDUCATION ARTISTIQUE  
DU PUBLIC CONTEMPORAIN (1)

Je ne puis critiquer ce qui existe aujourd'hui : je pense en effet qu'il vaut mieux, plutôt que de critiquer les choses, dire la façon suivant laquelle on les conçoit : l'affirmation d'une idée est suffisante.

L'art est, selon moi, une manifestation de la conscience que nous avons de nos rapports avec la nature.

L'éducation de l'art se confond alors avec l'éducation de la vie.

D'autre part, l'éducation en elle-même est une habitude de notre esprit et de notre activité : elle doit nous pénétrer presque à notre insu et non nous être brusquement imposée ; elle doit être basée sur le respect de la nature des êtres, elle doit suivre le développement de leur propre tempérament. Les découvertes sont toujours personnelles.

L'éducation doit aussi partir de ce principe que toutes les manifestations de l'homme ont pour but sa propre connaissance et que l'art est, au résumé,

(1) *La Plume*, 1<sup>er</sup> mars 1903.



l'accord harmonieux avec la vie, dont il est l'expression.

Je ne sais si je vous ai dit assez clairement ce que je pense; mais ceux qui pensent comme nous me comprendront, et c'est toujours pour ceux-là qu'on pense et qu'on agit.

---

## GAUGUIN (1)

Gauguin était une expression décorative. Son enthousiasme de la couleur exaltée aurait fait passer d'admirables flammes sur les vitraux, les murs auraient vécu d'harmonies puissantes et profondes. Son origine si primitive l'avait gardé près des grands spectacles de nature. Encore tout pénétré de la puissance des éléments, le ciel, l'eau, le feu jouaient dans sa nature fine et fruste un drame constant, aussi fascinateur que celui subi par les faunes dans leurs flamboyantes solitudes.

Son mysticisme était lointain, agité et troublé par un instinct qu'il ne pouvait vaincre et une éducation moderne à laquelle il croyait se dérober.

Cette organisation riche et subtile en nuances et si neuve d'esprit, souple et violente, mais impatiente dans sa philosophie, désespéra trop vite. Certes on ne sut pas profiter de son génie ; les forces trouvent peu leur emploi. On doit le dire avec la douleur de sentir à combien de belles organisations on refuse un développement si productif pour la société, plus par indifférence que par hostilité réelle. L'humanité vit par de fortes indications plutôt que par [des]

(1) Étude parue dans *le Mercure de France* de novembre 1903

réalisations complètes et impossibles : ce dut être la pensée de Gauguin ; il a trouvé en lui-même son approbation et sa joie. Son œuvre, telle que nous la connaissons, suffit à l'émotion admirative et reconnaissante de ses amis.

14 octobre 1903.

---

## L'ART ANTIQUE (1)

Que la vie humaine est harmonieuse et belle dans son obéissance consciente à la force de la Nature !

Comme par le prolongement infini d'invisibles racines, l'homme est relié par les sens à tous les éléments de l'Univers.

Qu'il laisse parler son âme, que ses yeux s'accordent avec sa passion et l'Univers lui est révélé, et la Nature, dont son admiration filiale interroge le mystère, lui découvre sa propre conscience.

C'est la conscience humaine que l'Art antique nous manifeste. Dans cette splendide et complète expression l'homme s'instruit de sa puissance imaginative, de l'étendue, de la richesse de ses facultés de compréhension.

Les lions égyptiens, au British Museum, en sont une magnifique démonstration, dans leur imposante allure pleine d'une vie mystérieuse et captivante.

La particularité de leur nature de fauves, la familiarité de leur attitude se relie aux formes générales. Leur échine nous rappelle la crête des montagnes ; leurs flancs, les versants souples et rapides.

(1) Article paru dans *le Musée* (revue d'art antique) de janvier-février 1904.



Ils sont à la fois les représentants de leur espèce et des éléments.

Quelle révélation de la beauté humaine que la figure égyptienne ! La lumière joue sur la face volumineuse ; la vie intérieure lui répond et communique avec elle : ainsi deux foyers différents marient leurs flammes.

Comme de beaux fruits, baignés de chaude atmosphère, les corps d'hommes et de femmes surgissent des marbres noirs et profonds. La matière les retient et ne laisse paraître que l'essentiel de leur humanité. C'est le symbole de la Terre, de laquelle viennent, à laquelle retournent tous les êtres.

Telles des parois de falaise se dressent les murailles assyriennes. L'homme s'y représente fort et trapu, fait pour la lutte, que ces images nous retracent entre le Lion, suprême puissance instinctive, et l'Homme, incarnation de l'esprit. La grande intelligence de cet art nous dit la légitimité de la victoire. L'impassibilité de la figure humaine, au dessin ferme et plein, la tragique terreur de la bête, la souplesse de son corps dans la résistance, le bel abandon dans la mort : voilà l'héroïque poème.

Des figures d'un beau marbre bleuâtre, aux plans larges, fortement reliés, sur la face lisse de la poitrine joignent leurs mains nerveuses.

L'art grec ne se contente pas de l'immobilité des figures de l'Égypte, sereines et contemplatives, ni du drame élémentaire de l'art assyrien. Il prête à

l'homme une plus grande indépendance, l'exige plus agissant dans l'espace. Le mouvement s'accroît et formule la volonté ; les passions humaines veulent être exprimées. La joie et la souffrance, toute la passagère histoire de l'homme est transmise aux générations futures.

La forme reste d'accord avec l'esprit. La fierté d'être un homme s'exalte ; l'Humanité reporte son admiration sur elle-même et prête sa forme aux dieux, expression de sa pensée libérée.

Les frises (1) du Parthénon se déploient dans la lumière. Le fond des bas-reliefs monte et descend comme une vague, accompagne les volumes, les relie et les soutient, les reprend dans sa demi-teinte et les avance selon leur proportion d'intérêt.

Hommes et bêtes se groupent, s'expliquent les uns par les autres. Dans tous ces corps circule une sève unique ; une vie intérieure les gonfle, serpente en eux, anime les surfaces.

Les chevaux se massent dans de logiques accords de formes et de mouvements, reliés par une admirable intelligence des saillies essentielles et des nécessités expressives. Une ingénieuse combinaison des rencontres de formes crée de précieuses arabesques, de nerveuses ciselures où la lumière se fixe en de fières arêtes. De belles encolures, des croupes pleines, des flancs lisses les dominent.

(1) Frises et frontons du Parthénon au British Museum.

La forme humaine, dans la possession hautaine d'une sécurité conquise, montre son harmonieuse structure. Le désir héroïque de l'action décisive, de la domination, la plénitude passionnelle animent tous les personnages d'un commun élan.

Les gestes les plus directs, les mouvements les plus propres à la glorification de la beauté, de son harmonieuse proportion, de l'enthousiasme de son âme, tout ce qui fait de l'homme la créature excellente de l'Univers est à jamais inscrit dans une émouvante simplicité.

Des vagues souples se poursuivent ; des arbres s'élancent hors de la terre, des troncs rugueux ou lisses, absorbant la lumière dans leurs plans logiques ; une brise forte et saine enveloppe et réunit les gaines de sève d'où l'éternelle activité de la terre communie avec le soleil : ainsi nous apparaissent les figures des frontons, symboles de l'immortelle jeunesse, de l'inaltérable puissance des éléments créateurs.

La lumière s'étend sur la poitrine d'un torse héroïque, passe de l'aine à la cuisse mate et lisse, éclaire une peau épaisse et jeune, d'une fière volupté.

Comme une vague qui se brise, se relève la figure voisine, véhémence, passionnée. Son modelé puissant, mordu par le temps, rongé par les éléments, luisant par endroits comme par un reste d'émail, accentue sa vie intérieure qui nous paraît en lutte avec le Destin, affirmant l'humaine revendication.

Les femmes se groupent en soutien et caresses, faisant partie les unes des autres. Leurs formes s'épousent par de délicates rencontres ; comme des ondes se rejoignent, elles se lient entre elles, douces et confiantes.

Vénus : Amour et Fécondité.

La femme est le mystère admirable qui recueille, forme et transmet la vie. L'Art Antique nous la donne née de la Mer, comme la Nature elle-même, c'est-à-dire expression de l'élément par excellence, de celui qui contient toutes les forces.

Elle nous apparaît simple et forte, voluptueuse et reposante. Le temps, qui est son auxiliaire, lui prête la patience et le charme, rien ne trouble sa tranquille attente. Elle sent qu'elle porte le monde, et que rien ne prévaut contre la Vie dont seule elle dispose.

La tête est rarement expressive, presque toujours passive et forte ; mais une vie chaude parcourt son torse admirable, la poitrine se gonfle en riche promesse, le ventre magnifique, surface mouvante et passionnée, les bras lisses et pleins, faits pour tenir avec tendresse ou recevoir avec douceur, les jambes belles et fortes pour porter l'avenir.

Si général, presque impersonnel nous apparaît au Louvre le fragment de cheval des fouilles de Delphes : deux plans, l'un enveloppant l'autre, forment le cou qui porte la tête ; les yeux, les oreilles



fleurissent de fines sculptures les plans simples et expressifs : on pense aux détails qui agrémentent les fruits énormes dont l'écorce contraint une sève impérieuse.

Si intense est l'affirmation que la Nature seule est ici en cause, une foi si grande en l'éternel Infini nous pénètre, qu'ensuite nous passons, pensifs, devant la Victoire de Samothrace.

Dans une douce pénombre dorment les vases de marbre :

Leur forme les distingue des marbres et des statues, mais la même tendresse d'épiderme les réunit. Ils sont des expressions de formes vivantes ; symétriques d'apparence, en réalité équilibrés comme un fruit. Repoussés au dehors par une force intérieure, ils se modèlent sur elle, absorbent la lueur qui s'étend sur la surface toute martelée de petits plans imperceptibles, mais qui se révèlent au toucher et nous disent la raison de cette douce lumière qui se module comme un pré dont l'herbe suit le dessin du sol. La caresse de notre main s'y fixe en une parenté que le contact nous révèle.

Le soleil des temps antiques semble avoir pénétré ces marbres. Il en rejaillit, se mêle à notre atmosphère.

Tout s'anime, tout revit. Les beaux souvenirs, paysages caressés de la lumière des fins de journée ou flambant dans la poussière des grands soleils,

tout ce que nos sens ont pu concevoir et découvrir nous apparaît, prolongement de nos sensations.

Il n'est qu'une seule et même force, une seule matière. C'est la même qui se révèle à nous sous des aspects multiples.

Comme on reconnaît l'être aimé au moindre contact, nous te reconnaissons, Source de vie, ô Nature, force et ivresse de nos âmes ! Les hommes, les bêtes, tous les éléments en toi sont confondus. Toujours pareille à toi-même, nous te reconnaissons à la chaleur qui fait bondir le cœur. Notre sang, fruit de ta sève, s'élance avec impétuosité vers sa source ; il nous emporte d'un élan héroïque et passionné vers toi, âme antique, âme humaine !

---

#### FRAGMENT

#### NOTES POUR L'ART ANTIQUE

. . . . .  
L'humanité garda un long silence jusqu'au jour où le soc frappa Vénus au sillon, révélant à l'homme son admirable humanité : ainsi la fleur enrichie de lumière retourne à la terre et féconde ses racines.

---

# L'ART DANS LA DÉMOCRATIE

(1904) (1).

## I

L'artiste peint et veut exprimer des êtres dont il ne connaît ni ne désire savoir la vie. Le savant vit loin des hommes, le médecin [*dissèque*] et soigne des êtres dont la destinée le laisse indifférent.

Cette ignorance barbare crée une insensibilité réelle.

. . . . .

(1) Les notes rassemblées sous ce titre constituent la première ébauche d'une étude sur *l'Art dans la Démocratie*, qui avait été demandée à Eugène Carrière, en 1904, par l'École des hautes études sociales. — Il avait donné à sa pensée une forme plus poussée; mais le manuscrit qui contenait cette dernière version n'ayant pu être retrouvé, on a jugé utile, pour l'intérêt d'idée, de publier ces notes, si imparfaites soient-elles.

Les mots en italiques et entre crochets sont ceux dont la lecture a paru douteuse, ou ceux, omis dans l'original, qui ont été ajoutés pour la clarté indispensable.

A cette étude sur *l'Art dans la Démocratie*, Eugène Carrière avait rattaché un *Projet d'Académie*, antérieur dans son esprit, que l'on trouvera plus loin (p. 64).

Jamais les hommes de classes différentes ne se sont ignorés à un degré aussi extraordinaire que de nos jours. Que dis-je, de classes différentes ? De simples groupes on ne se connaît pas, et l'on se traite avec mépris et indifférence. C'est parce que nous n'avons plus des lieux de réunion communs où une pensée commune relie les cœurs. Ce n'est pas parce qu'on s'assied au théâtre dans un fauteuil voisin qu'on s'est rapproché.

Toutes les vieilles civilisations sont basées sur ce sentiment du besoin qu'a l'homme de se réunir en son cœur à son semblable, de le sentir lui-même.

C'est le rôle de la démocratie de donner à ce besoin essentiel de l'homme de se sentir uni à son semblable.

## II

Pourquoi l'artiste se sent-il gêné dans le peuple et en général en dehors des milieux qui lui sont habituels ? Pense-t-il vaguement que ses préoccupations leur sont étrangères ou indifférentes et que son art ne répond à aucune de leurs nécessités ?

Si cela est réellement juste, à quoi répond alors la forme d'art que l'artiste porte en lui ?

Que devient l'idée, que nous avons, que l'art est évidemment une chose nécessaire à l'homme ? C'est pour nous une vérité absolue, consacrée par les siècles ; et cependant nous sentons que nous sommes démentis, inutiles à ces hommes !



Il faut répondre :

L'art est-il d'une nécessité absolue, est-il une culture ou une force naturelle chez l'homme ? Si ce n'est qu'un résultat de culture, notre isolement chez les hommes sans culture se comprend et s'explique. Mais si, au contraire, c'est un besoin naturel aux hommes que de communiquer par des formes, comme l'histoire nous le prouve, alors d'où vient notre solitude ? L'art que nous aimons ou bien auquel nous nous sommes habitués n'est-il pas comme l'art du passé une langue universelle ? Le but auquel il tend n'est-il pas commun à tous les hommes ? C'est là qu'il s'agit de nous interroger. Travaillons-nous seulement pour certains yeux ou pour les âmes [ou] sentiments de tous les hommes ?

Les hommes diffèrent de goût pour les étoffes, les ornements ; ils sont d'accord sur le fond des sentiments. Les styles changent et disparaissent ; la nature des hommes n'en est pas changée. C'est donc à ce qui est permanent chez l'homme que l'artiste doit s'adresser et manifester. Par la hauteur et la logique de son désir il donne le ton à tous les arts qui collaborent à la vie. Ils prennent ainsi conseil de s'adapter à des besoins réels, de s'harmoniser avec les formes naturelles... prennent l'horreur de l'inutile.

Il existe certainement une lointaine rupture de l'art avec le peuple. L'idée d'un art populaire indique combien cette erreur d'un art double est possible. — On dit aussi qu'il faut une religion pour le peuple, et nullement pour les riches : pourquoi ?

Il y a donc des hommes qui s'habituent à cette pensée que les hommes de classes différentes ont des sentiments différents. Cette erreur extraordinaire, toute moderne dans cet ordre, aggrave la séparation des hommes.

L'art, étant une forme de réunion des hommes, n'a de force que lorsqu'il s'adresse à tous les hommes. Ce n'est donc pas à leurs habitudes (dues à la dépravation du bien-être ou à la violence de la revendication due à la misère), — qu'il doit s'adresser. Son but est plus général et ne connaît ni le mondain ni le populaire : il ne voit que l'homme dans l'humanité ; il ne voit qu'un seul intérêt qui les réunit tous.

L'art n'a-t-il pas été le véritable Esperanto ? Est-ce au moment où les hommes veulent créer une langue universelle qui réponde à l'universalité de leur pensée, qu'il est possible de penser à un art qui s'adresse plutôt à une espèce qu'à une autre ? L'art a toujours été le signe de communion universelle. Il est plus nécessaire de lui restituer son caractère, que de lui imposer, par un programme quelconque, une servitude nouvelle.

Quelles sont les causes qui égarent les artistes et les éloignent du véritable sens de l'art ? L'idée fausse première que l'art s'enseigne, qu'il n'est pas naturel ; ce qui porte l'artiste à s'informer près d'autres hommes sur ce qui devrait être son but propre. Seul il pourrait répondre à sa demande, s'il s'interrogeait ; mais de cela il ne s'avise pas et s'éloigne de plus en

plus de cette idée au fur et à mesure qu'il devient habile dans la forme d'art qu'on lui enseigne et se pénètre de cette idée funeste que l'art est le produit artificiel d'une culture.

Aussi méprise-t-il le bourgeois pour lequel il travaille, le peuple pour sa grossièreté et son ignorance, et finit-[il] par ne plus pouvoir vivre que dans un petit cercle d'hommes où il s'affine et se dessèche finalement.

Ne s'interrogeant jamais, trouvant les actions des hommes présents médiocres et indifférentes pour son esthétique, il se projette dans le temps passé ou dans les fantaisies de rêves, croit-il, supérieurs, où il ne trouve aucun appui en lui ni nulle part. Sans preuve il se complait, tant que sa jeunesse le soutient, dans des efforts qui ne le relient qu'à ceux qui partagent ces mêmes chimères, et provoquent finalement le dégoût par le sentiment de l'inutilité et le pessimisme qui en est le résultat.

Ne reconnaissant pas à l'art sa mission de communion humaine, il s'est graduellement séparé par la culture d'une jouissance égoïste, et finalement se trouve exclu de l'ensemble des êtres.

Il ne faut pas confondre les moyens d'expression artistique avec le but de l'art. Science et technique sont en dehors.

Une éducation vraiment humaine est la plus belle éducation d'art (esthétique).

La raison de l'art est dans la nécessité d'établir la communion humaine par l'émotion que nous pro-

duisent les actes et les sentiments des hommes, le spectacle de la nature [*émotion exprimée*] (1) par des formes plastiques. L'esthétique : c'est-à-dire le moyen et la forme d'expression que choisit ou crée l'artiste pour donner de l'éloquence [*à son émotion*] (2) et imposer son émotion au spectateur.

### III

« Défie-toi des individus, dit Anacharsis Clootz, les lois seules sont souveraines. » [*Cependant*] (3) il faut soigner et chérir les hommes d'une responsabilité exceptionnelle, mais c'est des mots qu'il faut se garer. Pourquoi affubler d'un qualificatif des choses qui ne changent que de local et pas de nature ? Pourquoi les *Hautes Études* ? les *Beaux-Arts*, etc. ? En quoi l'étude de la plus petite semence est-elle inférieure à quoi que ce soit ? Pourquoi le dessin exécuté dans une école de dessin devant la nature devient-il subitement Beaux-Arts dans un monument luxueux et inutile, si ce n'est par le désir de se différencier, de se mettre au-dessus des autres ?

On met la pensée dans des bureaux et des administrations revêches ; des gens solennels dirigent des pensées qui leur sont inconnues. Ce qui ne peut naître et vivre que par la liberté de l'air pur, est mis

(1) Omis dans le texte.

(2) Omis dans le texte.

(3) Substitué à quelques mots illisibles du texte.



en formules, en examen ; les choses les plus simples prennent des apparences formidables. Tout est mis en jeu pour éloigner tout être sensible par un appareil d'une pareille difficulté.

On effraie l'esprit, on crée la superstition scientifique et artistique, comme la superstition religieuse, au bénéfice d'un clergé et d'une caste qui bénéficiera de ce mystère artificiel.

L'art d'une démocratie doit faire disparaître toutes ces différences, mettre les hommes d'études au milieu de leurs semblables : c'est là qu'ils doivent donner l'exemple du labeur et de la conscience. Il est odieux que pour le peintre ou le sculpteur l'humanité ne soit qu'un sujet à tableau, et pour le savant un laboratoire pour sa seule curiosité. C'est le sentiment qui domine un art [*comme une*] science, parce que le sentiment est éternel et que nos découvertes sont momentanées, nos raisonnements empreints de la convention de l'instant.

Nous avons des formes d'idées, des formes de raisonnement différentes [*qu*] 'aux siècles [*écoulés*]. Nos sentiments sont identiques, et nous ne retrouvons de l'espoir qu'en remontant à nos origines ; c'est en réunissant les hommes dans le travail et non en les séparant par de grands murs décoratifs et tristes, où il ne se passe rien du tout, qu'une démocratie prendra conscience de l'expression de sa vie au moyen de l'art. Il faut détruire ces apparences mystérieuses, qui flattent la jeunesse et les parents, nous valent des costumes pittoresques, mais des désillusions si pro-

fondes, la vanité de toute la fausse science et la certitude d'être à jamais séparés de la grande masse [*de ceux*] (1) qui pensent et luttent en commun.

#### IV

##### L'ART DANS LA DÉMOCRATIE. RÉSULTAT DES ÉLÉMENTS DE RÉUNION ENTRE LES HOMMES

Par quelles mystérieuses raisons nos monuments modernes, si coûteux, portent-ils l'ennui dans nos rues? La Sorbonne, les lycées, mairies, hôpitaux, postes, bibliothèques, apparaissent au passant comme des forteresses hostiles. Ces monuments manquent-ils de décors qui égaient leurs façades, et en supposant qu'ils soient plus largement décorés, en seraient-ils plus gais? On voit tout de suite qu'il n'en serait rien et que l'aspect serait identique à ce qu'il est.

La vraie raison est que nulle part l'architecture moderne ne tient compte des passants; ses façades n'offrent aucun abri ni contre la fatigue, ni contre les éléments; rien de favorable à la méditation, à la causerie; ils n'ont aucun lien extérieur avec le public. L'élève sort du lycée et lui devient inconnu; l'étudiant de la Faculté devient étranger, un intrus s'il lui plaît de vouloir rentrer en visiteur.

Les monuments des époques d'art, c'est-à-dire de

(1) Omis dans le texte.

communion entre les hommes offraient la faculté d'abri et de méditation, ornaient les villes et les quartiers.

Les arcades, colonnades, où chacun se trouvait chez soi, disaient que c'étaient vraiment des édifices publics, et non de mystérieuses administrations.

L'hôtel de ville avait l'aspect extérieur de la méditation. Que l'on pense aux vieilles villes universitaires italiennes, à Padoue par exemple, aux villes où l'esprit de la collectivité dominait. Tout était un résultat de ce besoin de se réunir, et l'homme, le citoyen était recueilli et protégé par l'extérieur comme à l'intérieur. Ainsi un homme qui se réunit à ses semblables est-il un bienfait harmonieux, et celui qui se sépare — dans son égoïsme — un ennuyeux qui ne tarde pas à devenir l'ennemi.

Toutela renaissance artistique se trouve dans cette pensée, que celui qui travaille à l'intérieur du monument est le citoyen futur qui méditera sous les portiques extérieurs.

Que l'accueil de la science et de l'art soit généreux et souriant comme [*leur*] but. Nos rues sont froides et glacées par nos monuments, produit du travail de tous. La science et l'art nous apparaissent orgueilleux et vains, faisant le désert autour de leurs demeures. Aucun être passant n'y trouve un encouragement à son espoir : les grilles et les gardiens conspirent contre lui, affirment, avec la froide cupure du mur, l'absence du lien moral.

## V

En enseignement d'art il faut toujours aller de l'effet à la cause, et je pense qu'il doit en être ainsi de tous les enseignements.

Il faut continuer la curiosité naturelle de l'enfant en lui faisant dessiner les objets qu'il a l'habitude de voir, mais qu'il n'a pas appris à comprendre, augmenter le nombre d'objets et de formes à connaître et se servir des formes géométriques pour rappeler les formes vivantes. Ainsi une sphère, un polygone seront des formes représentatives d'objets connus. Le schéma vit par les souvenirs qu'il évoque [*et ne ferme pas la curiosité en le mettant avant la connaissance, ou il arrête et remplace par un mystère pédantesque la nature ignorée*]. La géométrie morte est celle qui ne représente aucun souvenir vivant. La géométrie vivante est faite de signes représentatifs ?

Un cercle est une ligne autour d'un vide, comme il est représentatif du monde par ce qu'il contient de formes de comparaison accumulées. Ce système sera continué avec l'adolescence, et le musée interviendra fort peu dans l'éducation [*seulement*] (1) comme forme d'histoire et de comparaison, aussi de méthode technique (architecture de valeurs, étapes de la compréhension humaine). Mais la part principale

(1) Dans l'original : *que*.



sera prise par l'étude dans la rue des centres d'activité, ateliers, chantiers, etc. Il faut que l'étude mette l'artiste en communion avec la foule, son modèle et son collaborateur à la vie présente. C'est là qu'il apprendra ce qu'il doit exprimer, et se préparera à être une des parties de la conscience de son temps.

Les voyages seront conçus dans le même état d'esprit. Les villes antiques ne diront pas seulement la forme de [leurs] monuments, mais aussi la vie sociale dont ils sont le résultat. Les formes différentes d'association entre les hommes, que les villes du passé représentent si bien, donneront aux jeunes artistes des lumières sur le présent. Ils apprendront que l'art a suivi les conquêtes sociales et les a exprimées; ils seront ainsi amenés à se rendre compte des forces proportionnelles de l'humanité présente, de ses désirs et de la raison de toutes ses activités et agitations. C'est stérilement que nous nous renseignons sur le passé s'il n'éclaire pas le présent.

Il est important que dans toute école organisée il existe des cours libres. Il faut de bonne heure que les élèves entendent et puissent comparer les différentes variétés de l'esprit pour [*prendre possession*] et expliquer les mêmes causes et effets (1). C'est

(1) Le passage suivant, relevé sur un cahier à dessins, peut servir ici de variante :

« Il est aussi important pour les élèves que le besoin des moyens de comparaison entre les différentes formes de la nature soit accompagné de la comparaison entre les différentes façons de les concevoir, de leur préférence. Il est

ainsi qu'on prépare les hommes au libre examen et à l'habitude de considérer de différents côtés une forme ou une idée. Les élèves se feront un dictionnaire de formes et d'effets de lumière, d'après la nature, dans leurs promenades. Ils se serviront des musées comme contrôle (méditation avec les grands esprits du passé), mais s'y trouveront entraînés par le besoin de la comparaison avec les découvertes faites dans la vie présente.

L'artiste n'ignorera rien du moral de l'homme. C'est en prenant part à toutes ses inquiétudes, en faisant partie intégralement de cette humanité, qu'il pourra essayer de l'exprimer. C'est aux époques de décadence que les artistes comme les acteurs ont des succès exceptionnels. L'oisiveté des hommes riches les traite en courtisanes et en phénomènes qui servent à passer un temps trop lourd pour des hommes sans activité d'esprit. Les vraies époques voient les artistes à leur plan avec tous ceux qui travaillent à la gloire de l'instant. Le gothique, si admirable, n'a pas laissé de noms d'artistes. Cette pensée que l'artiste ne doit pas être exceptionnel en apparence, mais général, est une grande sécurité pour l'âme artiste, qui ne peut vivre que par le silence et le recueillement, et son rapprochement avec la plus

donc nécessaire que les professeurs soient renouvelés le plus souvent possible : leur enseignement garderait ainsi l'enthousiasme du premier contact et les garderait de la fatigue de l'habitude et de la redite. L'élève y trouverait un stimulant par la nouveauté des aperçus.

grande partie des hommes [le] met dans cet état de sympathie et de communion hors duquel il n'est pas de travail possible, ni but entrevu.

Voici la pratique d'une école moderne basée sur ces idées.

---

## NOTES

POUR UN PROJET D'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS (1)

ACADÉMIE POPULAIRE (2) DES BEAUX-ARTS  
FONDÉE SUR L'IDÉE DE L'UNITÉ DE L'ESPRIT ET DE LA FORME

La fraternité d'esprit est recommandée à tous les élèves. Toute brimade est méprisable comme injure à la dignité humaine. Elle est absolument interdite.

Le modèle sera traité avec toutes les marques de la sympathie que doit exciter l'être qui nous révèle notre ressemblance. Le modèle doit trouver dans son passage dans l'Académie un élément moral su-

(1) Ces notes, jetées sur un cahier rapidement et en désordre, ont été rétablies, en 1905, dans leur ordre logique, sous la surveillance d'Eugène Carrière. C'est sous cette forme, approuvée par le maître et destinée par lui à la publication, que nous les donnons ici.

(2) Ce titre (non plus que celui d'*Académie Universelle et Populaire*) ne satisfaisait pas pleinement Eugène Carrière qui le conservait là à titre provisoire.

périeur, et son rôle relevé par le but noble auquel il aura contribué.

L'Académie universelle et populaire des Beaux-Arts sera mixte.

#### COURS

##### *Cours élémentaires.*

*Histoire naturelle.* — Formation des terrains. Ostéologie. Plantes. Coquillages. Étude sur la construction des formes, leur principe d'unité. Étude comparée des formes.

*Histoire de l'évolution humaine.* — Les races humaines. Conditions actuelles de production et d'échange. Lois économiques modernes. Organisation du travail. Les classes sociales. Leurs rapports. L'offre et la demande.

Histoire des religions, des philosophies.

Les expressions d'art, comme manifestations de ces différentes conceptions de la destinée humaine.

Esthétique.

##### *Cours de dessin.*

Plantes, coquillages, squelettes. Études d'après le nu et d'après l'homme dans son costume habituel. Jamais de déguisements sous prétexte d'histoire. Des séances de deux modèles réunis, pour l'étude de la communion des plans et de l'accord des formes entre elles.



*Cours de peinture.*

Comme le précédent. — Cours sur les principes des couleurs, leur fixité, les toiles : préparation, conservation des divers procédés de peinture : huile, vernis, etc... Histoire de la peinture comme technique et comme art.

*Cours de sculpture.* — Modèles d'après nature, nu et costume comme les précédents. Le modèle avec costume est destiné à faire prendre l'habitude de concevoir l'homme dans son apparition réelle (habitudes et volumes esthétiques des vêtements). — Cours d'histoire de la sculpture, comme de la peinture. — Ateliers de moulage, de pratique (pierre, marbre, bois).

*Cours de gravure.* — Comme les précédents. Application à la gravure et à ses méthodes spéciales.

*Cours d'architecture.* — Histoire de l'habitation. Transformations des lieux publics (basiliques, etc.). Climats. Hygiène. Nécessités de la vie et des professions.

Cours et promenades dans les chantiers. Rapports directs avec les entrepreneurs et ouvriers.

*Cours commun.*

*Composition* (résultat d'une série d'observations sur la nature).

Les élèves seront invités à parcourir ensemble ou

isolément tous les lieux d'activité humaine, à y relever des observations d'ensemble d'effets et de mouvement ; le parcours de la lumière sur les formes, hommes et choses ; le caractère particulier des êtres. — Par des notes rapides, reconstituer avec l'aide de la mémoire le tableau entrevu : ainsi des effets de ciel et paysage, rues, etc., l'accord des ciels avec les terrains, etc., le dessin des valeurs, l'arabesque de la lumière qui forme le tableau. Se créer au fur et à mesure un dictionnaire des faits, gestes, effets, etc...

Des architectes, peintres, sculpteurs, graveurs, praticiens, fondeurs, mouleurs, toutes les industries ayant un rapport quelconque avec les arts par une collaboration de travail, feront partie de l'association, afin de donner toutes facilités pour l'éducation et l'apprentissage de la vie d'artiste et d'homme, que doit réaliser comme but l'Académie populaire des Beaux-Arts.

Les élèves de tous les cours seront conduits ou envoyés dans les ateliers extérieurs correspondant directement à leurs travaux. Des visites dans les usines, les fabriques, les ateliers de fonderie, les bâtiments en construction, les marchés, les ports seront aussi indispensables. Les élèves se mettront ainsi en rapport avec tous les hommes dont ils auront à exprimer les sentiments et les aspirations.

### *Philosophie de l'art.*

Sa raison d'initiatrice à la compréhension des lois

de la nature. L'expression de la puissance et de l'étendue de nos facultés.

Il est de toute nécessité que la fonction bienfaisante et nécessaire de l'artiste soit bien définie.

*Répéter et commenter cette idée. Pour bien convaincre l'artiste de la noblesse et de l'utilité de son but, lui donner l'horreur et le mépris du parasite, et n'admettre l'art et l'artiste que comme source indispensable à l'homme pour se connaître comme unité morale et physique, c'est-à-dire comme la créature excellente de l'Univers.*

C'est en faisant dominer la conviction de l'apostolat héroïque de l'artiste, que la servilité de l'art faux, pornographique, et de la flatterie à la puissance et à la richesse, sera marquée de flétrissure et inspirera le dégoût.

\*  
\*\*

La décoration de l'Académie consistera en plantes terrestres et marines séchées ou conservées, coquillages et pierres, squelettes d'animaux et d'hommes.

Un gymnase sera installé dans l'Académie pour servir de lieu de repos et d'exercice. Une bibliothèque très choisie et de très peu de volumes ne concernant que les questions de métier et d'art sera aussi admise.

L'Académie sera ouverte les dimanches comme lieu de rendez-vous pour les visites et promenades, et aussi pour les jeux.

L'Académie s'élèvera sur un grand espace, par

---

exemple sur les terrains dominant les Buttes Chaumont, de façon que la comparaison entre la nature et le modèle soit toujours permise.

L'Académie sera fondée par un groupe de souscripteurs qui choisira les professeurs, savants, poètes, artistes.

Il sera perçu un droit d'études pour couvrir les dépenses. Les étrangers paieront un prix plus élevé.

L'Académie populaire des Beaux-Arts est destinée à réaliser l'accord entre l'esprit et la forme, l'accord par la solidarité avec tous les hommes. Le principe d'unité morale et physique est l'idée fondamentale et directrice de l'Académie. L'Académie est universelle.

---



## LE POMMIER ET LE GUI (1)

Un pommier mûrissait ses fruits. Les pommes tombaient, ramassées par les passants, les uns louant leurs qualités, les autres les méprisant, celui-ci remplissant ses poches, cet autre les rejetant toutes. Personne ne pensait au pommier. Le gui, sur la branche de l'arbre, assistait à ces scènes, et, mécontent de l'ingratitude des hommes, il dit au pommier : « Tu es d'une faiblesse stupide, de ne pas cesser de donner des fruits à de pareils ingrats, ou bien encore es-tu peut-être un être de générosité surnaturelle, incompréhensible ? Pour moi je préfère, ma nature : on me laisse mes fruits, et, si je ne suis utile à rien, du moins n'ai-je pas à m'irriter contre les ingrats. — Tu me juges mal, répondit le pommier ; je ne mérite ni ton mépris, ni tes louanges. Ma raison d'être est de donner des pommes ; si je cessais de produire, ma vie s'éteindrait. J'ignore le sort de mes fruits, ma vie seule m'intéresse, et, fait pour donner, je donne. Toi-même, sur moi perché, tu me dois la vie et ne t'en aperçois pas. Continue ton indifférence, et laisse-moi jusqu'à ma mort remplir la mission que la nature m'a imposée. »

---

(1) Copie communiquée par M<sup>me</sup> Marguerite Carrière.

## A LA JEUNESSE

EN L'HONNEUR DU POÈTE EMILE VERHAEREN

(23 janvier 1904) (1).

CHER MONSIEUR BOËS,

Je me croyais bien sûr de fêter avec vous le beau et grand poète Verhaeren. C'était une joie pour moi de le revoir au milieu d'une jeunesse affectueuse et reconnaissante de son œuvre. Une circonstance imprévue me contraint à vous dire mes regrets et à m'excuser auprès de tous.

J'aurais voulu dire à vos amis combien belle et générale se présentait à mon esprit l'idée de la jeunesse, l'âge sacré pour l'homme, celui qu'il regrette à tout jamais d'avoir méconnu. C'est l'instant où l'homme est en accord absolu avec la jeunesse éternelle de la nature, où l'énergie créatrice domine son être et fait de l'héroïsme une vertu familière.

(1) Lettre écrite à M. Karl Boës, directeur de *la Plume* à l'occasion du banquet offert par *la Plume* au poète Émile Verhaeren.

Dans ce moment si beau et si court, l'homme est maître de son destin. Il peut vouloir la recherche de sa propre nature, découvrir son image dans ses semblables, jouir de la connaissance des causes profondes de la vie, ou se complaire à la satisfaction passagère des apparences.

La lassitude et la tristesse des voyageurs des mauvaises routes nous disent que partout se trouvent la souffrance et la mort.

Que du moins notre souffrance ait une raison haute et généreuse, qu'elle soit la préparation aux beaux lendemains !

Les poètes ont le sens du vrai chemin, ils savent les réalités invisibles que la vie nous dévoile au cours de notre labeur.

Dans nos mains d'enfant ils mettent un mystérieux miroir dont les profondeurs confuses nous charment. A la fin de la journée tout se précise, notre âme rejoint son image. Que notre effort nous prépare à la joie d'une ressemblance désirée !

J'exprime à notre ami Verhaeren, à ce noble poète, ma gratitude admirative pour tout ce que son âme a mis dans la mienne.

Croyez-moi, cher monsieur Boës, votre bien dévoué.

---

## POUR LES VICTIMES

DE LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE (1) (1904).

Ce sera l'honneur de notre temps d'avoir connu à un si haut degré la compassion et la pitié, qu'aucune souffrance humaine ne nous soit étrangère et que le sentiment triomphe des préjugés des opinions.

La solidarité humaine fut la pensée idéale de tous les temps. Elle est le fond unique de toutes les religions, de toutes les philosophies. L'humanité n'a cessé de lui demander ses raisons de vivre. Nous savons le nombre infini de ses martyrs et ses triomphes sur la barbarie.

Sa vérité nous est affirmée par le premier geste de toute créature. La confiance des petits enfants, ignorants de toute violence!... La foi ingénue de la première jeunesse, cette foi qui nous permet les efforts enthousiastes les plus féconds, jusqu'à l'instant où les expérimentés affirment qu'elle n'est qu'une vaine illusion!... Avec quel amer sentiment de déchéance le jeune homme abandonne ce bel état de l'âme!

Est-il possible que cette période admirable de l'âge

(1) Discours prononcé au Trocadéro à une séance organisée au bénéfice des victimes de la guerre Russo-Japonaise.



héroïque, — que tout homme nouveau revit et qu'il doit reconquérir dans sa vieillesse, s'il ne veut mourir désespéré, — ne soit qu'une vaine chimère? L'âge de la fatigue et de la mort peut-il affirmer à l'âge créateur qu'il se trompe?

Tout nous est preuve que la solidarité humaine est le but véritable et définitif de la destinée humaine.

Il n'est plus au pouvoir de personne de se désintéresser de l'angoisse universelle. Savants, poètes, artistes se retrouvent dans l'unité du but commun et sont d'accord pour répudier l'outrageante opinion qui sépare l'homme de sa profession. Ce n'est pas interrompre son activité que d'en rechercher la signification.

L'artiste ne quitte pas son œuvre lorsqu'il veut connaître à quelles nécessités humaines elle correspond. Plus sa conscience du sens des êtres et des choses sera haute, plus ses moyens d'expression prendront d'éloquence.

La nature n'apparaît pas à l'artiste comme un magasin d'accessoires, de décors appropriés aux arguments des opinions, mais comme l'objet même de son interrogation. C'est elle qui nous renseigne sur notre identité absolue avec elle.

Partout s'affirme l'unité de l'Univers. Que selon les continents la mer soit bleue, verte ou grise, elle n'est jamais qu'un seul et même élément. Un peu plus ou moins de soleil ne change pas le cœur des hommes. Que notre parole soit plus rapide ou plus

lente, nos gestes plus ou moins vifs, notre couleur plus ou moins foncée : la naissance, la souffrance et la mort seront partout les conditions naturelles à toute humanité. Dans l'uniforme poussière sont réunies les races et les nationalités disparues.

Une seule lumière, une seule matière : voilà ce qu'enseigne à l'artiste le fleuve qui va à la mer, l'infini de l'horizon. Un univers sans limites, une seule humanité, une seule raison !...

Tous les éléments du monde se rejoignent dans son équilibre : toutes les humanités doivent se rejoindre selon la loi de l'harmonie. L'histoire de l'évolution humaine serait incompréhensible sans cette loi dont notre être sent l'absolue vérité.

C'est pour retarder [ou se refuser à] cette communion que le désaccord s'est installé dans le cœur des hommes, que le sentiment de la conservation personnelle a prévalu sur le sentiment de la conservation de l'espèce, l'intérêt particulier sur l'intérêt général.

La souffrance est partout : dans le désespoir agressif du pauvre comme dans la déception du riche que la fortune contraint à la défensive. C'est l'honneur de la nature humaine de ne pouvoir jouir d'une sécurité exceptionnelle.

Il appartient aux artistes, qui voient de si près tous les hommes, de se refuser à la complicité de la grande infortune humaine, afin de triompher de la violence et de l'ignorance qui produisent le meurtre individuel et la guerre, ces deux formes de l'abandon de la raison.

C'est dans ces sentiments que les artistes, au nom desquels j'ai l'honneur de parler, ont désiré, dans une manifestation collective de compassion, apporter leur secours aux victimes de la guerre, et réunir dans une commune pitié les victimes d'une même erreur.

---

## SUR L'ÉCOLE DE ROME

### ET L'ÉDUCATION DES ARTISTES (1)

Nos compréhensions tardives sont faites des révélations de l'expérience ; c'est donc vainement que nous regrettons de n'avoir pu en faire le départ de notre activité. Mais nous devons la vérité, selon notre vraie vie, à ceux qui nous entourent et, certes, en pensant à mes enfants et ainsi à tous les hommes, je déclare que ce n'est pas par le Prix de Rome que je recommencerais ma vie.

J'ai accompli tous les exercices qui y préparent et je fus des dix logistes. C'est donc en pleine connaissance de l'esprit et de la forme d'éducation des Académies que je conjure tout être doué de vraie sensibilité de s'en préserver à jamais.

Voici une partie des raisons qui ont formé ma profonde conviction :

Les grandes manifestations d'art sont des résultats d'activité générale ; il est impossible de concevoir le Parthénon sans les Athéniens et Rome sans les Romains.

Il en est de même pour la Renaissance.

(1) Publié dans *les Arts de la Vie*, octobre 1904.



La vie italienne était dans toute sa force d'expansion : elle était rapide et passionnée. Aucun moyen de parvenir ne rebutait ses princes amoureux de la puissance et de la pompe.

Là aussi l'art était d'accord avec la vie. Nulle part l'imagination ne fut si fertile pour parer la Fortune ; le décor magnifique de la Renaissance fut la séduction de tous les rois et surtout des rois de France. Versailles, l'apothéose du plus orgueilleux de nos rois, nous dit à quelles raisons les envois des artistes en Italie répondaient.

Ces raisons sont-elles encore de notre temps ?

La réponse se fait d'elle-même. Rome, pour l'homme préparé à la comprendre, est une jouissance de révélation sans pareille. La pensée de la Rome antique est présente sous ses admirables édifices. C'est avec émotion que je revois le Panthéon d'Agrippa. Ses colonnes qui se dressent si vivantes, comme les derniers restes d'une forêt disparue, ont vraiment une vie souple de plantes et, sur les murailles où elles se meuvent, semblent les restes d'une flore naturelle. Que dire de la campagne romaine, cette autre ruine, si émouvante par elle-même et ses souvenirs !

Productrice d'enthousiasme, certes, Rome nous envahit de sa vie passée ; il nous paraît légitime qu'elle ait conquis et séduit le monde par une foi si haute et si magnifique dans sa destinée. Nous participons à sa gloire ; mais à qui communiquer notre émotion ?

En vain nous cherchons quelqu'un pour partager nos sensations. Il faut attendre le retour parmi les hommes auxquels leur activité donne les mêmes désirs que ceux qui nous agitent.

Les *Stances* du Vatican ! Raphaël ! Quel enseignement admirable et quelle révélation ! Michel-Ange ! Combien de noms d'hommes et de villes à nommer ! Cet émouvant Giotto, la preuve absolue de notre expérience, celui qui mérita, dit Vasari, à force d'études, d'être appelé disciple de la nature ! Je pense à tous les primitifs, à Masaccio aussi, et à tous ceux que chacun nomme en son cœur. Mais pour communiquer notre gratitude, il faut attendre et revenir. C'est ainsi que pense le Prix de Rome auquel on reproche de penser à Paris.

A qui penserait-il, s'il ne s'inquiétait de ceux auxquels il doit rapporter le fruit de ses études, auxquels il doit compte des sacrifices consentis en sa faveur, des nombreux rivaux dévoyés et sacrifiés en son honneur, et comment ne serait-il pas plein d'appréhension sur le degré de communion avec eux ? Le poids n'est-il pas lourd, aussi, pour des hommes jeunes, d'un privilège qui les sépare de leur génération et de l'ensemble des hommes dispersés dans la lutte confuse, mais fraternelle, de la vie quotidienne ?

Autour de ces chefs-d'œuvre dont les auteurs et les puissants amateurs ont disparu, il ne reste plus que des gardiens et des visiteurs. Comme dans les grands cimetières, on va demander conseil aux morts

illustres : tout homme veut accomplir ce pèlerinage héroïque.

Mais comment y vivre ? La grande nécropole du Père-la-Chaise, dominant la ville de Paris, répond, par cette image, à notre désir de comparaison.

La vie présente a toujours été la source d'inspiration des artistes. Le passé n'est qu'un renseignement sur l'étendue des facultés humaines. Nous savons par lui ce dont les hommes sont capables. Mais aussi nous apprenons à quels éléments ils ont fait appel et la nature de la source de leurs émotions. Nous savons par eux qu'ils ont vécu, aimé, souffert comme nous, que les mêmes sentiments, les mêmes passions les agitaient, que leurs œuvres sont d'accord avec eux et leur temps, dont ils étaient les témoins et la conscience.

Ils nous enseignent aussi que jamais, sous prétexte de se recueillir, ils ne se sont soustraits à leurs devoirs de citoyens ni à la vie de famille, qu'ils acceptaient les responsabilités communes à tous les hommes, qu'ils avaient conscience de l'âge heureux de la jeunesse, cet âge sacré qui demande tous les respects.

C'est l'instant si court où la générosité a toute sa puissance, nous réunit impérieusement aux hommes, exige que nous les aimions, que nous transmettions la vie reçue ; c'est l'âge des martyrs, des bûchers, des barricades, l'âge de l'amour, du respect religieux des virginités, de la tendresse désintéressée.

Le Prix de Rome, toujours d'accord avec Louis XIV,



répond à tout cela en nous offrant le célibat du cloître.

Tous les grands artistes que cite Vasari ont débuté de très bonne heure dans l'apprentissage.

Ils ne faisaient pas d'abord leur médecine ou leur droit, ne passaient aucun baccalauréat, mais en s'instruisant sur leur profession, toutes les formes de la pensée se révélaient, toute découverte sur leur art leur apportait une vérité nouvelle dans la nature ; les lois de l'unité leur apparaissaient successivement, et bientôt ils avaient conscience qu'on devait s'occuper de toutes choses, sachant qu'il n'en est qu'une essentielle qui les contient toutes.

Où Vinci, Michel-Ange avaient-ils acquis la possession de cette merveilleuse intelligence, si ce n'est en croyant, tout enfants encore, qu'ils ne s'instruisaient que dans leur art ? C'est en le pratiquant qu'ils ont senti que rien ne lui était étranger et que tout leur était indispensable. Toutes les formes de la pensée exigent les mêmes dispositions d'esprit : il n'est rien sans idées générales.

L'atelier du maître était leur université. Ils assistaient à la préparation de l'œuvre, à la méthode de travail, aux recherches, aux incertitudes, à tout ce qu'un art demande de suite de pensées. Ils étaient à la fois élèves et disciples ; rien de la pensée du maître ne leur échappait, son action réfléchie comme ses actes involontaires (ceux qui nous apprennent le plus de choses).

Les relations avec tous les esprits actifs et mé-



ditatifs de leur temps, la complète harmonie entre leurs préoccupations et celles de leurs concitoyens, enfin cette unité de pensée qui était absolue chez les hommes de conscience de leur époque, ne leur épargnait aucune expérience.

Que l'on compare cette forme d'apprentissage et d'éducation de l'homme et de l'artiste à ce qui existe de nos jours : les Académies où les professeurs apparaissent une ou deux fois par semaine, donnent une minute à peine à chaque élève, n'ont en dehors de cet instant aucun rapport avec eux, ne les admettent jamais à les voir travailler, leur cachent leur méthode d'exécution et bornent le renseignement professionnel aux corrections les plus élémentaires, exigeant de leurs élèves un respect hiérarchique qui les sépare à jamais de ceux qui devraient être leurs familiers.

Cet exemple est naturellement suivi, et l'art, cette admirable forme de la réunion des êtres, fait des artistes modernes les hommes les plus séparés entre eux, incapables de défendre leurs intérêts moraux et matériels, — la proie de tous les exploiters.

On objecte que le contact direct de l'élève et du maître peut influencer l'originalité du premier.

Mais la personnalité d'un être consiste précisément dans ce qu'il ajoute en plus à ce qu'il a reçu. Que peut-il apporter en plus lorsqu'il ignore l'essentiel de ce qui est et de ce que les hommes ont déjà réalisé ?

Les ateliers des maîtres des grandes époques n'ont

pas empêché les hommes de génie d'y trouver ces éléments de développement dans la connaissance de la pratique de leur métier. Les artistes les plus originaux ont débuté par l'imitation la plus servile de l'homme avec lequel ils travaillaient ; c'est une fois la conscience éveillée, alors seulement, que le peintre ou le sculpteur, en un mot le praticien, devenait l'artiste en germe dans l'homme.

Que peut devenir, dans la cohue de l'Académie moderne, un être doué d'une sensibilité profonde ? Comment de jeunes hommes, sans direction, abandonnés à eux-mêmes, peuvent-ils s'empêcher de passer tristement dans l'incohérence les plus belles et les plus fécondes années de la vie humaine ?

Je connais par mon expérience personnelle, par toutes les confidences d'amis et de camarades, les obscurs comme les plus enviés, le désastre de leur vie et l'unanimité de leur reproche. Que ces souffrances soient au moins épargnées à ceux qui viennent, elles nous paraîtront moins cruelles.

C'est pourquoi il n'est pas dans ma volonté de taire l'expérience de ma vie ni le soutien que j'ai trouvé dans cette forme de pensée. Je garde l'espoir de connaître plus profondément, grâce à elle, les vrais sentiments des hommes, la seule forme de bonheur qu'il soit donné d'espérer.

---

## RÉPONSE A UNE QUESTION

SUR LE RÔLE DU PROLÉTARIAT CONTRE LA GUERRE

*pour le journal « Vorwaerts » (20 septembre 1905).*

Je considère qu'il est du devoir de tout homme de répondre à une aussi grave question que celle que vous soumettez aux consciences.

L'intérêt économique ne suffit pas pour éteindre la violence dont le désir de domination des hommes nous fait souffrir. Il faut des raisons plus hautes que l'intérêt matériel, que les individus sacrifient journellement à leurs passions.

Le Prolétariat a un moyen immédiat de travailler à la paix du monde : c'est de renoncer à la correction brutale et à l'injure aux enfants. « Ne frappez pas, n'injuriez pas vos enfants », ces mots devraient être inscrits dans toutes les maisons. C'est dans la famille que se cultive la violence et que se prépare l'esclavage et la servitude du prolétaire.

C'est cette misérable hérédité d'un droit paternel sans contrôle, qui nous prépare à l'obéissance absurde et à la résignation des coups à l'école, à l'usine, à la caserne, et finalement à la boucherie en masse des champs de bataille.

C'est parce que les hommes aiment leurs enfants comme les bêtes aiment leurs petits, qu'ils les envoient aux abattoirs. Qu'ils les aiment et les estiment comme on doit aimer et estimer son propre avenir, sa pensée la plus haute, qu'ils les admirent même comme des consciences futures de temps plus justes, et ainsi leur consentement à mourir demandera des raisons aussi hautes que celles au nom desquelles ils auront vécu.

Depuis des siècles les hommes se rendent les coups qu'ils ont reçus enfants ; que l'homme individuel renonce à la brutalité et à l'injure près de lui, et il échappera aux violences collectives, résultat de l'injustice des individus.

---



## DISCOURS (1)

PRONONCÉ PAR EUGÈNE CARRIÈRE AU BANQUET QUI LUI  
FUT OFFERT *le 20 décembre 1904.*

C'est à un sentiment de modestie, à la conscience de la proportion de notre rôle dans l'effort commun que nous ramène une manifestation collective de sympathie. Chacun avec raison vient réclamer la part qui lui appartient dans l'approbation à nos tentatives d'expression et nous rappeler ce qu'une grande estime comporte de responsabilité.

C'est dans la conviction profonde que rien n'est possible sans le secours de nos semblables, que je remercie les amis présents, les amis absents, et tous ceux qui m'ont témoigné au cours de ma vie de l'affection et de la sympathie.

Affection et sympathie sont les sources fécondes de l'énergie de l'âme humaine !

C'est par le premier geste de toute créature que nous est révélé le but de son existence. Qui ne se rappelle, tout enfant, combien était irrésistible l'élan

(1) Pour l'établissement de ce texte, deux manuscrits de la main de Carrière, présentant quelques variantes, ont été concurremment utilisés.

qui nous portait vers les êtres du même âge, le chagrin et l'étonnement d'être rebutés et la joie naturelle du bon accueil ?

Nous savons aussi combien il faut d'efforts et de méthode pour nous séparer, nous initier à la méfiance, à l'intérêt personnel, enfin nous contraindre à la triste défensive qui fait le tourment des hommes.

Il faut franchir la barre de l'âge de l'optimisme systématique et stérile, du scepticisme, cette forme du désespoir, pour retrouver le geste primitif et le proclamer la vérité de la destinée humaine.

Aux luttes de revendication sociale, on se moque des hommes qui demandent du pain et s'en reviennent les mains vides, mais l'esprit plein de formules de fraternité humaine. Ils ne sont dupes qu'en partie. La souffrance la plus grave a connu l'espoir.

Mieux que personne l'artiste sait que l'homme ne vit pas seulement de pain : dans sa recherche de la gloire, ce qu'il demande surtout c'est d'être compté au nombre de ceux qui travaillent à la communion humaine. C'est nous faire tort à nous-mêmes que d'accuser l'homme aigri et chagrin de vanité et d'orgueil blessés : son but était plus haut et notre estime plus précieuse. La voie sacrée où surgit la figure passagère de l'homme que la Fortune favorise est faite de la cendre des martyrs.

Tout vit par la lumière et c'est justement qu'on appelle le silence l'obscurité. C'est une douleur qui ne connaît pas la consolation.

C'est pour me l'avoir épargnée que je dois remercier non seulement des artistes, mais tous les hommes qui représentent les formes différentes d'expression de la pensée.

Jamais l'universalité de l'âme humaine ne fut présente avec plus de ferveur qu'aux temps modernes. Nous avons reconnu nos ancêtres à travers les âges et dans toutes les races. Leur pensée écrite, leur forme plastique nous paraissent familières à nos recherches, d'accord avec l'enthousiasme de nos espoirs.

Les temps sont proches où les hommes n'accepteront plus qu'il existe une chose dans la nature qui leur soit étrangère.

Je salue avec une joyeuse confiance les temps nouveaux, tous ceux qui se préparent à cette belle aurore de la Fraternité humaine dans l'Égalité des hommes.

---

## CONSTANTIN MEUNIER (1)

Un peuple en travail est évoqué. Des êtres s'adaptent à leurs instruments comme des bêtes à leurs défenses naturelles.

Une ligne ferme traverse et oriente les fières silhouettes aux plans larges et pleins ; une intelligente distribution des volumes, des modelés plats et précis : partout s'affirme le sens du grand sculpteur.

C'est par les formes extérieures de la nature que l'artiste nous renseigne sur la continuité de notre être dans l'univers.

C'est l'analogie de nos formes que nous révèle Constantin Meunier dans cet être aux jambes lourdes, les pieds pris dans le sol comme des racines. Une irréductible ardeur anime son torse nerveux ou puissant. Toute l'énergie de la sève terrestre apparaît dans les efforts multiples pour maîtriser la matière, continuer la lente et persévérante creusée du sol.

C'est l'histoire de l'homme et de la terre que nous dit l'âme tendre et admirative de Constantin Meunier, sa passion pour la nature humaine consciente de son action, de sa souffrance, de son amour.

(1) Publié dans le numéro spécial de la *Plume* consacré à Constantin Meunier (janvier 1905).



## CONTRE LES RESTAURATIONS (1)

MON CHER TOUDOUZE,

Voici ma réponse :

Le projet de restauration du Parthénon doit provoquer les plus véhémentes protestations. Le Parthénon appartient au monde entier ; il n'est personne qui puisse se croire le droit d'y porter la main. Il est notre patrimoine commun, nous en devons compte à ceux qui viendront après nous.

Cette extraordinaire entreprise doit aussi remettre en question le vandalisme exercé, sous la protection des lois, par les restaurateurs de tous les temps et de tous les pays.

L'idée impie qu'un homme puisse ajouter une partie à l'œuvre d'art créée antérieurement à son temps, à une œuvre due à la lente préparation des âges, au concours des circonstances historiques, des

(1) Publié dans la *Réponse des Ecrivains et des Artistes* à la question posée par le Congrès archéologique international pour 1905. « Dans quel esprit et jusqu'à quel point convient-il de restaurer les monuments antiques et en particulier le Parthénon ? » (Publication spéciale du *Musée*, revue d'Art antique, mars 1905.)

formes de pensée et d'activité de l'instant, est en accord avec toutes les preuves de barbarie qui nous révèlent si cruellement l'état d'esprit des civilisations modernes.

Ce ne sont pas seulement de vénérables ruines, de vieilles pierres et la patine du temps que nous défendons. Que Socrate, que Phidias, tous les illustres penseurs de la Grèce se soient appuyés contre ces colonnes que touche notre main, c'est un souvenir trop émouvant pour que ces pierres n'en restent pour toujours sacrées. Mais prenant à part la seule question esthétique, l'impossibilité de la copie absolue d'une œuvre, on reniera la chimérique entreprise de la reconstitution de parties considérables disparues. Est-il possible qu'il vienne à l'esprit de compléter un livre dont on ne posséderait qu'une page, une composition musicale dont il ne resterait qu'un fragment, un poème d'après quelques vers retrouvés ? Ce qui paraîtrait dans ces cas l'absurdité la plus folle est regardé comme une chose toute naturelle lorsqu'il s'agit des arts plastiques.

Malgré tant d'affirmations sur l'unité des créations de l'esprit humain, existe-t-il tant d'hommes qui ne peuvent se rendre à cette vérité ? Cette inconcevable erreur nous fait comprendre comment de nombreuses générations ont pu se renouveler près des chefs-d'œuvre, les mutiler sans remords, sans conscience de leur signification.

La collection d'antiques au Louvre nous en donne de douloureux témoignages. C'est avec l'approbation

des pouvoirs publics, des académies, des commissions artistiques, que d'adroits, mais inconscients sculpteurs ont refait des moitiés de statues et de bas-reliefs, et souvent sur un simple fragment une statue entière.

Le naturaliste, qui se base sur le caractère d'une vertèbre pour reconstituer une espèce disparue, ne prétend pas recréer la vie, et c'est la vie même d'un passé qui nous paraît par son génie au-dessus des hommes, que des statuaire, dont quelques-uns célèbres, prétendent faire revivre, en ajoutant avec candeur le fruit de leur labeur empreint des convictions de leur époque, comme suite naturelle à l'expression héroïque de la suprême intelligence.

S'il ne restait de rares monuments à peu près intacts, quelques pierres mutilées, on ne connaîtrait rien de la force et de la grâce de la statuaire gothique. Les restaurateurs l'ont à peu près ensevelie sous leurs pavés informes.

C'est une explosion d'indignation, un cri formidable poussé par tous les hommes doués du sens de la beauté, qui doit répondre à la nouvelle entreprise du vandalisme moderne.

La réprobation contre la mise en exploitation de nos monuments doit exciter plus que des lettres individuelles, de courtoises protestations.

Il faut des réunions d'hommes unis dans un commun amour, qui ne veulent plus qu'on déforme ou qu'on détruise la pensée dont leur conscience a la garde. Des conférences devant les monuments, dans

les musées, doivent faire la preuve du crime contre l'art. Il faut établir la comparaison entre les restes du chef-d'œuvre et l'injure grossière du restaurateur.

Elle est facile à démontrer, elle est si flagrante. Seule, l'ignorance ou l'inattention lui permettent de se dérober.

Mais demandez à l'âme croyante, à l'âme amoureuse, si l'idole est sans souillure : elle vous dira clairement la preuve de l'injustice et sa douleur.

Ainsi les monuments, les musées sont souvent des lieux pénibles pour l'artiste. La souffrance et la colère paralysent son admiration.

Là où, seule, une sérénité admirative devrait dominer notre méditation, où le charme de la pensée de tous les temps devrait encourager l'homme à l'espoir, le viol du restaurateur vient inquiéter notre foi, nous dire le passager triomphe des moments d'équilibre de l'âme humaine, nous faire douter de la possibilité d'un avenir harmonieux, mais aussi nous donner cette certitude, que cesser de lutter, c'est consentir à la défaite. Il faut que l'âme humaine soit en constant effort d'augmentation afin de déjouer la ruse de la bête barbare et paresseuse qui nous guette en nous et hors de nous.

Je souhaite, mon cher ami, que tous les hommes se retrouvent dans la communion de la vérité, de l'amour.

C'est par l'ignorance que nous sommes si douloureux les uns pour les autres.

C'est en affirmant ma foi en l'avenir que je vous dis ma conviction et mon amitié.



## FRAGMENT

### NOTES SUR LES RESTAURATIONS

Un pays est-il plus élevé dans l'ordre des lettres avec une instruction plus étendue parmi un plus grand nombre d'hommes que par la présence de quelques grands écrivains ? La pratique des arts plus répandue constitue-t-elle un sens d'art plus grand que l'expression par quelques grands artistes ? On peut continuer ces demandes, et les réponses, nous les savons.

Il est donc important que tous les efforts tendent à ce que les hommes doués, déjà préparés, puissent étendre et approfondir leur science, puisque c'est par leur qualité que celle de la masse s'élèvera.

Il est donc choquant que pour satisfaire un incertain désir de curiosité, on répare, en ajoutant des parties aux œuvres d'art mutilées par le temps. L'homme superficiel ou indifférent n'en reçoit aucune leçon et l'homme sensible est déconcerté et souvent dévoyé.

C'est pourtant à ce désir de la popularité que nous devons à la fois l'indifférence et l'hostilité qu'on témoigne aux vrais créateurs, et cette inutile sollicitude pour imprégner les masses de formules abré-

gées et incompréhensibles pour elles, de vérités qu'elles ne peuvent recevoir que par une plus grande intensité d'émotion, que recherchent dans leurs œuvres ces rares créateurs qui sont les seuls éducateurs du sens public.

C'est dans cette forme d'erreur que résident vraiment toutes nos déceptions. Ce sont les accumulateurs d'énergie et de pensée qu'il faut entretenir et exalter. Ils se déverseront tout naturellement dans le populaire en lui apportant de l'enthousiasme chaleureux et vivant. Tout autre système d'essai d'amener à leur compréhension par des raisonnements ou des explications, ne fait que rendre plus confuses les questions dont l'émotion sentimentale est seule compétente.

Si je prends comme exemple de restauration les deux pieds de l'Achille au Louvre, le premier, le plus en vue est une restauration Louis XIV. Donc, rien de commun avec le reste de la figure. Le second, en retrait, a le gros orteil du même restaurateur ; de sorte que la vue, se portant sur le premier pied et ensuite sur le gros orteil du second, le pied original est tout à fait masqué. Il faut une attention exercée pour y voir le chef-d'œuvre qui est présent et tout l'enseignement qu'un artiste peut y trouver.

---

## ALBERT BESNARD

(PAROLES PRONONCÉES AU BANQUET DE « LA PLUME »  
DU 15 AVRIL 1905) (1)

Un genre paraît épuisé et démodé lorsque l'interprète fait défaut.

La tragédie paraît morte par l'absence du Tragédien.

Sans poète, il n'est point de poésie.

Mais ces facultés de l'âme humaine n'ont pas disparu ; il suffit d'un être prédestiné pour que notre âme se reconnaisse dans toute sa plénitude.

Il est dans la nature de l'homme de donner à ses émotions des apparences visibles et durables.

Ayant prêté notre esprit aux choses, leur prêter notre propre image est une suite logique au désir de nous retrouver dans les formes extérieures. C'est dans des apparences grossièrement déformées par la crainte que s'affirment les superstitions ; les hommes plus libérés veulent se reconnaître dans des images plus harmonieuses en rapport avec la conception de leur proportion morale dans le monde.

(1) Publiées dans *la Plume*, 1<sup>er</sup> mai 1905.

Avec une intelligence vive, une subtilité fine et pénétrante, d'admirables dons de dessinateur et de coloriste, ordonnés par une forte culture, Albert Besnard nous montre, cette année, Apollon, le mythe si souvent tenté, quelquefois exprimé, reprenant son immortelle fraîcheur. Nous gardions Apollon, le dieu de lumière, comme un souvenir qu'il n'était plus donné à personne de faire revivre. Et le voici qui apparaît jeune et glorieux sur le même char traîné par les mêmes coursiers, dans le décor identique aux maîtres, suivi par le même cortège que jadis, et tout ce qui paraissait usé, aboli, triomphe jeune et vivant par la volonté d'une âme passionnée de féconde admiration.

Nous reconnaissons ces arabesques que nos rêves de jeunesse ont si passionnément peuplées de figures entrevues. Le charme enivrant de la fantasmagorie des nuages, des caprices de la lumière, tous les multiples phénomènes qui font de la Chimère et de la Raison une unité joyeuse au cœur des hommes.

L'homme se lasserait de la nature, s'il ne la sentait avec tant de force l'image prolongée de son berceau et de l'inévitable retour.

Imagination humaine, admirable faculté qui dépasse les limites de notre présence !

Le passé, le présent et l'avenir lui sont également familiers. Elle est la preuve de l'excellence de la nature de l'homme, le pressentiment de la justice des destinées futures. C'est elle qui créa Apollon, le vain-



queur des monstres, son image divine, son symbole de glorieuse intelligence.

Glorifions les poètes de tous les arts, qui nous rapprochent des héros, et rendons à Albert Besnard l'hommage auquel il a droit.

---

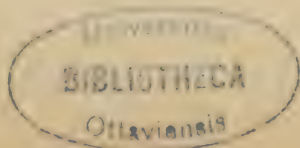
## CONCLUSIONS

### SUR L'ART D'AUJOURD'HUI (1)

Qu'un enfant répète exactement le geste paternel, c'est une nouveauté dont on ne se lasse de s'émerveiller. Que la pensée humaine revienne toujours semblable à elle-même, c'est aussi l'étonnement et la joie des hommes. Que rien ne s'interrompe, en avoir la preuve tous les jours par le lendemain assuré, constitue pour l'humanité la certitude de la légitimité de tous les espoirs. Ainsi nous apparaissent les expressions d'art de tous les temps, de toutes les races, diverses dans leurs apparences, identiques dans leur essence : témoignage formel de l'universalité de l'âme humaine.

Les instants de trouble et d'inquiétude sont des périodes de reconstitution. Les éléments se sont séparés, ils retournent à la commune nature pour revenir au foyer commun où tout fusionne dans la flamme de l'enthousiasme, résultat de lentes et confuses préparations. Dans l'absence d'un art collectif, le sens de l'art se continue chez les individus.

(1) Réponse à une enquête faite par M. Charles Morice (*Mercur de France*, sept. 1905).



Ils expriment isolément, jusqu'à l'instant où la communion des hommes exige l'unité des efforts dans une forme totale qui les représente tous. C'est ainsi que se sont préparées toutes les grandes époques du passé. L'Assyrie, l'Égypte, la Grèce, le Gothique, etc., sont pleins de la sève de la vie naturelle. Le fruit glorifie la semence. Ce n'est donc pas une nouveauté que d'aller puiser aux sources mêmes de la nature. Mais le caractère d'une époque d'art consiste précisément dans la forme que donne à ces matériaux, produits de l'émotion admirative individuelle, un besoin impérieux chez les hommes de réunir toutes leurs vertus, toutes leurs conquêtes, pour édifier une figure définitive qui les représente dans la plénitude de leur conscience.

Tout se trouve donc lié dans le style d'une époque. Ainsi chaque individu est un témoignage de sa race et de sa propre personnalité.

Notre instant est admirable. Toutes les religions sont discutées, et jamais il n'y eut plus de Foi. Nous n'avons pas de style, et nous sommes riches d'artistes. Jamais la douleur universelle n'a tant ému l'âme humaine. Jamais l'homme n'a appelé l'homme d'une voix si pressante.

Les artistes d'aujourd'hui sont pleins d'ardeur. Leurs recherches sont souvent fébriles, mais vivantes.

Tout est pour nous source d'espoir. Lorsque les fleurs sont pleines d'abeilles, la ruche est proche.

## L'APPARITION DE LA NATURE

PRÉAMBULE A UNE CONFÉRENCE FAITE PAR M. JEAN DEL-  
VOLVÉ A LA SECTION DES BEAUX-ARTS DE L'EXPOSITION  
UNIVERSELLE DE LIÈGE LE 23 SEPTEMBRE 1905 (1)

Une œuvre d'art exige le respect de la proportion des volumes et des valeurs, le sens de leur proportion d'intérêt par rapport à l'ensemble.

Pour rendre plus claire cette affirmation, évoquons la figure humaine. Nous nous rendrons aisément compte combien les différentes parties du corps ont des proportions particulières ; les unes nous présentent de fortes surfaces, des plans larges et solides ; d'autres, plus discrètes, les accompagnent, les font valoir selon leur proportion d'intérêt, et nous donnent ainsi l'expression totale de la vie dans l'harmonie de l'unité.

Cette différence des volumes, cette proportion d'intérêt par rapport à l'ensemble nous paraît la chose la plus simple et la plus naturelle : elle est cependant l'objet de la constante application de l'artiste, dont cette recherche fait la joie et la souffrance. L'artiste, quel que soit son génie, meurt inconsolable de n'avoir pénétré davantage cet éternel mys-

(1) *Mercur de France* du 15 février 1906.



tère. D'autres après lui reprendront le même labeur et lègueront à leur tour le même tourment à ceux qui les suivront.

Pareille inquiétude du sens de la généralité n'occupe-t-elle pas la vie de tous les hommes?

L'Exposition, qui nous convie ici à prendre conscience des efforts de tous les peuples, nous paraît, au premier aspect, immédiatement visible et compréhensible. Cependant, il faut que nous retenions notre attention pour en recueillir l'enseignement et la signification profonde.

Le fracas des machines, le tumulte des affaires, tout ce qui représente l'activité nécessaire pour subvenir aux besoins extérieurs de l'homme moderne, nous étourdit et risque de donner à cette prodigieuse puissance des proportions fausses par rapport à la vie intérieure. Des éléments si actifs et si bruyants peuvent déplacer les proportions réelles d'intérêt et nous persuader que nous sommes devant eux en présence de tout ce qui suffit à l'âme humaine.

Personne ne garde longtemps cette illusion. Il se produit dans la vie des hommes des heures de silence, résultats d'événements, de causes générales ou personnelles. A ces heures, l'examen de notre existence s'impose : et alors, aussi inquiets que l'artiste, nous nous découvrons le regret cuisant d'avoir négligé ou méconnu ce qui, à l'aurore de la vie, nous paraissait l'intérêt absolu.

Dans l'agitation et la préoccupation du travail, — du travail, moyen indispensable pour vivre avec

honneur et dignité parmi nos semblables, — gardons-nous d'oublier que le travail n'est pas cependant à lui seul le but de la vie. Nous sommes trop exposés à l'erreur sur nous-mêmes.

Restituons donc ici à ce mot si beau, *sentimentalité*, toute sa haute et heureuse signification.

Demandons à des hommes conscients de leur responsabilité de nous remettre en mémoire les proportions de valeurs et d'intérêt de notre vie morale.

Ce sont les philosophes, les savants, les poètes, les artistes que nous avons élus à cette mission de nous garder le vrai sens de la vie et de rendre, par l'éloquence que confère un don privilégié, des aspects nouveaux à des vérités immortelles dont le sens a été obscurci en nous par des formules trop longtemps répétées. Comme nous usons nos plus chères parures, ainsi nous deviennent étrangères, par un usage que l'attention n'accompagne plus, les paroles les plus belles ; et nous nous déclarons sans Foi lorsque le verbe antique ne nous émeut plus.

Reconnaissons donc aux artistes cette mission d'initiateurs aux vérités permanentes : car c'est l'art aussi, et peut-être surtout, — puisque cette expression des sentiments humains ne peut se soustraire à la nature, — c'est l'art qui renouvelle le verbe en découvrant toujours à nouveau les origines de nos émotions. C'est à lui qu'il appartient de nous ramener au sens des intérêts réels de l'humanité, et de nous émouvoir par des formes d'expression en rapport avec notre être d'aujourd'hui.

## GUSTAVE GEFFROY (1)

Il est des gens qui ne peuvent se consoler de ce que les musées soient gratuits et non payants comme les musées étrangers. Gustave Geffroy n'est pas de cet avis, et, obéissant à son goût pour l'apostolat, qui lui avait fait presque réussir les Musées du Soir, il ouvre non seulement les portes du Louvre, mais celles de tous les musées d'Europe à tous les hommes de bonne volonté. Sa présence les accueille, et ce grand écrivain, dont le seul livre *l'Enfermé* assure la gloire, se fait professeur d'esthétique à la disposition de tous. Il enseigne, encourage, enthousiasme les artistes, leur crée un public averti, sans lequel il n'est pas d'art possible, car c'est l'atmosphère si féconde du passé, qui permet la floraison des riches natures d'artistes qui eurent la bonne fortune de vivre en communion d'esprit avec leur temps.

L'auteur de *la Bretagne*, des *Pays d'ouest*, livres admirables où les plus beaux paysagistes sont dépassés, et qui aidèrent peut-être de nobles vocations, s'était préparé par l'admiration et la compréhension de la nature à la rencontre des grands Maîtres. Il s'est élevé, selon la parole de Goethe, à la haute com-

(1) Publié dans *le Temps*, janvier 1906.

préhension de l'art, et son œuvre nouvelle en est le témoignage ardent et absolu.

On lui doit de longues années d'enseignement dans les livres et les journaux ; il est honoré de la confiance des amateurs qu'il a formés, de l'attention respectueuse des artistes qu'il a soutenus. L'État lui a conféré ses honneurs officiels. Il aurait pu se réfugier dans la tour d'ivoire légendaire : il préfère la vie, et fait du grandissement de son action sa forme de repos. Il est juste que ce soit un artiste qui le remercie de ce long labeur : ce sont les artistes les premiers juges et témoins de cette belle vie, ils savent le profit qu'ils en ont tiré.

Je n'ai pas de mandat collectif, et je suis presque suspect puisque je suis l'ami de Gustave Geffroy, et que je suis parmi ceux qui lui doivent le plus : avoir reçu le bien ne dispense pas de proclamer la vérité.

---



## PREMIÈRES ANNÉES D'EUGÈNE CARRIÈRE

(NOTES ÉCRITES EN FÉVRIER 1906)

Ceux qui furent élevés parmi les familles riches en enfants peuvent seuls se rendre compte de ce que peut être l'enfance de celui qui arrive le dernier sur neuf frères et sœurs. Ou bien il est le jouet de la famille, l'enfant gâté, ou celui qui encombre la turbulence et la vivacité des jeux des aînés. Dans ce cas, sa situation est propice à la méditation, et s'il est doué d'une âme contemplative, sensible aux formes de la nature, la communication se fait tôt avec elle. Il est rare aussi que le superflu de tous ces nombreux berceaux et que la richesse et le nombre des jouets le dispense du désir. Son imagination s'exerce tôt à parfaire le jouet rudimentaire.

Dans cette petite foule où les intérêts déjà se classent, et où le mien et le tien prennent un sens exact, le petit apprend de bonne heure qu'il ne faudra compter que sur lui-même. Ainsi se forme une petite personnalité de réel et de rêve. — Mon père, presque toujours absent, retenu à Paris par ses affaires, nous avait laissés sous la direction absolue de notre mère. Jamais femme ne fut plus généreuse, plus résignée. Se sacrifiant aux siens, elle trouvait

encore dans ses maigres ressources la joie de la chanter à ceux qui l'entouraient. Comment cela fut-il possible ? La nature l'avait créée riche, et la société l'avait faite pauvre ; elle vécut toujours selon sa nature première. Un enseignement si magnifique fut pour moi le soutien de toute ma vie, et dans mes heures d'incertitude je reviens à ce berceau, et je lui demande la preuve de ce que je suis : j'y trouve toujours la réponse nécessaire. L'homme vit toute son existence sur son enfance. Quel malheur qu'on le sache si peu ! Que d'êtres écrasés au berceau !

Je me vois assis près de la fenêtre d'une grande chambre : je sens que ma mère est près de moi, elle travaille aux vêtements de ses enfants. Je regarde le toit énorme d'un grand bâtiment moyenâgeux qui nous fait face. Les pigeons, les hirondelles s'y donnent rendez-vous, et cela m'est un spectacle de grande distraction pour mes yeux d'enfants.

Ma mère aimait la lecture et avait des sentiments religieux, ce qui m'amena à fréquenter les églises. De bonne heure, je me plaisais fort à la cathédrale de Strasbourg ; ses ombres mystérieuses, ses statues, les beaux vitraux incompréhensibles comme sujets, mais si riches aux yeux, toute la pompe religieuse me séduisait fort. Je passais ainsi par l'éducation mystique commune à tous les hommes de notre temps, et sans laquelle on ne peut les comprendre ; un si long passé de sentimentalité religieuse ne s'efface pas aisément. Je pris donc part aux proces-

sions, pèlerinages, et à tous les exercices religieux en usage. Mon imagination se complaisait à tous ces spectacles. Je fis mes études chez les frères des Écoles chrétiennes et j'y appris ce qu'il est d'usage d'y enseigner. J'apprenais facilement et vite, mais les exercices d'imagination seuls me séduisaient, et je restais très fermé à tout ce qui avait un caractère scientifique. Je dessinais d'après des images et assez facilement. Je me livrais ensuite à des compositions variées sur les incidents de la vie qui nous était habituelle. Je me livrais aussi à des essais littéraires, généralement philosophiques. Jusqu'à mon entrée à l'académie de dessin de Strasbourg, je m'étais tant exercé que j'étonnais les professeurs de la facilité de mes copies des modèles, lithographies de Julien ; mais je copiais avec une telle patience et application que j'eus les succès dans ce genre. Je passai ensuite à la bosse, et de là je voulus ne plus dessiner que de nature, les feuillages, arbres. Je dessinais partout et tout ce qui s'offrait à mes yeux. A quinze ans on me mit en apprentissage chez un lithographe. Mais ce métier était si minutieux, si dénué d'intérêt que je dessinais tout le temps pour moi. Ainsi je devins un très habile compositeur d'ornements et de vignettes, qui étaient alors fort à la mode. C'est ce qui me permit longtemps de vivre et de soutenir mes études et mes recherches. C'est sur ce fond, dénué de toute esthétique et de la moindre éducation d'art, que je m'appuyais pour ne pas désespérer aux moments des dures épreuves.

Le mot lithographie aujourd'hui évoque des idées d'art, mais la lithographie industrielle était le contraire de tout art. C'était le milieu le plus borné qui fût. . . . .

*(Ici s'arrête le manuscrit inachevé.)*

## FRAGMENT

*(février ou mars 1906)*

. . . . .  
C'est une idée acceptée, que nous avons tous en nous un être double, que nous ignorons, mais qui ne prend pas moins part à notre vie. Chez moi ce sentiment est si vif que je crois devoir le dire. Mon être extérieur est presque complètement en désaccord avec mon être intérieur, auquel j'ai dû obéir toute ma vie sans discussion. Mes idées [faites] de lectures ou de relations ne subissent aucun changement, grâce à cet être irréductible. Autant que je me juge pur d'estime, autant j'ai de confiance dans cet être inconnu qui m'a gardé et soutenu. C'est une force très noble et très pure, sans compromission, avec un culte de l'absolu qui m'aurait mené aux derniers sacrifices, si la chance ne m'eût épargné ces occasions.

C'est maintenant seulement que j'ai une sensation très nette de cette double personne, que rien ne m'avait révélée aussi fortement (1).

(1) Ces lignes, écrites par Eugène Carrière peu de jours avant sa mort, furent confiées par lui à son fils dans une enveloppe portant la suscription : « Pour mon René ».



## FRAGMENTS DIVERS

*Sur le pardon des offenses et la vengeance.*

*Sur le bien que l'homme retire de la faculté de pardonner.*

*Sur la sérénité qu'il retrouve en lui-même.*

Le pardon donne le vol à toutes les inquiétudes : plus de troubles, plus d'angoisses, une lumière a chassé les nuages, et l'esprit reprend sa liberté de penser; l'homme de pardon voit l'avenir, tout pour lui est réglé dans le passé, et seul le bien, la source de vie que lui ont léguée ses ancêtres, lui est visible. La clarté sur l'avenir est pareille à la lumière que projette sa liberté d'esprit sur le passé, tout lui est cher parce qu'il profite de tout. L'esprit de vengeance est fait du souvenir de toutes les offenses, les personnelles et les collectives, celles du présent, celles du passé ; l'avenir en recèle encore la menace, le trouble est dans l'esprit, l'impossibilité de satisfaire sa rancune inspire la haine de tout ce qui existe, tout est soupçon et fureur. Le passé est un souvenir horrible où le mal se dresse ; l'héritage des ancêtres, une loque odieuse, rien ne vient adoucir le cœur de l'homme qui admet la vengeance. Les offenses se grossissent comme l'eau des torrents à chaque heurt

de pierres... Le passé le hante, le présent l'opprime et l'avenir lui paraît haïssable. Il se concentre sur lui-même, menaçant et craintif.

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.....

Paroles de lumière et d'apaisement, de libération pour tous les offensés ; ils n'ont rien à régler avec le mal, puisqu'ils le laissent ; ils l'ignorent, courent au soleil, laissent les larves dans les ténèbres.

Pardonnez, pour être bon. Pardonnez, pour être fort. Pardonnez, pour être en possession de toutes vos facultés pour la conquête du bonheur.

---

### *Sur la louange.*

Il faut mériter la louange, mais sans qu'elle soit le but de nos travaux ; pour cela éviter les personnes qui par leur facilité de louer nous tromperaient sur nos mérites, et nous exciteraient à la vanité. Le péril de la louange est de nous écarter de ce qui la mérite réellement, c'est-à-dire du travail en lui-même sans autre pensée que de nous développer par lui. L'homme qui prend plaisir à s'entendre louer devient de plus en plus étranger à son travail, et ainsi la proie des flatteurs. Ainsi la vertu a sa récompense en elle-même, puisqu'elle nous donne plus de forces pour vivre, et nous écarte du mal, qui est notre ruine. Nous ne devons donc pas rechercher la louange pour avoir suivi notre bien, et la seule louange que nous pouvons dé-

sirer, c'est l'estime des personnes qui ont donné à cette forme de pensée le même intérêt que nous. La louange des autres est à fuir, puisqu'elle nous fait croire que nous agissons accidentellement, et nous mène ainsi à l'orgueil qui nous sépare de nos semblables, lorsque tous nos actes doivent tendre à la réunion à ce qu'ils ont de bien en eux, à l'amour du prochain et à la compréhension de la nature.

---

Est-il possible qu'il y ait une faculté humaine qui ne soit donnée à l'homme pour accroître ses éléments de vitalité et de perfection ? La raison, la critique doivent toujours être des éléments d'affirmation.

---

L'esprit du mensonge trouve sa distraction dans les apparences. Le mensonge trouve sa source dans la paresse de l'esprit, auquel répugne de faire l'effort pour se rendre compte des causes. L'esprit de vérité trouve une jouissance complète dans la joie que lui donne la découverte des causes profondes de toutes choses ; sa vie s'en trouve ainsi prolongée, la sécurité acquise par la conscience d'une raison certaine de vivre. L'esprit de mensonge s'épuise vite par sa stérilité et son manque de renouvellement. Par l'esprit de vérité tout s'élargit et s'étend.

---

Supprimer les difficultés, c'est supprimer l'expérience.

---

Pour qu'une action soit agissante, il faut que le sentiment dépasse le raisonnement. Le raisonnement est une raison individuelle, le sentiment est général. Le sentiment est éternel, le raisonnement n'existe que sur l'instant.

---

La vie des hommes leur paraît misérable, parce qu'ils s'obstinent à ne penser qu'à leurs faiblesses et jamais à leurs forces.

En dehors des cas anormaux d'infirmités, il n'y a guère d'individu qui ne soit propre à une vie qui lui permette le développement de son activité.

La superstition de la misérable condition de l'humanité est absurde et vient d'une mystification spoliatrice des droits du plus grand nombre. C'est en répandant cette déplorable erreur, que les hommes se résignent à l'humilité à l'égard de leurs semblables et à leur propre déchéance. La condition humaine est heureuse, la nature a fait de l'homme l'animal le plus complet, le plus libre de lui-même; il est le plus subtil, le plus vif et le plus fort par ses ressources d'imagination et l'assimilation de tous les moyens d'offensive et de défensive. Les armes qu'il a trouvées contre sa propre espèce sont la preuve la plus formidable de ce qu'il aurait pu créer au profit



de son bonheur, s'il n'avait tourné ses plus actives facultés [*vers*] sa propre destruction.

Il faut faire un nouvel examen de notre conscience et savoir plus justement ce que nous possédons de forces, afin de les exercer au profit de notre bonheur. Les faiblesses deviennent alors négligeables, et en fait elles se trouvent amoindries par le développement de nos forces.

---

La nature a fait l'homme fort et riche de dons ; il faut se le redire ; et l'homme, par sa cruelle inclination à la domination de [*ses*] semblables, a forcé les hommes à ne voir que leurs misères, résultat de leur propre inconscience.

---

Combien il est difficile de ne pas souffrir des peines passées ! Notre bien-être de l'instant établit une constante comparaison, et nous souffrons injustement des efforts qui nous ont permis de triompher des obstacles. Seule la conscience de l'effort continu vers un but très haut nous éloigne de ce triste sentiment.

La peine est le propre de l'homme ; il faut qu'il se résigne à la souffrance, elle forme la plus grande partie de son existence.

Comme sur un grand ciel sombre se détachent de rares étoiles, ainsi se représentent [*en*] notre vie, sur un grand fond de souffrances, les lumières qui en sont

les fleurs. Plaignons ceux dont les ciels blêmes et mornes ne contiennent aucun espace noir ni éclatant, et résignons-nous à la douleur, source de la seule joie pure.

---

L'homme sera toujours un être en préparation.

La plante donne des fleurs et les fleurs, tombant vers la racine, lui font un engrais. Il en est de même de l'homme.

La tristesse vient de l'égoïsme, c'est-à-dire que l'homme, qui ne prépare pas sa vie pour un autre, ferme sa vie, — fait l'œuvre d'un égoïste. Il se sépare des hommes : de là vient sa tristesse.

---

Comme sous une glace où se sont figées les stériles manifestations des dominations des hommes, coule la vie impétueuse des espoirs humains. Sous cette couche, qui se croit immortelle, parce qu'elle est immobile, le flot humain travaille et pense ; il aboutit à nous qui nous sentons son témoignage présent, conscient de son labeur ininterrompu, comme la nature éternel.

---

Les artistes, les penseurs sont des hommes qui se réjouissent de leurs découvertes mutuelles, et non des pitres qui s'envient leurs grimaces.

---

Ce que l'on me rapporte contre un véritable artiste, je ne le crois pas : il est trop esclave de son rêve. Seuls les pleutres ont leur temps à eux pour commettre l'infamie.

---

La première et la plus utile des sciences, c'est d'être informé sur la valeur et l'origine de nos sentiments naturels. Si l'homme savait d'où il vient, il saurait où il va.

---

Un schéma n'a de valeur que par ce qu'il représente : le geste inconscient et le geste de la pensée...

---

La vraie science rapproche les hommes, la fausse les sépare par l'orgueil.

Comme par les ponts modernes, les hommes sont séparés par un savoir spécial. (Pont de Bonneuil : éloignement.)

---

L'homme n'est pas une boule. C'est une conscience. Il ne faut pas qu'on lui supprime par l'uniformité les occasions de le sentir. Que deviennent les ponts, qui réunissaient les rives, et qui maintenant les cachent et les interrompent ?

Il y a la géométrie morte et la géométrie vivante :

le cercle qui est un trait autour d'un vide, et celui qui est le symbole du monde. Ainsi de toutes formes d'expression . . . . .

Les ingénieurs comprennent le monde comme un jeu de boules, bien uniforme, pour que la boule roule sans arrêt.

---

La forme plastique est le premier élément que l'homme a pu consulter. C'est un livre que l'art a ouvert et que l'on doit interroger constamment.

---

Les grands siècles d'art sont les grandes époques de la conscience, les périodes où un certain nombre d'hommes avaient la conscience de l'unité humaine, où s'intéresser à tout n'était que s'occuper d'une seule chose.

---

Les vertus humaines sont seules des vertus artistes.

---

L'exaltation de nos forces dans l'action, la consolation dans la douleur sont les demandes constantes des hommes.

---

La sculpture gothique par le sentiment est devenue savante. C'est l'amour qui mène à la science, c'est-



à-dire au besoin de mieux connaître et comprendre l'être aimé.

---

On piétine les hommes en masse. On défend de marcher sur les terres ensemencées. L'humanité est une terre pleine de semences variées : on n'a pas encore fait défense de la fouler aux pieds.

Chacun pour faire son chemin passe à travers ce champ, et détruit sans conscience tout ce qui germe sur son passage. Il y a les grandes routes des masses barbares, les sentiers des individus : partout des sillons de mort.

La vie se défend toujours. Il faut donc espérer.

---

*Paroles prononcées aux funérailles du peintre Fantin-Latour.*

Heureux ceux qui se préparent glorieusement à la mort !

Quel est parmi les artistes celui qui s'y est le mieux préparé que Fantin-Latour ? Nous offrons à sa compagne, qui l'a si noblement soutenu dans le bel exemple qu'il nous laisse, notre gratitude et l'expression de notre chagrin.

---

## II

### CONVERSATIONS AU CRAYON (1)

(*Novembre 1905 — Mars 1906.*)

Il n'y a de vrai que ce qui est d'accord avec l'éternel. L'accident n'est pas vrai.

.....  
Nous pensons avec horreur à un cadavre, et en pensant qu'il n'est qu'une apparence temporaire, nous nous reprenons dans cette idée que l'esprit seul est réel, puisqu'il est éternel.

.....  
L'idée est juste et belle (2) : c'est que le bien triomphe du mal et que nous devons nous exercer à n'admettre que le bien, en refusant au mal sa réalité.

---

Le mont Palatin est l'histoire véritable de la création du christianisme dans des couloirs sinistres et profonds comme des puits. On vous dit : école des

(1) V. *Avertissement*, p. 10.

(2) Il est question de la mind-cure (application de la foi à la guérison des maladies par la négation du mal).

esclaves..., etc. ; — et au-dessus le cirque, où tout le monde était destiné à amuser l'empereur...

. . . . .

La campagne romaine est une ruine magnifique.

. . . . .

Naples nous a donné des spectacles extraordinaires d'humanité passionnée et misérable.

. . . . .

Rome, très beau et plein de belles surprises. Raphaël, c'est une intelligence d'art inoubliable et féconde. On ne le connaît pas en dehors de Rome.

—

Comme Gorki fait paraître rococos les naturalistes français ! Aucun de leurs personnages n'a d'inquiétudes supérieures. Ce manque de dédoublement est le contraire de la vérité.

. . . . .

Seulement ils ont donné au document réel l'importance du but. Dès que les moyens l'emportent, l'art fléchit. C'est ce qui a rendu possibles en peinture toutes les exagérations de procédé.

—

On n'a pas tout fait lorsqu'on a fini son œuvre ; le devoir est de la répandre le plus possible. C'est un devoir vis-à-vis de soi et des autres.

—

Les gens se servent les uns les autres. On ne sait jamais dans quelle mesure une œuvre moyenne peut servir de point de départ à une pensée intelligente.

.....  
Lorsque le lien est coupé, on ne s'explique plus les parties. C'est une bonne façon d'expliquer la synthèse. La synthèse demande de l'ordre, de la classification, de la méthode de comparaison, qui donnent à tous nos actes leurs véritables proportions et significatives dans l'ensemble de notre vie.

---

*(Conversation avec Auguste Rodin.)*

Toujours on finit par ses propres fautes et non par celles de l'ennemi.

.....  
Authenticité n'est pas vérité ; pas plus que le mou-  
lage n'est de l'art. C'est le sens qui est vrai.

.....  
La vérité n'est pas le fait brutal, mais seulement ce qui est conforme en lui au but de la destinée humaine.

.....  
C'est l'amour qui rend clairvoyant.

.....  
Vous avez fait de tous ces grands artistes du passé les contemporains vivant en vous.

.....



On ne sait pas combien un homme qui a un idéal très haut est bienfaisant pour tous. On ne peut être bas en connaissant les héros de la beauté. C'est pourquoi je trouve que l'admiration est la forme supérieure de la reconnaissance, et c'est le sens de mon admiration pour vous, mon cher grand Rodin.

---

Il faut mettre le plus d'existences possible dans la sienne, c'est le seul moyen de supporter ce que la vie nous apporte et d'être prêt à tout.

. . . . .

Les moments où l'homme sent ses facultés en état de se réunir à la nature générale sont très rares. Ce sont des instants où il se trouve au-dessus de ses habitudes.

. . . . .

Vous savez combien les plantes et les coquillages se forment par feuilletés successifs sur un noyau central. C'est ainsi qu'il me semble que l'homme doit se créer en lui une forme qu'il offre aux événements qui se modèlent sur elle et que, finalement, les causes intérieures et extérieures se confondent vers l'unité.

---

Une plante qui fleurit est près de [sa] fin. Elle ne peut pousser qu'en épuisant sa sève. Chaque horizon nouveau est un pas vers la fin.

. . . . .

La vie, c'est la préparation à la mort. — de chaque jour. — chacun sans le savoir nous désaffectionne de la vie, et alors nous consentons à courir le péril de la mort.

---

C'est affreux, la maladie. On ne dispose plus de soi.

Elle nous apprend combien les hommes sont nécessaires les uns aux autres.

---

Un enlèvement dans l'insensibilité ! Quel est l'homme qui accepterait, pour échapper à la souffrance, le don de l'insensibilité ? C'est la mort morale.

---

Quand les héros de Gorki invoquent le nom de Dieu, cela donne de l'air. Le fait d'espérer est admirable.

---

Il faut estimer ce qu'on a pour en jouir.

---

Quand on est sensible à la beauté, on ne peut rien faire de mauvais : la bassesse du mal vous dégoûte.

---

✓ ... Je me disais : quoi ! Toujours faire la même

chose ? Comment sortir de là ? Et j'ai eu alors cette révélation qu'il fallait rester le même, mais grandir, ce qui est la façon véritable de se varier. Il faut multiplier le nombre des rapports...

---

✓ Il faut retourner aux origines de nos émotions. La sensation continue ne peut pas suffire, il faut qu'elle constitue un sentiment, qui est la vérité humaine.

---

Le dédoublement de l'âme humaine est à la fois sa beauté et son danger.

---

La merveille, c'est que tout est pareil et différent à la fois.

---

Cela modifie l'orientation de nos pensées, un enfant. Un célibataire est incompréhensif. Un homme sans enfants ne devrait pas être appelé à une fonction. Celui qui ne donne pas de gages à l'avenir n'a pas droit à la direction.

---

✓ Un homme qui se prend en toute sincérité comme point de départ rejoint la généralité. Marc-Aurèle est général parce qu'il parle de lui-même à lui-même.

---

Les hommes sont comme les araignées : ils passent leur vie à tisser la toile qui les supportera ou les lâchera au moment [*imprévu*] des événements.

---

On est plus porté à se faire une distraction des événements, qu'un enseignement. De là le désir des violences et du retentissement.

---

Ne nous mettons pas la mort dans l'âme, et puisqu'on nous dit d'espérer, espérons !

. . . . .

Je suis comme un arbre qui peut toujours repartir de sa sève. Je ne veux laisser aucun espoir.

. . . . .

L'amour sincère pour les autres hommes nous donne une force invincible qui triomphe de tout.

. . . . .

Mets-moi en face du ciel, comme devant la mer.

---





## LETTRES

---

Caen, 4 septembre 1878.

A MME EUGÈNE CARRIÈRE

Chère et bonne Sophie,

Merci pour ta bonne lettre et pour la promptitude de ta réponse; je veux aussi que tu ne m'attendes pas et je m'empresse de t'écrire.

Je suis heureux que la petite Lilie se porte bien, mais je remarque que sa maman est indisposée, et cela me chagrine. Je ne veux pas que tu te privas et que tu fasses des économies pour moi. Je n'y tiens pas. La plus belle des économies pour moi est ta santé et je veux que tu la conserves; ne fais donc pas de mauvais calculs, tu me ferais du chagrin et rien de plus.

Comme tu vois, ma bonne amie, je ne me plains pas et, en somme, nous en verrons la fin bientôt. Ayons patience tous les deux. J'ai bien dormi et j'ai rêvé que je te revoyais avec la petite. J'étais content, comme tu penses bien, mais la trompette a terminé mon bonheur en sonnant le réveil, et là-dessus je t'ai de nouveau perdue. Nous avons fait aujourd'hui cinq heures d'exercice et j'en suis éreinté; cette vie de soldat ne me va pas, heureusement que ce n'est que 28 jours, sans cela je crois que je me sauverais carrément. Ma chère petite Sophie, il ne faut pas trop travailler et j'aime mieux que tu ne travailles pas du tout, si ta santé doit en souffrir. Sois raisonnable, n'est-ce pas? Je suis certain que tout le monde t'aime bien à la maison, vas-y quand tu pourras. Que fait ta mère et ton père aussi? Sont-ils venus te voir? Souhaite-leur le bonjour et embrasse-les pour moi. Je te remercie, ma femme bien-aimée, pour les timbres poste. Ne m'envoie rien, je n'ai besoin d'ailleurs que de peu de chose. Je suis heureux de tes baisers, ma chérie; soigne-toi et embrasse cette chère enfant pour son papa. Je t'embrasse mille fois. Ma chère Sophie, en attendant de te revoir ne m'oublie pas et pense quelquefois à celui qui pense à toi toujours.

Encore un baiser, ma chérie. Ton mari qui t'aime.

EUGÈNE.

Ne mets pas artiste peintre sur l'adresse, mets : Eugène Carrière, réserviste au 36<sup>e</sup> de ligne, 3<sup>e</sup> bataillon, 4<sup>e</sup> compagnie...

---

3 mai 1884.

A M. ROGER MARX

Cher Monsieur,

J'adresse mes remerciements sincères au critique aimable, si gracieux pour mes œuvres; mais à l'homme de cœur qui, généreusement, me tend la main pour me faire sortir de la foule, je voue ma profonde reconnaissance.

Votre article, cher Monsieur, a été une joie pour les miens; pour moi, c'est un lien qui m'attache à vous, et c'est en me félicitant de votre sympathie que je me dis de cœur votre tout dévoué.

---

28 décembre 1885.

A M. ROGER MARX

Cher et bon ami,

Mon pauvre fils a rejoint le vôtre. Je vous embrasse et vous remercie de ce que vous avez fait pour lui.

---



Paris, 31 mai 1886.

A M. JEAN DOLENT

Cher et excellent ami Dolent,

Votre précieux témoignage d'amitié suffirait à me consoler de mon échec aux médailles. Rater une satisfaction d'amour-propre et y gagner l'assurance d'une aussi charmante amitié et une si profonde sympathie pour son art n'est certainement pas un malheur.

Je vous remercie, cher ami ; j'avais pris note de ce que vous cherchiez à me faire comprendre, et mon espoir en avait été très ébranlé ; cependant il me paraissait difficile que *tous* ou à peu près étaient de cet avis. Je suis flatté qu'on me croie tant de ressort. J'espère justifier cette opinion, quoique, vraiment, c'est un guignon : l'année passée, grâce à ma récompense, l'État m'acheta mon tableau ; par malheur, j'avais répondu pour un de mes frères pour une somme équivalente à mon tableau : tout le paquet me fut saisi, il me resta ma médaille. Total, 260 francs, j'avais 300 de cadre à payer. Heureusement le prix Bashkirtseff me tomba des nues. Je pus payer mon terme ! Cette année je n'ai rien, mais mon tableau me restera. Je pourrai meubler mon atelier ! Tout ça, cher ami, est pour dire que des personnages, qui étaient prix de Rome à 25 ou 28 ans et décorés à 30 ou 35 ans, et qui

parlent de leurs misères supportées pour l'amour de l'art, ont peut-être tort de me trouver pressé à 37 ans de donner du pain à mes petits.

J'ai commencé un tableau et une esquisse pour le Salon prochain. Malgré tout je cherche à satisfaire ce besoin qui me presse de me développer et d'affirmer ce que j'aime. J'y gagnerai bien des ennuis, mais je prouverai à des amis comme vous que je n'étais pas indigne de leur estime.

A mercredi prochain, cher ami, et mes compliments à M. votre père. Ma femme se joint à moi.

Quant à ce cher Valadon, je crois que j'en suis content. Je lui ai prouvé que je désirais son succès; il le sait.

Tout à vous de cœur et merci.

Votre ami dévoué.

---

Strasbourg, 11 août 1886.

A M. ROGER MARX

Cher ami Roger,

Merci de votre lettre si affectueuse; nous sommes tranquilles maintenant, la petite Margot est rétablie, et le séjour, court, il est vrai, que nous avons fait à

la campagne a considérablement changé à son avantage toute ma petite famille. Nous pouvons donc, je crois, supporter le bonheur qui nous viendra ou les tuiles qui nous tomberont; ce dernier article est généralement moins demandé, mais arrive plus souvent. Je vous ai fait du chagrin en venant avec mes ennuis vous rendre vos souvenirs encore plus amers, s'il était possible; vous me pardonnerez cet égoïsme, on se complaît à raconter ses peines à ses amis et on oublie celles qu'ils ont eux-mêmes. C'est humain, il est vrai, mais ce n'est pas juste . . . . .

J'ai vu beaucoup de beaux ciels; c'est ce qui m'a frappé le plus, dans ce petit voyage; un paysage près du Rhin aussi fort beau. Les petits enfants allemands avec leurs yeux bleus et cheveux paille sont bien curieux. Enfin tout cela, cher ami, me donne grande envie de revoir notre cher Paris qui contient tout ce que l'on peut chercher ailleurs et en plus tous ceux qu'on aime, les rares que l'on peut aimer et qui ne se retrouvent nulle part. Quel abîme, cher ami, entre ceux qu'on appelle nos semblables!

Naturellement beaucoup d'Allemands par ici. La citadelle de Strasbourg en est bondée, une fourmilière en délire; tout ce monde parqué et discipliné, marchant comme des marionnettes. Moralement et physiquement, il y a des gens, — et même des Français, — qui admirent sincèrement, à ce qu'ils disent; pour moi je rapporte une horreur profonde de ce mécanisme et en même temps une grande espérance: il me paraît impossible qu'une race qui ne nous ap-

porte que la barbarie enrégimentée puisse un jour prévaloir contre le génie français si expansif et si libéral. . . . .

Je vous reverrai la semaine prochaine, heureux et content de vous voir et de retrouver mon atelier. Je vous embrasse, cher ami ; à vous de cœur.

16 mars 1887.

A M. JEAN DOLENT

Cher ami Dolent,

. . . . .  
Merci, cher ami, je vous suis bien reconnaissant de vos préoccupations à mon égard. Nous causerons demain.

Rien de nouveau ; mes tableaux sont partis. J'ai beaucoup pensé à Mlle Jeanne, au chien, chat et au mou, sans oublier les terrines blanches et noires, ainsi que le bitume gris et le mur si curieux avec son lierre modeste qui court le long de la petite bande de terre noire. Je suis bien heureux que ce spectacle délicieux vous soit resté dans l'esprit, il ne s'est pas effacé du mien.

Compliments au bon père et baisers à la petite Jeanne.

A demain, cher ami, et croyez à vous de tout cœur

Eugène CARRIÈRE.



28 mai 1888.

A M. ROGER MARX

Bien cher Roger,

Je viens vous dire tout le plaisir que m'a causé la lecture des pages où vous exprimez si bien votre état d'esprit.

La grande fraternité de goût qui existe entre nous et que chaque page confirme, de plus en plus, resserrerait, s'il était possible, les liens affectueux qui nous unissent. Rien ne m'est plus sensible que votre description du romantisme, la recherche du décor, du surhumain. Vous avez raison de nous dire que nous sommes las des recherches de nos pères ; leurs aspirations de réaliser en dehors de nous les conduisaient fatalement à défigurer l'être humain. Leur idéal était louable puisqu'il tentait de nous élever à des degrés auxquels nous n'aspirons plus. Désabusés des panaches et des bannières, nous nous sommes contentés, comme vous le dites fort bien, de regarder en nous-mêmes, et sans trop de honte nous nous résignons à être des hommes, et sans pessimisme, mais avec un peu de mélancolie nous regardons autour de nous. Sans refuser nos louanges et nos applaudissements aux vainqueurs,

nous ne pouvons nous garder de penser que les appelés paient presque toujours les fleurs des couronnes des élus.

Merci, cher ami, d'avoir associé mon nom à votre œuvre et de tout cœur vous me savez votre affectueux ami.

---

23 juin 1889.

A M. JEAN DOLENT

Cher ami Dolent,

Merci de votre bonne lettre. Je suis vraiment confus du mal que je vous donne ; vous m'avez déjà donné tant de preuves de votre amitié généreuse que je n'en suis plus à les compter. Après deux jours de cruelles souffrances ma femme vient de mettre au jour une petite fille, cela fera la quatrième ; l'enfant est superbe et s'annonce comme voulant prendre part à la vie. C'est peut-être un fichu festin auquel nous l'invitons. Si la vie me laisse le temps de lui préparer les premiers plats, je serai heureux. La naman se porte bien, autant que cela est permis après de pareils combats.

J'aime à espérer que d'ici quinze jours tout ira bien.

Le pays est superbe et les enfants s'y portent à l'avir ; la mer et la terre nous apportent leurs senteurs. Et toute cette odeur de chaque plante, de la vague,

où tout se fond en une atmosphère intense me fait penser à celle de Paris, qui nous apporte toutes les passions et les ardeurs de cette humanité si vibrante et si compliquée, qui nous coudoie dans nos rues ; la campagne, c'est le repos et, j'espère, la reprise de son être. Paris, c'est là où nous nous retrouvons, car ses senteurs à lui nous apportent l'esprit de ceux que nous aimons et dans lequel nous aimons vivre. J'envoie aujourd'hui le tableau de Clemenceau à Geffroy pour qu'il le lui remette.

Tous nos baisers à Jeanne et au grand-père, et à vous, cher ami, avec notre reconnaissance nos plus affectueuses amitiés.

Bien à vous de cœur.

---

30 juin 1889.

A M. ROGER MARX

Cher et bon ami,

Je vous remercie de tout ce que vous me dites. Vous savez combien l'écho est vif chez moi de tout ce qui vient de vous. Je vous remercie aussi de l'affectueuse estime que vous témoignez à ma pauvre femme qui est en effet bien dévouée, et le travail si absorbant que lui donne cette nichée d'enfants est vraiment bien

dur. Il y a des moments où je considère ma compagnie d'enfants avec terreur ; certes la logique de la vie est juste, mais comment pourvoir à toute cette petite humanité ? Heureusement qu'il y a une certaine part d'insouciance dans l'esprit de l'homme, car la responsabilité assumée par un père de famille est tarifiante ; ce qui me rassure, c'est d'avoir trouvé des appuis pleins d'affection. Les plus mauvais jours me semblent passés. La chaleur si expansive de votre nature d'artiste a fait naître des sympathies précieuses. Après avoir été tout seul à me soutenir, la persistance de votre effort a fait se grouper quelques esprits généreux qui, d'accord avec vous, m'ont rendu la vie plus facile et l'espoir plus certain. Je serais heureux si je pouvais arriver par un développement continu à justifier le crédit que vous m'avez fait et faire honneur à votre affection. . . . .

De tout cœur, cher ami, bien à vous chaleureusement votre dévoué.

---

6 mars 1890.

A M. ROGER MARX

Mon cher Roger,

Il y a si longtemps que je voulais vous écrire, et sans cesser de penser à vous, j'ai toujours et encore remis.



Il est difficile de dire à un ami qu'il ne nous quitte pas de l'esprit et qu'on ne soit pas plus prompt à lui écrire, et cependant cela est, mon cher Roger. Je viens encore d'avoir des craintes pour un de mes enfants, et après ce sera un autre. Quel rôle douloureux que celui de père de famille ! A chaque instant il y a un autre accroc. L'égoïsme parfait doit presque être le bonheur, mais cela n'est pas à la portée de tout le monde. Nous cherchons sans trouver une autre solution ; je crois qu'il faut savoir se tenir à la résignation. Je suis très fatigué, cher ami, je cherche, et je fais des projets pour m'isoler et ne voir que quelques rares amis, les vieux surtout ; j'aurai une petite maison et un atelier à côté de Paris, et, sans quitter l'impasse Hélène où je trouverai toujours le tout-Paris, je pourrai travailler comme l'artiste doit le faire, seul en face de lui-même, sans être troublé par le monde.

Sans prétendre que tout Paris me poursuit, je suis cependant obsédé par d'aimables gêneurs et souvent impuissant à résister à des invitations pressantes. Je vais par la fuite éviter ce que je ne puis combattre. Il n'est pas possible qu'un artiste ne soit pas tout entier à son œuvre et je veux me replonger au milieu des miens et ne plus jamais en sortir.

A vous de cœur, mon cher Roger.

---

26 janvier 1891.

A M. ALPHONSE DAUDET

Cher Maître,

Mon cher ami Gustave Geffroy me fait part de votre gracieuse invitation. Vous pensez que c'est avec joie que j'accepte le plaisir de passer une soirée près de vous.

Les rencontres sont des heurts ou des caresses, et le frôlement de votre esprit si doux et si rare m'a laissé cette dernière sensation si précieuse.

Permettez-moi, cher Monsieur Daudet, de vous exprimer ma sympathie bien affectueuse et de me dire votre bien dévoué admirateur.

---

Paris, 3 avril 1891.

A M. ALPHONSE DAUDET

Cher Monsieur Daudet,

Vous m'avez gardé dans votre bon souvenir, et de mon côté je ne vous ai pas quitté. La joie pure que votre amitié me donne et la grande sécurité que je

trouve dans votre droiture me console de tant de choses que j'ai rencontrées dans ma vie. Il m'a semblé en vous voyant et vous entendant que tout de même je n'avais pas eu tort de croire à ces idées simples, qu'on classe sous le nom d'illusions, et qui en réalité sont les plus indispensables à notre vie.

De pareilles rencontres, — si rares hélas ! — relèvent un peu la ligne d'horizon ; et comme dans les belles fresques des maîtres où si le ciel a sa part, le beau chant des arbres et des prairies, les miroirs des fleuves donnent à l'homme l'image de son bonheur rêvé et de sa vie remplie, vous m'avez donné, cher Monsieur Daudet, la sensation de cette plénitude. Et en attendant le plaisir de vous voir lundi, je veux, en vous remerciant pour votre bonne lettre, vous exprimer ma profonde reconnaissance pour les heures pleines de charme que je vous dois.

Mes respectueux compliments à Mme Daudet, je vous prie, et croyez-moi à vous bien sincèrement dévoué.

---

28 novembre 1892.

A M. ROGER MARX

Mon cher Ami,

Geffroy m'a communiqué la note du *Rapide*. Je vous remercie pour la sympathie toujours si constante que vous m'y témoignez une fois de plus. Croyez

cher Roger, que j'ai la mémoire bonne et que je n'oublie pas le passé et que c'est pour moi toujours grande émotion de m'en souvenir. J'ai vu Edmond de Goncourt ce matin; il m'a parlé de vous en termes tendres et vraiment affectueux. Il m'a dit être enchanté de votre étude et touché de la profonde connaissance que vous aviez de son œuvre. Il m'a fait un très bel éloge pour la tournure que vous aviez donnée à cela et se déclare tout à fait satisfait de la forme. Je sais, cher ami, le cas que vous faites du jugement de cet admirable écrivain et je me fais un vrai plaisir de vous le dire.

---

28 février 1893.

A M. ROGER MARX

Mon cher Roger,

Je lis avec émotion ce que vous inspire votre touchante amitié. Je sentais bien que vous étiez toujours présent pour moi. Je le suis aussi pour vous et souvent, bien souvent, je me retrouve avec vous. Vous aviez la belle jeunesse du corps et de l'esprit à notre rencontre première, vous avez gardé malgré la maturité une sensibilité toujours en éveil, et je retrouve toujours en vous le même ami. Si bien vous sentir est pour vous le gage que je suis de même pour vous.



Tout va bien, cher ami, je vous dirai comment nous en sommes sortis d'une façon presque miraculeuse... La terrible semaine, cher ami, mais aussi quels bons amis autour de nous ! Combien le scepticisme est en dehors de la vie et n'est en réalité qu'un droit à l'égoïsme cynique que s'adjugent les êtres impuissants de cœur et d'esprit !

Nous voilà donc de nouveau rassurés et, comme le veut la vie, prêts à reprendre des forces pour de nouvelles douleurs, puisque la destinée humaine est de souffrir. Merci à vous, cher Roger. Nous serrons tendrement vos mains affectueuses. A bientôt, ami.

---

2 août 1893.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame,

Comme d'habitude je commence par des remerciements. Vous savez que c'est de la Sorbonne qu'il s'agit, car là encore votre si gracieuse sollicitude a eu son effet. Vous êtes la bonne déesse pour vos amis. Croyez, chère Madame, que je suis heureux de vous devoir quelque chose à nouveau, mais c'est de votre bonne sympathie que je suis le plus fier. Il y a longtemps que je veux vous écrire. Parti depuis quinze jours de Paris, j'ai erré seul à travers la Bre-

tagne. Vous savez combien les paysages nouveaux sont vite peuplés de figures aimées, et qu'on ne change que de place, mais le bagage que la vie vous a donné ne vous quitte pas.

Combien de fois ai-je pensé à vous et aux vôtres et demandé au garçon l'éternel « ce qu'il faut pour écrire », et me perdant en rêverie devant le papier...

Rien n'est plus fait pour la solitude que ce grand cloître de Bretagne, où la parole est basse, souvent incompréhensible. L'humanité dans ce pays est triste et en retraite, elle n'est même pas gardienne du passé. Elle le subit et y succombe, la foi est une routine qui fait partie de la coiffe blanche et de la robe noire ; les églises, de vieux coquillages vermoulus auxquels les guides font des réclames basées sur l'histoire, mais que le présent ne confirme pas.

Calvaires, châteaux, cathédrales, à de rares exceptions, sont des mystifications, les christs ont des allures de fétiches et les vierges d'idoles canaques. Le prêtre soigne sa mise, mais néglige l'autel, et, s'il se met en frais, achète rue Saint-Sulpice le plâtre peint qui représentera la beauté divine près des populations rachitiques. Ce que la pauvre humanité peut supporter de souffrances, il faut voir la Bretagne pour s'en rendre compte. Vivre tout de même, très vieux souvent, avec des goîtres, des bosses, bancal ou tordu de la façon la plus pittoresque, mais aussi la plus désagréable, est un problème qui y trouve sa solution.

La mer bleue, très belle, est seule vivante et éternelle, et berce de son bruit sourd et monotone tous ces débris du passé.

La forte impression que les choses disparues le sont bien, est intense dans ce pays. Les retours sont bien vains, il faut se résoudre à regarder au levant et se mettre en route pour l'avenir.

Rodin m'écrit pour me demander à quand le départ pour Guernesey. Je me mets à sa disposition, et bientôt, Madame, j'aurai à nouveau le plaisir de vous serrer la main, avec notre excellent ami Geffroy.

Faites nos meilleurs compliments, je vous prie, à M. Ménard-Dorian et à Mademoiselle.

Les enfants vous envoient mille baisers, et regardent les jolies bagues pour lesquelles elles ne vous ont encore rien dit, mais je suis chargé de vous en parler ; c'est ce que je ferai à Guernesey bientôt de tout cœur, chère Madame.

Respectueusement votre dévoué ami.

Nous sommes à Saint-Quay, près Saint-Brieuc.

---

Août 1893.

A M. JEAN-DOLENT

Cher ami Dolent,

Je vous écris de Rennes où je m'escrime depuis

hier matin. Je vais chercher à me rappeler nos bonnes conversations, elles me tiendront compagnie. Vous savez en quel accord d'esprit je suis avec vous, et que ce que vous aimez m'est cher aussi, et le contraire de même.

Embrassez Jeanne et compliments au papa. Je pars pour la forêt de Brocéliande, à Montfort. Je vais m'attaquer à ses arbres et tâcher, si je peux, d'exprimer l'appel au ciel que la terre fait par eux.

Je voudrais vous faire plaisir en revenant, ce qui me rassurerait pour moi-même.

A bientôt, cher ami. Si vous voulez m'écrire un mot à Saint-Brieuc, poste restante, j'aurai plaisir à vous lire.

De cœur à vous et aux vôtres et le bonjour à Morice.

---

20 janvier 1895.

A M. GEORGES RODENBACH

Cher poète et ami,

Sous le Voile du Silence vous avez trouvé la continuité de la vie éternelle, et avec un charme rare vous avez fait pressentir sa puissance et sa supériorité sur l'agitation de l'activité apparente et éphémère.

Je vous remercie, cher ami, et voudrais que vous



sachiez tout le plaisir que me donne votre sympathie d'une si poétique et noble expression. Rien ne pouvait m'être plus sensible que le témoignage du Poète du vrai mystère.

Je suis, cher ami, tout à vous dans une reconnaissante émotion.

Votre ami.

Avril 1896.

A M. GEORGES RODENBACH

Cher poète,

Par quels pouvoirs supérieurs à nous quatre mots qui s'appellent et dans le même son musical se rejoignent ont-ils tant de puissance ?

C'est votre charme à vous-mêmes, chers poètes, qui dans cet artifice apparent se glisse et captive notre âme ; nous lisons de belles histoires, et sans le savoir notre esprit vous appartient.

Je vous remercie, mon cher Rodenbach, de l'émotion douce et passionnante aussi que me donnent vos beaux poèmes.

Je suis bien flatté de la belle dédicace, et en lisant ces quatre vers, j'ai oublié que vous y pensiez à moi et je les ai aimés et admirés dans l'émotion de ceux qui aiment le Poète que vous êtes.

Je vous suis reconnaissant et de cœur votre ami dévoué.

Mai 1896.

A M. ROGER MARX

Cher ami Roger Marx,

Comme reste intacte la mémoire de l'enfance, les premiers souvenirs de notre être agissant gardent une netteté entière. C'est pourquoi l'ami du départ dans l'action garde une virginale image dans notre esprit.

Vous fûtes mon soutien dans mes premières œuvres et aussi dans mes premières grandes douleurs ; chaque instant de ma vie d'artiste me fait songer à vous ; c'est dans cette pensée que je viens à nouveau, aujourd'hui que je rassemble les œuvres dont vous avez aimé les premières, vous rappeler ma très fidèle amitié.

---

1896.

A M. FRANTZ JOURDAIN

Mon cher ami,

Je suis vraiment touché de votre si profonde amitié. Il y a un degré où l'expression de reconnaissance manque de formules. Je suis heureux, cher

ami, de voir que vous êtes si d'accord avec ce que j'aime. Je ne sais pas si mes œuvres me survivront, mais ce que je sais, c'est que pendant la vie la chaleur est nécessaire pour exister et se développer ; que la générosité des amis collabore avec nous : sans elle vite nous faiblissons. Il faut que l'écho réponde à notre voix ; le son change lorsqu'il nous est renvoyé par des voix amies, et la tendresse que nous y reconnaissons nous donne des forces nouvelles.

Je vous remercie bien, cher ami. Croyez-moi plein de gratitude et tout de cœur à vous.

---

18 juillet 1896.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame,

Merci de votre bonne lettre et pardonnez le retard que je mets à vous répondre. La mort de notre vieil ami de Goncourt nous a beaucoup occupés. Geffroy m'a demandé à Champrosay pour faire une dernière fois un portrait de cet homme si charmant pour ceux qui le connaissaient bien. Vous pensez la triste besogne pour moi, et mon émotion en me trouvant, la porte brusquement ouverte, devant le cadavre allongé sur le lit plein de fleurs. Je ne pouvais me détacher

de cette tête dans l'expression du sommeil et d'un effet de pierre tombale. L'affection véritable que de Goncourt m'avait témoignée si souvent avait fait naître en moi une émotion reconnaissante, et aussi une affection réelle que j'ai vivement ressentie dans ce brusque départ.

Vous connaissez, chère Madame, la sensation douloureuse de la disparition des êtres qui vous ont aimé à un degré quelconque, et aussi le moment de certitude d'un vide qui se fait près de vous. Je ne puis rien vous apprendre sur ces choses, à vous qui avez gardé une sensibilité si rare et toujours si vigilante, que rien n'a pu décourager.

Je ferai de l'étude que j'ai faite d'après de Goncourt une lithographie qui sera offerte aux seuls amis, vous aurez donc ce dernier souvenir.

. . . . .  
L'enterrement de de Goncourt a eu lieu lundi ; vous avez certainement tous les détails par les journaux.

J'ai vu à Auteuil des yeux mouillés près du cercueil, et sur cet homme qui part sans famille, de vraies larmes ont été pleurées sur lui.

La justice est donc aussi instinctive, chacun retrouve la part qui lui est due dans le fracas et le désordre apparent.

Portez-vous bien, chère Madame, et revenez-nous en parfaite santé, et recevez de votre respectueux et fidèle ami le souvenir affectueux.

---



14 novembre 1896.

A SA FILLE ÉLISE

*(Mme Lisbeth Delvolvé-Carrière.)*

Ma chère Élise,

Nous parlons ce matin à 11 heures. Je veux encore vous embrasser toutes les trois avant de quitter Paris ; malheureusement je ne le puis que par pensée.

Profite bien, ma chère fille, du temps que tu passeras dans la maison des sœurs, et fortifie-toi dans les questions où tu te sens faible. Le monde des sots, qui fait la majorité, est cruel pour ceux qui n'ont pas la correction du petit bagage d'instruction courante : il faut donc t'y appliquer avec courage et volonté, il faut cesser d'être une petite fille et être vraiment une jeune fille se préparant avec volonté pour la vie.

Sois donc avec fermeté résolue à compléter ton instruction, et aussi à avoir de l'ordre dans tes affaires et ta pensée. Ta vie changera à notre retour et tu travailleras dans un atelier où tu seras tranquille.

Embrasse bien Marguerite et Nelly pour nous, et recevez toutes, mes chères filles, les affectueux baisers de votre père qui vous aime de tout son cœur.

9 décembre 1896.

A SA FILLE NELLY

(*Mme Nelly Choublier-Carrière.*)

Ma chère petite Nelly,

Demain, le 10 décembre, tu auras 10 ans. Comme tu grandis, ma chérie ! Te voilà presque une jeune fille. Ta mère t'embrasse bien et te souhaite, avec un bon anniversaire, de toujours être bien gentille et d'aimer tes parents. Tu sais que vous avez été toujours notre unique souci, et que seul ce qui vous touche nous est sensible au cœur, car vous êtes tous une partie de nous-mêmes, et c'est encore penser à nous, lorsque nous nous préoccupons de vous. Porte-toi donc bien, ma chère Nelly, et deviens une fillette bien studieuse et courageuse qui fera honneur à ses parents. Lucie et René t'embrassent de tout cœur, et moi aussi, ma chérie. Je te serre en pensée tendrement sur mon cœur en t'aimant bien fort.

Ton père.

---

Janvier 1897.

A SA FILLE NELLY

*(Mme Nelly Choublier-Carrière.)*

Ma chère petite Nelly,

Merci pour ta bonne lettre, ma petite fille chérie. Nous te reverrons bientôt, encore de la patience, mon petit lapin ; nous pensons bien à toi et tu nous manques bien. Plus de chansons à la maison, sans le petit rossignol aimé ! Travaille bien, et reviens-nous à la rentrée ; fais des progrès pour devenir une jeune fille forte et instruite, qui n'a pas peur de la vie ; donne-toi de la peine et amuse-toi aussi, donne-toi du mouvement. René et Lucie t'embrassent bien et ta maman t'envoie ses baisers. Elle pense bien à toi et s'attriste de ne plus voir ses fillettes. Porte-toi bien, et fais attention au froid. Écris-nous avec tes sœurs bien longuement et reçois les baisers de ton petit père qui t'embrasse bien de tout son cœur.

Ton père qui t'aime bien.

---

---

10 octobre 1897.

A M. RAYMOND BONHEUR

Cher Ami,

Merci pour les enfants et pour nous aussi des belles poires. Quelle évocation, ces belles formes si pleines, vivantes de toute la sève de l'arbre à peine séparées ! J'ai repassé devant elles les instants de Magny, revu les beaux arbres, les belles lignes de terrains, les ciels qui font tant rêver et tant oublier. Je porte vos beaux paysages en moi, cher ami, je vous les dois et je vous en suis reconnaissant, ce sont des refuges pleins de réconfort. Je suis heureux d'avoir si près de moi des pays si plaisants et des cœurs si bons.

Dès que je pourrai, j'irai passer la journée avec vous. Faites nos bonnes amitiés à tous les vôtres et avec tous les remerciements des grands et petits, votre ami bien fidèle.

---



18 juin 1898.

A MME EUGÈNE CARRIÈRE

Ma chère Sophie,

Je t'embrasse bien et tous les enfants avec toi. Nous avons quitté Burgos hier, à 9 heures, après avoir visité la cathédrale et assisté à la cérémonie de la fête de l'eucharistie. Le monument est fort luxueux, mais les groupes des femmes et des hommes nous ont laissé un plus profond souvenir. A genoux, ou assis par terre, ou debout, — l'usage des chaises n'existe pas, — les attitudes sont fort belles. La ville de Burgos n'a pas un grand intérêt. Nous sommes arrivés ce matin à Madrid, à 7 heures du matin, après avoir traversé un long désert de pierres et de landes. Nous nous sommes précipités à 9 heures au Musée. Comme tu penses les Velasquez sont bien nouveaux pour moi, pas tous, mais l'ensemble est d'un bel enseignement de savoureuse et libre peinture. Titien, Rubens, Véronèse, Le Tintoret, Goya ont une allure bien dégagée dans cette collection réunie pour le plaisir de la peinture, sans histoire comme au Louvre. J'en rapporterai un utile souvenir. Je t'embrasse, ma chère Sophie, et tous les enfants de tout cœur.

A bientôt et tout à toi, ma bonne femme.

---

11 juillet 1898.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame et amie,

Vous êtes bien loin peut-être ! J'espérais vous revoir avant votre départ, mais cela n'a pas été possible. J'espérai vendredi dernier, mais vainement. Je pense que les beaux lys étaient vos adieux pour cette saison. Vous savez combien je vous suis attaché et combien je suis sensible de vous savoir en esprit près de nous, prenant part à notre vie, comme je prends part à la vôtre. Quel exercice de la volonté, la vie, et toujours se redire que le but est droit, lorsque tout est contre cette direction ! Rien ne répond autour de nous à nos espoirs, et en nous seuls sont la consolation et le réconfort. Nous pensons agir pour les autres et c'est nous-mêmes que nous cherchons à satisfaire. Il faut se résoudre à tout souffrir pour pouvoir vivre en soi, et garder sa force de rayonnement qui est la raison de vivre au milieu des autres. Je souhaite, chère Madame, que votre belle intelligence vous garde des trop grandes souffrances. La vie de ceux qui nous entourent nous échappe malgré nos efforts ; la nature le veut ainsi. Cherchons à nous garder le plus possible et nous consoler en comprenant.

Ma femme et mes enfants vous font toutes leurs amitiés. Élise a été ravie des belles fleurs, et vous remercie avec nous tous.

Je vais me mettre au travail avec ardeur, c'est mon seul bonheur.

A bientôt, chère Madame, de vos bonnes nouvelles. Vous savez que je suis de cœur avec vous, et bien aussi à vous en profonde et douce amitié

Votre fidèle ami.

---

Août 1898, Bruxelles.

A SES FILLES ÉLISE, NELLY ET LUCIE

Chers enfants,

Merci des bonnes nouvelles. Faites attention, comme dit la mère chèvre, dans la fable de la Chèvre et du Loup : gardez-vous bien.

Toi, Élise, étonne-nous à notre retour par des œuvres imprévues et vous, ma chère Nelly et Lucie, par la constante prudence et obéissance à votre sœur aînée. Nous sommes en bonne santé et courons à travers Bruxelles. Nous y habitons et prenons conscience de la ville. Nous verrons plus tard ce qui sortira de ces études.

Maman et Margot se portent bien et s'amuse de ce qu'elles voient.

Écrivez-nous à Anvers, poste restante, — je dis Anvers, — et dites-nous ce qu'il y a. Je suis content, et ta mère aussi, de ce que vous nous dites. Faites en sorte que les nouvelles de tranquillité nous suivent et que notre retour les confirme.

Baisers de Maman, de Margot et de Papa à Lise pour sa bonne lettre et son attention à la maison, à Nelly pour sa prudence à se soigner, à Lucie pour sa sagesse, à toutes les trois pour ce qu'on les aime ; à toi, Élise, pour toutes les trois de nous trois de tout cœur de gros baisers.

Ton père.

---

1898 ?

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame,

Tout le monde vous remercie et veut vous embrasser. Vous connaissez le personnel et vous choisirez si vous voulez, mais le même sentiment vous est par tous exprimé.

La maison est toute fleurie, et les enfants en joie. Élise peint les belles fleurs, et René, tout fier de son premier colis, s'exerce dans les écrins à lire l'adresse à son nom ; en petit destinataire, il revendique la propriété de la boîte, mais, en bon frère, il partage les bonbons. Les raisins leur sont aussi parvenus, et là aussi ils se souviennent.



Votre si réconfortante amitié m'est bien précieuse, chère Madame, elle est d'une si douce sérénité, au milieu de ce monde si pressé, que j'en suis tout pénétré, et vraiment bien reconnaissant.

Vous savez et vous devinez que rien ne va tout seul, et combien l'artiste qui suit son idéal rêvé doit subir de chocs; très armé contre tout ce qui vient des faits il n'en peut triompher et résister seulement que soutenu par la certitude que certains cœurs ne le méconnaissent point. Vous savez que beaucoup de sourires sont faits de souffrances et beaucoup d'ironies de pudeurs, et à travers ces masques, pour vous transparents, vous voyez le véritable visage. Je crois que seules parmi les femmes je trouve cette clairvoyance et cette charité véritable. Elles sont plus près de la vie que les hommes, elles savent regarder les berceaux, et ce qui est pour elles l'émotion n'est souvent pour l'homme que la curiosité.

La santé est bonne à la maison, et je travaille beaucoup, vous verrez tout cela à votre retour. Je passe ma vie en contemplation et en travail. Il me semble que jamais je n'ai vu la nature, elle me paraît tous les jours plus admirable et plus parlante. Je la sens en moi et je suis en elle. Si la chance veut que je vive encore assez longtemps, j'espère l'exprimer en partie. Je l'aime avec tant de passion et j'y trouve tant de jouissance, elle me semble si belle et si généreuse ! Je sais que vous l'aimez aussi, et c'est à cela que vous devez votre intelligente bonté.

Je me laisse aller à rêver près de vous. J'espère

vous voir tous bientôt en bonne santé. Embrassez votre petit-fils pour nous, et nos amitiés à tous vos enfants.

Votre ami respectueux et fidèle.

---

Villa Saint-Pierre, boul. Alsace-Lorraine  
Pau, Basses-Pyrénées, 1898.

A M. CONSTANTIN MEUNIER

Mon cher Meunier,

Il y a si longtemps que je me promets de vous écrire et bien longtemps que je remets ! A force de penser à un ami, on finit par se figurer qu'on lui a parlé. Je sais que je pense à vous et ma femme aussi, puisque bien souvent vous et les vôtres sont le sujet de nos entretiens.

J'ai trouvé en vous et près des vôtres l'accueil simple et charmant qu'on se plaît tout jeune à se figurer être de droit dans une maison d'artiste. Vous savez combien c'est rare, et je le sais aussi. Cette jolie émotion de se voir dans l'intérieur de l'artiste qu'on aime, de le voir pareil à ce que son œuvre le montre, simple, humain et de douce générosité, vous me l'avez donnée, cette joie, et souvent j'y pense avec reconnaissance.

Mme Meunier, de si gentille humeur, et vos chères filles (des dames, — mais je parle aussi en père), tout cet accord harmonieux d'une famille vivant dans le même esprit, m'a profondément touché. Naturellement, j'ai été négligent; vous connaissez peut-être ce défaut, et en pensant beaucoup à vous, je vous ai peu écrit. Excusez-moi, cher ami, et faites bon accueil à mes bons souhaits de bonne année; ma femme me charge de ses vœux pour Madame Meunier et vos enfants et aussi de leur dire combien elle a gardé un souvenir reconnaissant de votre charmant accueil. Nous espérons que si vous venez à Paris, nous aurons le plaisir de vous avoir un peu à nous avec Madame. Je vous écris de bien loin, de Pau en face les Pyrénées. C'est là qu'il m'a fallu pour ma femme passer l'hiver. J'aurais préféré Bruxelles, mais la Faculté en a décidé autrement.

J'espère vous voir l'année 99 à Bruxelles et, avant, à Paris, où vous viendrez certainement pour le Salon. Je n'ai pas renoncé à Bruxelles qui me plaît toujours. Faites, je vous prie, mes amitiés à M. et Mme Van der Stappen et à votre ami, mon confrère. Vous savez que nous n'avons pas fini avec l'affaire qui passe par toutes les phases des grandes maladies. J'espère en la force de la vérité, qui a toujours raison de la malice du mensonge. Il ne s'agit que de savoir attendre, nous sommes patients.

Voulez-vous, cher ami, présenter mes respectueux et reconnaissants hommages à Mme Meunier et à vos

demoiselles, recevoir de tous les miens souhaits et compliments.

Je vous serre bien les deux mains, mon cher grand artiste, en me disant votre admirateur et ami fidèle.

---

1898.

A M. GABRIEL SÉAILLES

Mon cher ami Séailles,

Il y a longtemps que je n'ai aucune nouvelle de vous et des vôtres, et aussi longtemps que je suis silencieux pour vous. Vous savez qu'il nous a fallu quitter Paris et que c'est sur Pau que nous avons fixé notre choix. Ma femme y trouve un climat peu froid et beaucoup de repos.

. . . . .  
J'espère que février nous reverra à Paris dans de meilleures conditions. Jusqu'à présent le climat ne nous a été révélé que par une humidité tenace, quelques soleils et beaucoup de brume. Un Béarnais n'est pas sans parapluie, cela devrait indiquer la température comme le moine baromètre. Cependant on nous dit que les années précédentes étaient admirables, mais la vétusté des parapluies me rend défiant ; ils ont dû servir depuis de longues années. Encore une



illusion de moins ! Il ne faut pas trop s'approcher, mon cher ami : comme la peinture, la nature et l'homme demandent à être vus de loin, il faut garder ses distances et je les ai rapprochées, une fois par extraordinaire ; cela ne m'a pas réussi. Je continuerai donc à me passer de premiers plans...

. . . . .

Tous nos souhaits de fin d'année de tous pour tous. Je travaille ferme ici. La nature est belle, touffue et bretonneuse, les citrons et les oranges sont verts dans les vitrines des épiciers. C'est ici une Bretagne un peu suisse avec de belles constructions de terrain et beaux arbres ; le type est curieux : figures minées, rapaces ou sectaires, des mystiques qui connaissent les monnaies qui ont cours. J'ai vu un peu la campagne, des villages dans la montagne, bien curieuse d'aspect, les êtres plus frustes que la nature. Les femmes en capuches noires, très saintes femmes mais plutôt sorcières, des doigts maigres sortant près des faces jaunes pour retenir un mauvais pli de la cape, silhouettes maigres et enfants roses. Les hommes occupés dans les montagnes, les femmes travaillent la terre, émondant les arbres, vieilles très vite, passant de l'état de jeune fille rapidement à la mégère noire, avare et picorante. Ce pays est un beau tapis de laine mangé par la vermine.

Je bavarde avec vous, cher ami ; il y a si longtemps que je ne m'arrêterais pas ; il me semble être près de vous et doucement je vais malgré moi ; c'est joli tout de même, la pensée, et les merveilles de la science ne

pourraient me mettre plus près de vous que je ne suis en ce moment. Que pensez-vous des Béarnais qui appellent les Français des étrangers et qui revendiquent leur nationalité béarnaise... et cela dans les campagnes ? Que nous sommes loin de la République universelle ! A Paris nous pensons que tout est en mouvement, tout prêt. Les mains sont tendues, d'autres répondent, se joignent et, quelques efforts de plus, on trouve les poings durs ; un peu de terre végétale et le roc tout de suite. C'est bien long l'évolution, il en faudra du temps pour dégeler les fonds ! Je ne veux pas finir en pessimiste et je revois tout beau en vous serrant les deux mains et vous disant bonne année pour vous et les vôtres.

Votre fidèle.

---

Pau, 1<sup>er</sup> janvier 1899.

A MME RODENBACH

Chère Madame,

J'apprends bien loin de vous la perte si cruelle que vous venez de faire. Le compagnon si charmant, votre ami si cher, a disparu... Hélas ! Chère Madame, je ne puis vous apporter que le témoignage d'une profonde sympathie ; vous savez combien était aimé votre cher mari, et combien particulièrement j'avais

de l'affection pour ce rare et pénétrant poète. Il nous reste la marque ineffaçable de son doux génie, mais nous garderons sa mémoire, en regrettant de l'avoir possédé si peu de temps. C'est avec une émotion douloureuse que je viens m'associer à votre deuil, et vous prie d'agréer l'expression de mon respectueux dévouement.

---

De Pau, janvier 1899.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame,

Bientôt nous allons prendre le chemin du retour et revoir les quelques visages amis qui nous manquent. Voici déjà quatre mois que nous sommes ici, vivant sur nous-mêmes avec nos souvenirs. La nature m'a bien servi. Le pays est doux, de vie prenante et grave. La sérénité forte m'a donné de la patience et du courage au travail. Ce spectacle est fortifiant, mais à condition qu'il nous ramène vers l'homme. La nature est un stimulant et non un oubli. Quelle prime à l'égoïsme si elle pouvait nous détourner de l'humanité; c'est pour cela que j'entends la voix humaine dans les arbres, et que tout m'incite à penser à ceux qui sont loin de moi.

Je vous suis reconnaissant, chère Madame, du sou-

venir frais et doux que je porte en moi ; ce souvenir, que je vous dois, il est pour mon esprit un repos, le silence ému devant un être rare et doux, de vie forte et contenue, de haute passion et de généreuse indulgence. Vous passez comme une brise fraîche, ignorant ce que vous laissez à ceux qui vous comprennent, admirable façon de faire le bien. J'espère vous retrouver en bonne santé, ainsi que vos chers enfants. J'ai beaucoup pensé à vous et à eux, à toutes vos angoisses passées, vos inquiétudes à venir. La vie travaille pour et contre nous, nous l'aidons sans le savoir. Il faut se résigner en partie pour ne pas trop souffrir.

Mes enfants vous envoient tous leurs baisers, et ma femme vous fait ses meilleurs compliments. Mes hommages respectueux à votre chère fille, et à M. Ménard-Dorian mes amitiés, je vous prie.

J'ai beaucoup travaillé et pensé. J'espère m'être plus rapproché de la vraie vie, m'être retrempé dans la vérité de la terre, et trouvé de nouvelles forces pour vivre dans une harmonie que je désire depuis si longtemps. Ce sont des choses qu'on aime à se redire. C'est la persistance de l'espoir.

De cœur à vous, chère Madame et amie, en respectueux et fidèle dévouement.

---



Pau, 23 janvier 1899.

A M. MAURICE HAMEL

Mon cher Maurice,

Je t'embrasse bien tendrement et te félicite pour la bonne nouvelle. Tu sais combien je me suis toujours rendu compte de ton besoin d'affection et personne plus que toi n'était fait pour le foyer. Seul de si bonne heure, tu as parcouru la vie à la recherche de la douce tendresse, celle qui pouvait t'abriter et te réchauffer. Ce cœur qui pouvait comprendre tout ce qu'il y avait d'expansif et de désir de retour, tu l'as trouvé, me dis-tu. J'en suis heureux, et ma femme et tous les enfants ont eu un tant mieux de grand cœur et comme un soulagement de te sentir heureux. Mon amitié pour toi désirait ton bonheur dans une vie plus complète de sécurité affectueuse. Les amis n'ont que l'amitié, et cela ne remplace pas l'amour. Les heures que nous passions ensemble m'étaient douces et précieuses. Je ne retrouverai pas d'esprit qui me soit plus cher, plus tolérant et plus compréhensif. Je pouvais être inférieur avec toi par un abandon complet, sûr que tu ne me mépriserais pas, tu pouvais aussi avoir confiance en moi. L'incertaine arrivée nous avait fait aimer le charme de la route, et, la main dans la main, nous avons

cheminé marquant les étapes et laissant le but à la Providence. Il fallait cependant nous quitter, et, lorsque je trouvais chez moi d'autres cœurs, tristement je te sentais seul. Il n'en sera donc plus ainsi : à ton tour, tu trouveras la maison habitée et un cœur qui t'attend, duquel tu ne craindras pas les froissements des discussions, les hérissements d'amour-propre, mais qui te soutiendra simplement, parce qu'il ne demandera que d'être près de toi.

Je suis sûr qu'à Tours on pense comme moi et que tous ceux qui t'aiment bien seront heureux pour toi.

Je n'ai pas besoin de te dire que le sentiment de vie si expansive de ta fiancée me paraît tout à fait de bon augure. Sa bonne humeur et sa franche simplicité nous donnent le désir de vous voir unis. Ma femme joint ses félicitations aux miennes, et les enfants, petits et grands, te font leurs compliments et t'embrassent bien fort. Je serai ton témoin de bonheur, puisque tu le désires. Je suis de ceux qui t'ont regardé vivre de près. J'y ai trouvé beaucoup de courage pour moi et un beau et noble refuge à des moments douloureux. Je serai donc près de toi à cet instant d'un départ si logique qu'il est plutôt une arrivée.

Je te verrai dans trois semaines à Paris. Présente mes hommages à ta future avec mes félicitations ; elle sait ce que tu es, puisqu'elle te choisit ; elle aurait pu difficilement faire un meilleur choix. Je vous félicite tous les deux, elle pour toi, et toi pour elle.

Passes donc en bonne quiétude les jours qui te séparent encore de l'instant désiré, et reçois de ton ami qui t'aime bien de tout cœur la bonne étreinte fraternelle.

Ton ami.

---

6 juin 1899

A M. RAYMOND BONHEUR

Cher Ami,

Ma femme vient d'accoucher heureusement d'une petite fille. Cette nouvelle venue est la bien venue ; beaucoup de tendresses l'attendaient, et des bras de douceur l'ont bercée et la garderont. C'est si beau, la vie, et la voir se transmettre à notre conscience, puisque maintenant nous savons voir à peu près double le prix de cet admirable spectacle. Je sais combien vous avez en vous le sens de la nature. Aussi vous me comprendrez et avec moi je sais que vous pensez à la belle statue nue de l'humanité, se renouvelant en force, avec toutes nos habitudes et conventions sous ses pieds.

A vous et à tous les vôtres de tous les miens de tout cœur, cher ami.

---

27 juin 1899.

A LA DÉLÉGATION DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE  
DES BEAUX-ARTS

*(Texte communiqué par M. Jean Dolent.)*

Chers Confrères,

Le prix Bashkirtseff est un prix et non un secours ; il est la reconnaissance de la force morale victorieuse des obstacles que toute action humaine trouve en face de son affirmation. Il confirme l'artiste dans cette foi si vraie que tout lui est possible s'il ne désespère pas de lui-même. Craindre et exagérer les difficultés, c'est réduire nos espoirs, amoindrir par le doute nos facultés, c'est croire le mal plus puissant que le bien, la mort supérieure à la vie.

Le prix Bashkirtseff nous est un témoignage que nous ne sommes pas seuls à penser ainsi.

Une âme jeune, pleine des rêves d'avenir, de foi dans sa destinée, dont l'art avait déjà indiqué le sens, nous laisse ce signe de grande espérance en la vie qui lui fut promptement ravie. Le cri d'espoir si rassurant d'une voix de belle jeunesse est d'accord avec la pensée de l'expérience consciente. Cette sorte d'expérience est une forme de jeunesse reconquise. Elle reconnaît et confirme ce que l'instinct de la vie



inspire aux enthousiasmes de l'aurore. Elle sait que ce seront toujours les yeux qui viennent de s'ouvrir, qui sont les plus sensibles à la lumière, et, par un retour sur nous-mêmes, nous sentons que la vérité est dans le retour au berceau.

Je suis heureux, chers confrères, de rendre un hommage reconnaissant à la mémoire de cette pensée qui avait gardé unie la foi dans l'art et la vie. Je me joins à vous pour exprimer à Mme Bashkirtseff notre gratitude à la mémoire de son enfant disparue.

---

21 juillet 1899.

A M. GABRIEL SÉAILLES

Mon cher Séailles,

Je viens seulement de lire la belle étude que vous avez faite sur la vie de votre ami. J'avais demandé la *Revue de Paris* à plusieurs personnes et par mon départ au Parc j'ai dû la chercher moi-même à Paris. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'allais me trouver en face d'un autre moi à travers votre douce et vaillante amitié; cette rencontre promise m'effarouchait un peu, mais dès les premières lignes j'ai perdu ma timide modestie et je vous ai suivi entrant en moi-même.

J'aime, cher ami, que dans une langue simple et

vraie on dise ce que l'on ressent fortement, décrive un être comme un paysage, non avec la fougueuse imprudence des touristes novices, mais avec la sincérité des émotions éprouvées. Je suis bien touché de la physionomie que vous donnez à mon enfance, elle est de toute vérité et j'admire votre intuition ; la présence flottante de mes parents et la figure de ma mère, qui avait connu toutes les douleurs sans que son espoir se lassât, m'a été au cœur. Je vous en remercie bien, cher ami. Vous avez parlé de cette partie de ma vie avec vérité, avec une vérité qui n'est pas seulement applicable à ma personne, mais à toute l'humanité, qui nous apparaît comme un champ uni plein de silencieuse fécondité, d'herbes qui s'ignorent et que la belle saison trouve épanouies, étonnées d'être si différentes, lorsque si pareilles dans la poussière de la semence et dans la fragilité des premiers instants. Je voudrais avoir cette éloquence simple, que vous trouvez pour me dire votre clairvoyante amitié, pour vous remercier et vous dire mon émotion reconnaissante.

J'ai lu et relu ces pages qui me seront souvent un appui et un rappel à ne pas oublier le départ, et l'obligation de ne pas rompre la continuité de sa pensée et garder près de soi par l'estime d'aussi nobles cœurs que le vôtre. Cher ami, si le mot succès a un sens, n'est-ce pas celui qui consiste à ne pas décourager ses amis ? Vous m'en donnez le témoignage et je l'accepte. Ma femme et mes grandes filles vous remercient aussi. Ma femme est touchée

de la place que vous lui donnez et qu'elle mérite si bien dans ma vie et mon travail. Je vous suis reconnaissant pour Roger Marx, Maurice Hamel, Jean Dolent et Gustave Geffroy, que vous unissez dans leur ordre à ma destinée. Je dois vous dire aussi que Frantz Jourdain a été un de mes premiers amis sans que je l'eusse jamais vu. Je rends cet hommage de tout cœur à cet ami. Je ne parle ici que des écrivains des premiers instants ; pour vous, cher ami, vous aussi vous êtes dès longtemps avec moi. J'espère que vos espoirs, si je ne puis tous les confirmer, trouveront du moins la justification dans mon désir passionné de me rapprocher de ceux qui m'aiment comme je vous le rends de tout mon cœur d'ami. Avec mes bonnes amitiés à Mme Séailles et à toute la maison de la mienne.

---

1897.

A M. GABRIEL SÉAILLES

Mon cher ami Séailles,

Nous voici encore à la fin d'une station douloureuse ; combien en ferons-nous encore pour faire pénétrer dans l'humanité le besoin d'une conscience libre (1) ? Il est bon de constater que celles qui exis-

(1) Il s'agit de l'affaire Dreyfus.

tent ont pu se rencontrer et agir, et qu'elles sont présentes dans toutes les classes et formes de la population. Je suis très attristé tout de même, et je ne vois pas sans inquiétude toute la série des luttes qui vont suivre et forcément empiéter sur nos travaux. Il y en a qui peuvent s'abstraire de toutes ces contingences, mais nous ne le pouvons pas, et de là une vie troublée, puisqu'il faut garder une part pour nos travaux de solitude. Les excitations continuelles de la brutalité ambiante et que nous voyons de trop près, nous enlèvent le calme nécessaire. Je viens de lire un appel du groupement de Cyvoct pour la liberté ; mais en même temps il demande à combattre la liberté d'enseignement du clergé. Je suis naturellement contraire à l'esprit clérical, mais il me semble que l'éducation de liberté, comme toutes les autres, se fonde par l'exemple, et qu'il suffit de réclamer la liberté pour tous, pour affaiblir les idées oppressives. Les prêtres ont eu toutes les libertés, il a suffi à leurs adversaires de pouvoir parler pour leur ruiner le pouvoir. C'est à l'esprit de tolérance qu'il faut marcher. Il y aura toujours des différences entre les hommes, et sous toutes formes et nuances ; il est donc important qu'ils sachent que chacun a le droit d'avoir la nature qu'il a sans que cela puisse choquer le voisin. Je suis donc pour l'entière liberté. Le mal sera libre, mais le bien aussi ; cela suffit, je suis rassuré, car le bien, c'est la vie et le mal, la mort. La vie sera toujours victorieuse.

Je viens de trouver une carte de vous, cher ami,



que je ne soupçonnais pas et qui me demande un dessin pour votre étude.

Excusez-moi de mon silence, on l'avait fourrée dans des papiers et je la trouve en rangeant mes affaires, je suis désolé, mais vous saviez que naturellement je serai très heureux d'accompagner votre texte, et de dire combien je suis fier de votre amitié.

J'espère, cher ami, que la santé est bonne parmi vous tous. Chez nous cela a bien marché, la petite pousse admirablement et tout le monde va bien. J'ai beaucoup travaillé mais pas tant que j'aurais voulu. Cette affaire lamentable m'a extrêmement préoccupé et me poursuit encore. Je sais que vous êtes de même et que vous comprenez que je sois comme vous. Ma maisonnée fait ses bonnes amitiés à la vôtre. Dites à Madame nos bonnes affections et croyez-moi de tout cœur votre fidèle et dévoué ami.

---

9 janvier 1900.

A M<sup>LE</sup> RAYMONDE CABROL

Chère Mademoiselle Raymonde,

Je vous remercie bien de vos jolis souhaits et je vous fais les miens de tout cœur. Souhaiter le bonheur de vos parents, c'est désirer le vôtre, ma chère

enfant, comme votre bonheur est le leur ; je vous prie donc d'être mon interprète auprès d'eux, je n'en saurais avoir de plus cher. Mes enfants vous envoient aussi tous leurs souhaits affectueux et ma femme me prie de ne pas l'oublier près de vous tous. Voulez-vous dire à votre cher père que son tableau est prêt et que je vais le lui envoyer bien vite. Dites-lui aussi qu'il soit indulgent pour mon retard si prolongé et que je suis tout confus. Je vous demanderai de me permettre d'y joindre une petite lithographie pour vous : une image qui me rappellera à votre gentil esprit. Je présente tous mes respectueux hommages à Mme Cabrol et mes amitiés à votre bon papa.

Je vous embrasse, chère Mademoiselle, vous êtes déjà bien grande mais je suis bien vieux près de vous ; j'en profite pour déposer un long baiser sur votre jeune front.

Votre ami.

---

19 février 1900.

A M. RAYMOND BONHEUR

Cher Ami,

Le mal de l'influenza m'a empêché de vous écrire après le départ de Mlle Hélène. J'avais été vivement ému d'apprendre que la perte que vous redoutiez

était faite et que l'irréparable vous était échu ; aussi, cher ami, c'est vous que je dois consoler, qui venez de perdre l'être qui portait en lui tant de jeunesse qui était vôtre, le compagnon de vie, le souvenir vivant de tout ce que nous avons de fraîcheur instinctive et immaculée au fond de nous-même. La chance d'avoir eu l'ami vrai de jeunesse et la malchance de le perdre est une triste chose, une déchirure où le noir nous apparaît. Il vous reste d'autres cœurs, mais cueillis en route, qui ne sont pas ceux de l'aurore, mais rencontrés sur les mêmes routes, des compagnons déjà meurtris ; nous leur savons gré de leur vaillance, mais il nous les faut découvrir. Voyageurs de routes parallèles, nous nous rencontrons au tournant, et le compagnon du départ nous cherchons à le retrouver en eux. Nous nous racontons nos jeunes espoirs, comme les vieux se racontent leurs campagnes, mais rien ne peut prendre place là où la pleine innocence avait vécu. Je vous aime bien, cher ami, et comprends votre douleur.

Votre sœur vous a dit notre mésaventure (1) ; il est triste certainement d'être dépouillé d'une façon si absurde, mais vous savez que le but de mon travail n'était pas dans mon armoire. Je remercie la Providence de m'avoir donné d'autres désirs ; ceux-là, seul j'en suis maître et ils ne sont à la merci de personne. J'espère réparer ce mal ; je ne suis encore pas bien fort

(1) Les cambricoleurs venaient de visiter la maison.

et voici ma femme malade à son tour, c'est vraiment pas de chance. Que j'en sorte bien et bientôt, et je serai heureux tout de même.

Je vous embrasse, cher ami, heureux de votre bonne et chaude amitié. Votre bonne lettre a été la bonne fortune et je vous en remercie de tout cœur.

A bientôt donc et à vous et à tous les vôtres en toute et profonde amitié.

---

22 février 1900.

A M. ROGER MARX

Cher Ami,

Merci de votre bonne et affectueuse lettre. Moi aussi je ne me suis jamais senti éloigné de vous, et, par la raison de mon profond attachement, il me semble que je n'ai cessé de vous voir. Vous portez en vous tant de belles années de grand espoir qui sont les plus belles de ma vie ! Jamais rien ne peut prévaloir sur cette période de la vie. Notre existence entière est remplie par le mirage du départ et cette lueur nous console même de ce qu'on appelle la réussite. Mon réel bonheur est de revenir en moi à ces instant disparus où ce qui est aujourd'hui notre présent était alors notre espoir ; nous avons connu la vanité



des apparences, des certitudes, et nous nous réfugions dans ce rêve de nous replacer à nouveau dans cet état heureux d'espérer tout avec l'indifférence de la réalisation. Vous savez, cher ami, que je suis toujours près de vous. Vous me donnez ce plaisir d'avoir su conquérir votre amitié et de l'avoir su garder, chose difficile, heureuse.

Je suis toujours assez mal portant, j'espère que le beau temps me remettra, mais il est loin le beau temps. A bientôt, cher ami, et bien fraternellement à vous.

---

1<sup>er</sup> août 1900.

A M. ARMAND CABROL

Mon cher Ami,

. . . . .  
Ma fille aînée se marie dans le courant d'octobre. Je vous donne connaissance de ce fait si intéressant pour nous. Il me sera pénible de me séparer de ma fille aînée (comme des autres d'ailleurs); la vie a été si commune qu'il semblait que nous ne devions jamais nous quitter : mais on ne peut se refuser à la vie, et il faut que nos enfants continuent la leur. Leurs ardeurs sont plus vives et leur curiosité de l'avenir légitime; nous devons notre approbation à la conquête de leur personnalité.

. . . . .  
Je lis avec plaisir que vous faites de la peinture : c'est un si beau moyen de compréhension de la nature. Elle nous rapproche plus immédiatement de nous par la collaboration de ce qui nous entoure ; la nature est un miroir, nous nous voyons en elle et nous la voyons en nous. C'est réconfortant de juger la proportion de notre être dans le tout : son infime mesure nous met à notre place et nous prenons plus facilement notre parti des choses que nous croyions extraordinaires.  
. . . . .

---

18 août 1900.

A M. RAYMOND BONHEUR

Cher Ami,

J'ai aussi regretté bien profondément de n'avoir pu vous voir à Magny. J'irai demain dimanche ; nous partirons à quatre : ma femme, Élise et son fiancé que ma fille tient à vous faire connaître. Votre maison a été la sienne et elle y a connu l'amitié véritable. Elle a donc raison de relier sa vie plus complètement à celle des vôtres. J'aurais bien aimé voir Samain. J'y ai renoncé sur ce que m'a dit votre mère ; sa difficulté et la fatigue des visites, le chagrin de ne pouvoir parler à ses amis est une

douleur trop forte. Je n'ai pas voulu lui infliger ce supplice, et cependant j'aurais été très heureux de lui serrer la main. Cette charmante et si douce intelligence, favorisée d'un si beau don d'expression, va disparaître. Je comprends, cher ami, votre peine et je la partage. Nous en causerons demain ensemble, nous aurons quelques heures à nous. Je vous ai laissé René qui, une fois chez vous, s'y trouvait bien comme d'habitude. Il est plus à même maintenant de comprendre la chance d'être aimé de cœurs justes et simples. J'espère que vous vous en apercevrez. Nous lui porterons ses effets, si vous désirez encore le garder, et si cela vous est possible.

Faites nos bonnes amitiés à tous les vôtres, cher ami. Embrassez René pour nous et dites notre gratitude à votre bonne mère, Mlle Juliette et Mlle Hélène, avec toutes nos amitiés à Mme Launay.

De cœur à vous, cher ami, bien affectueusement.

---

20 août 1900.

[A M. GABRIEL SÉAILLES

Mon cher ami Séailles,

Je vous remercie, cher ami, de votre carte avec le portrait des deux héros de la forêt que vous aimez (2).

(2) Les bustes de Rousseau et de Millet dans la forêt de Fontainebleau, près de Barbizon.

Votre nom est bien placé à côté de leur image : vous aussi vous avez eu peu de douceurs officielles, et subi pas mal de dégoûts à l'aspect de vos semblables. Si la vase qui a tant remué à la surface est un instant redescendue, elle est toujours présente et menaçante, et rien ne peut la détruire. Heureux, votre esprit s'est suffi à lui-même ; et vous sentir grandir en vous a été la récompense. Vous n'avez pas seul été le témoin de vous-même : ceux qui vous aiment près de vous, votre chère femme et vos enfants qui vous doivent leur vie et la pénétration de toutes les belles existences du passé, auxquelles vous avez puisé vos forces. La justice vous est rendue par la continuation de la pensée dans les esprits que vous avez éclairés, et que votre amour de la vie, telle que vous la comprenez (un immense ensemble de forces à pénétrer et à réunir), a exaltés vers l'avenir. Ce sont tous ces témoins, femme, enfants et disciples, qui sont la preuve de vous-même et le paiement de l'effort.

Parmi tant de grâces que vous doivent tous ces êtres, avec bonheur et fierté je place la mienne : j'ai aussi pu profiter de votre esprit généreux et d'un exemple qui restera. Laissez-moi, cher ami, vous dire cette délicieuse reconnaissance, et ne pas être indifférent à l'occasion qui me la permet.

Je suis de cœur, cher ami, votre dévoué et fidèlement aimant.



21 août 1900.

A M. ROGER MARX

Merci pour le télégramme qui m'arrive.

Votre nom, cher ami, qui le signe, est comme ces choses dont le son seul ou le parfum nous évoque une infinité d'images qui se suivent avec une rigoureuse logique. Notre vie nous repasse devant les yeux et nous la recommençons dans un émouvant ressouvenir. Les faits de la vie passée s'inscrivent en nous si profondément lorsqu'ils nous atteignent à l'instant où les pages sont encore blanches; la poussière passe par dessus, les événements s'accumulent; nous croyons tout très loin, très profondément enfoui, mais que le bruit pareil à celui passé retentisse et soudain surgit tout ce monde que nous portons en nous. Que l'homme soit fait de tant de passé et si peu de présent avec un vague instinct d'avenir, nous pensons le savoir, mais beaucoup moins que nous le prouvent nos réapparitions si formelles de nous-mêmes.

C'est ainsi, cher ami, que brusquement se dressent en moi nos deux images. Sont-elles ce que nous sommes? Sûrement celles que nous fûmes dans cette encore juvénile ardeur quoique plus loin déjà dans la vie que vous ne l'étiez où nous nous rencontrions à l'instant où il fallait pour moi. Nous avons depuis trouvé tant de choses qui nous furent communes et

pareillement ressenties. Cette communion d'esprit et de cœur qui ne s'est point lassée me donne cet espoir réconfortant que nous sommes toujours pareils, puisque nous n'avons cessé d'être d'accord entre nous et avec nous-mêmes. Cette pensée m'est douce, puisque déjà je suis au point où l'homme doit réunir ses forces et que l'examen s'impose. Déjà autour de moi la vie a passé et d'autres moi-même ont déjà la vigueur qui remplace ceux à qui ils la doivent. Ce sont les amitiés douces et fidèles que nous avons su garder qui nous sont alors plus précieuses, et combien nous est agréable lorsque le jeune ami de l'enthousiaste minute nous tend la main fraternelle. Le souvenir est une chose belle et chère, la reconnaissance aisée à ceux qui ont reçu réellement. Je vous l'exprime avec l'émotion fidèle que le nom de Roger Marx inspire à mon amitié fidèle.

De cœur à vous, cher ami, et merci en vous embrassant tendrement.

---

Septembre 1900.

A M. RAYMOND BONHEUR

Cher ami,

.....  
Je suis heureux si le souvenir que je vous ai laissé de Samain, ce doux et noble compagnon de votre vie,

vous parle un langage que vous aimez ; c'était mon désir, mais dans quelle mesure l'ai-je réalisé, c'est ce que vous seul savez. Notre travail est fait de tant de choses conscientes et inconscientes que tout est sujet à caution et qu'il faut nous résigner à vivre sans nous juger. J'ai pris grande part à cette perte ; c'est si rare, un homme qui en est un, et la douleur que vous aviez, celle que l'on voyait et la grande que vous gardiez en vous m'ont beaucoup ému. Vous savez aimer ceux que vous choisissez et vous êtes aimé par eux ; on ne peut donner sans recevoir. Puisqu'il faut renoncer à l'avenir des êtres disparus, leur souvenir est notre consolation et la chance d'avoir pu les rencontrer et de vivre avec eux est encore un réconfort. Vous avez, mon cher ami, fait une dure expérience de ce sentiment, et cette année vous a été cruelle. Je me rapproche davantage, si cela est possible, non pour masquer les vides, mais pour que vous me voyiez mieux et ainsi jouir davantage de notre commune amitié. A demain donc, mon cher Bonheur, en vous envoyant toutes les bonnes amitiés pour vous et tous les vôtres. Je vous serre tendrement vos mains amies.

De cœur à vous.

---

Septembre 1900.

A M. ARTHUR FONTAINE

Cher Ami,

Je vous remercie, et vous suis bien reconnaissant. Mon ami ... m'écrit pour me trouver à un rendez-vous avec X... demain. Je verrai si je puis convaincre notre ami et vous agirez de votre côté, puisque vous le voulez bien. Je sais combien la justice est difficile plus encore à ceux qui en sentent la nécessité. Tant de choses autour de nous résistent et en nous-mêmes aussi. Puisque nous ne serons jamais complètement affranchis, notre seul honneur est d'en avoir le vif désir, et de nous sentir vivants dans cette lutte et ainsi plus près des autres hommes, par le sentiment de notre commune faiblesse.

Nous remettons ce projet de vous voir à Mercin, et je vous souhaite à Biarritz bon temps et douce vie.

Je pense voir demain Bonheur à Magny où Delvolvé organise une excursion à Port-Royal. Nous irons voir cette vallée célèbre et ce qui reste de matériel de l'effort de quelques penseurs. Ces ruines d'un passé si proche me paraissent d'une plus triste éloquence que celles lointaines. Ces temples encore fiers étaient de belles promesses, ils le sont encore et malheureusement toujours peut-être. Pour notre



possibilité d'existence, il ne faut pas cesser d'y croire, quoique la bête se défende et nous fasse de cruelles blessures.

Nous avons un temps admirable, un peu frais au matin, mais de beau soleil clair; ce doit être de même chez vous avec la mer et la proche montagne en plus.

Faites, je vous prie, à Mme Fontaine, nos meilleures amitiés et notre bon souvenir à la belle famille.

Je vous serre les mains, cher ami en parfaite gratitude et en sincère amitié.

Votre ami dévoué.

---

22 novembre 1900.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame. Voilà Élise partie ! Vous savez ce qu'un mariage contient de choses différentes. Notre raison et nos sentiments sont en lutte, et si la première consent, les seconds sont d'humeur différente.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien cette séparation m'a été sensible, personne mieux que vous ne sait faire la part des apparences heureuses. J'ai mieux compris, ce jour, en pensant à vous, les choses que vous gardiez derrière le sourire aux amis ; on ne compatit réellement que dans les choses pareillement éprouvées.

Les enfants sont restés bien tristes, un très long silence a suivi le départ de l'aînée, et depuis, ils ont beaucoup pleuré leur sœur chérie. Cette affection, si tendre et si étroite de mes enfants entre eux m'est une douce satisfaction ; c'est la première solidarité, l'immédiate en attendant une plus générale.

Les fleurs ont le langage que leur donne la main offrante ; aussi les vôtres, chère Madame, si belles, m'ont entretenu longtemps et m'ont rappelé combien vous aviez été si douce dans la généreuse amitié, si rayonnante d'expansion, si réconfortante à regarder. Gardant l'ennui pour vous et trouvant la belle humeur pour l'arrivé. J'aime à penser que cette force triomphante pour les autres, vous avez pu l'employer pour vous-même, et que, sachant voir toutes choses dans leurs véritables proportions, vous avez acquis le consentement à l'inévitable ; cette belle et dure conquête est presque la sérénité, si celle-ci pouvait jamais être atteinte.

Je vous remercie, chère Madame, de ce visible et charmant souvenir qui a réjoui tous les miens, et je vous prie de croire à ma gratitude ; je ne sais à combien d'occasions je vous la dois, elles sont nombreuses, mais au moment où je vous parle, je crois que la plus grande que je vous apporte, c'est celle d'avoir pu gagner votre sympathie et de garder votre image dans mon esprit.

J'espère bientôt vous revoir en bonne santé, avec tous vos chers enfants et votre mari. Faites, je vous prie, toutes mes amitiés à M. Ménard-Dorian, et avec

les baisers des enfants et les amitiés reconnaissantes de ma femme, croyez à mon affectueux et respectueux dévouement.

---

30 novembre 1900.

A M. LE PRÉSIDENT MAGNAUD (1)

Monsieur le Président,

Je connais une partie de vos jugements et je viens de lire votre lettre au *Journal*.

La reconnaissance émue que j'ai pour votre personne me fait un devoir de vous la dire. Certainement que la justice sans la charité n'est pas la justice. Il n'y a pas de justice sans compassion, sans le désir de se reconnaître dans son semblable misérable.

Vos jugements sont des œuvres de miséricorde. Comment vous en remercier ? Simplement, une âme droite montre la route, et tous les êtres capables d'aimer et de se sentir sont en émoi. Vous êtes l'exécuteur d'une grande chose que tous attendent. Vous avez donné l'acte qui fait croire à l'espoir. Permettez-moi de vous en exprimer ma profonde reconnaissance et aussi la joie de sentir la renaissance humaine.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Président, ma respectueuse admiration.

(1) Copie communiquée par M. le Président Magnaud.

12 mars 1901.

A M. ROGER MARX

Cher Ami,

Je lis avec une surprise heureuse ce que vous avez si bien traduit et retenu (1). Je ne saurais y ajouter quelque chose de plus ferme et de plus précis. Je me félicite d'avoir eu un auditeur si bien préparé que vous, sur le même chemin depuis si longtemps. Je ne suis pas étonné que nos pensées soient si proches, mais j'en ai grande satisfaction par les lignes qui manifestent si bien notre communion d'esprit. Il m'a semblé que *l'École de la Rue* pourrait servir à mieux faire voir les choses et les êtres que l'on frôle sans être retenu, et aussi à multiplier les rapports entre l'homme et la nature, cette belle façon de s'enrichir et de se mieux trouver soi-même. Je ne sais pas quand je recommencerai ; il m'a fallu surmonter une timidité grande et innée, et le peu d'expérience de ce genre de manifestations me gêne beaucoup ; mais certainement, s'il me survient des heures de bravoure, je vous ferai signe ; vous me soutiendrez de votre amitié et de votre présence. A bientôt,

(1) Il s'agit d'un résumé, donné par M. Roger Marx de la conférence d'Eugène Carrière au Museum (*L'Homme Visionnaire de la réalité*).



cher ami ; si parler est vous appeler, je tâcherai que ce la soit bientôt.

De cœur à vous, votre fidèle.

---

Bagnoles, 14 juin 1901.

A SA FILLE NELLY

(*Mme Nelly Choublier-Carrière.*)

Ma chère Nelly chérie,

Tu sais, ma petite Nell, combien je suis heureux de te savoir si raisonnable : la bonne humeur est la compagne de la raison. On est gai lorsqu'on n'a pas de raison de s'en vouloir. Je suis sûr que tu seras contente de ton séjour à Magny, et que nos amis penseront à toi avec plaisir. Rendre heureux les autres, c'est le plus sûr moyen de l'être soi-même ; tu sais comprendre cela, ma chérie. Tu fais bien de coudre avec Lucie, c'est si beau et si sain, le travail matériel : être adroit de ses mains, c'est la sécurité de l'esprit, la libre disposition de soi-même, dans la mesure possible. C'est aussi un repos de la pensée et même le plus sûr soutien. Il faut que l'homme ait confiance dans son jugement et aussi dans ses facultés physiques. Sois donc une femme bien complète sachant s'habiller et se parer sans le

secours de personne, et aussi acquérir le moyen d'être juste pour l'effort des autres, l'ayant essayé soi-même. Tous les quatre nous allons bien. Ta mère t'embrasse de tout son cœur, Margot et Toutiti. Ton père t'embrasse de tout son cœur, en te serrant bien fort, ma Nell chérie.

---

Bagnoles, 14 juin 1901.

A SA FILLE LUCIE

Chère Lucie aimée,

Tu feras bien attention au vent et au temps pluvieux. La température a bien changé et une grande fraîcheur règne dans l'atmosphère. C'est le moment de vous dire les uns aux autres de vous bien couvrir. Toi, mon petit loup chéri, qui sais être sérieuse et prévoyante, tu rappelleras à Nelly et à René qu'ils aient à faire attention, et tu prendras aussi garde à toi-même, pour que vos parents et nos amis n'aient aucune inquiétude à votre égard : ce serait mal reconnaître leur amitié que de les troubler par des négligences qui les inquiéteraient. Je te remercie de ta gentille lettre et nous en avons été tous heureux. Nous nous portons bien tous. Travaille, ma chérie. Tu sais que tu es adroite : couds avec Mme Bonheur. Vois comme elle et ses enfants conduisent bien leur maison : c'est parce qu'elles savent

faire tout ce qu'elles commandent aux autres. C'est un bel exemple pour vous d'être dans une maison où toutes les personnes ont la conscience de ce qu'il faut apporter à la communauté de soins et de travail. Tu feras observer à René combien M. Bonheur est bon pour sa mère et comment il est un bon soutien et un bon conseiller pour ses sœurs ; et toi, ma Lucie, avec Nelly tu regarderas comme ses sœurs sont gentilles avec lui, raisonnables, aidant à la maison, la soignant, portant sur tout leurs soins pour que leur mère soit heureuse. Vous êtes dans la maison de la raison et de l'affection. Regardez autour de vous et prenez, mes enfants, l'exemple pour l'avenir.

Je t'embrasse bien, ma petite Lucie, de tout mon cœur. Ta maman t'embrasse bien aussi. Margot et Toutiti embrassent leur petite Lucie qui est toujours notre petite Toutiti aussi.

Encore un bon baiser de ton père, ma petite Lulu.

---

Bagnoles, 24 juin 1901.

A SA FILLE NELLY  
(*Mme Choublier-Carrière.*)

Ma chère Nelly chérie,

Tu es de retour à Magny, je pense, et à nouveau avec ton frère et ta sœur. Je vois que tu t'es amusée

avec Élise et qu'il t'a paru bon de l'accompagner à Paris. J'espère que nous vous retrouverons tous bien à notre retour à Paris avec de bonnes mines et aussi des esprits gais et heureux. Bonheur et ses gentilles sœurs Juliette et Hélène sont pour vous une si jolie compagnie, et Mme Bonheur vous berce dans sa bonté. Je pense, ma chérie, que tous nos amis ont dû être contents de toi, et Élise et Jean aussi ont dû avoir plaisir à t'avoir, et toi à être avec eux. Si tous vous êtes bien portants d'esprit et de corps à notre retour, vos parents seront heureux.

Je t'embrasse, ma chérie, de tout mon cœur. Sois un guide ferme pour les plus jeunes près de toi, ma chérie, et pour toi un esprit désireux de lumière, et ainsi tu auras la joie que la vie peut nous donner. Ton père t'embrasse, chère Nelly, de tout son cœur, tendrement.

Bagnoles, 24 juin 1901.

A SON FILS JEAN-RENÉ CARRIÈRE

Mon cher fils René,

Tu es bien gentil, mon petit garçon si aimé par ton père et tu me parles selon mon cœur et selon le tien. J'aime que tu me parles simplement et aussi



que tu aimes si bien ta jeune sœur Lucie. Elle est plus grande que toi, mais tu es son aîné comme âge et son soutien comme homme. Elle écrit mieux que toi, mais tu sais déjà travailler et tu seras un ouvrier artiste lorsqu'elle fera encore ses études. Tu vois quels avantages tu as sur elle, aussi je suis heureux que tu la protèges, que tu la consoles tendrement. Il n'y a que les hommes forts qui savent aimer complètement les autres, parce qu'ils ont confiance en eux et ainsi ils peuvent sans jalousie voir les autres aussi produire et avancer dans la vie, et ils sont heureux du bonheur des autres, parce que la joie de nos semblables c'est notre joie à nous.

J'espère que tu as bien travaillé et que tu laisseras à nos amis Bonheur un joli souvenir de ton séjour chez eux. Comme à Lucie je te dirai que c'est la belle façon d'honorer ses parents de se montrer raisonnable et aimant ceux qui nous font du bien. Tu es indigné que les petits garçons aient abîmé le jardin : tu as raison, mon cher René ; c'est bien mal de ne pas respecter le travail des autres, c'est dire qu'on ignore le mal et qu'on n'a jamais essayé de faire quelque chose d'utile.

Quelques jours encore nous séparent et j'embrasserai à nouveau mon fils René et mes trois filles, et aussi je serrerais de nouveau la main de notre cher ami Bonheur. Tu lui diras avec Lucie et Nelly combien votre père est heureux de vous voir près de lui. Il vous donne l'air pur de son jardin et l'air pur de son esprit ; il est pour vous un joli exemple d'une vie

bien portée et d'une pensée qui aime à se connaître. Il faut donc bien l'aimer, comme vous le faites, et et aussi Madame Bonheur, Mesdemoiselles Juliette et Hélène si bonnes pour vous.

Fais-lui nos compliments affectueux à tous, et je t'embrasse bien, mon petit fils aimé.

Ton père.

---

Bagnoles, le 24 juin 1901.

A SA FILLE LUCIE

Ma chère petite Lucie,

Nous t'avons envoyé nos souhaits et ta mère voulait les accompagner par un joli souvenir à sa petite Lucie-titi, mais on ne trouve rien à Bagnoles et encore moins à Tessée que des restes de magasins de Paris. Il faut donc attendre, ma chérie, que nous soyons de retour et ainsi tu pourras choisir toi-même ce qui te rappellera plus agréablement ton anniversaire. Ta lettre si gentille nous a fait bien plaisir et tu nous parles avec un joli cœur aimant et aimé. Ta maman a été heureuse de te lire comme aussi pour René, qui lui aussi parle bien de lui et de sa chère Titi qui est avec lui. Encore quelques jours et nous serons de nouveau avec vous. Nous nous portons tous bien et Toutiti a de belles couleurs. Je te

souhaite, ma chère Lucie, beaucoup de choses, beaucoup de celles que tu sais et aussi beaucoup d'autres que tu ne soupçonnes pas encore et qui te seront nécessaires et précieuses. Vous avez raison d'être gentils tous deux, vous avez vu combien il est déplorable de voir des enfants ne pas respecter le travail d'autrui, combien c'est aussi regrettable pour leurs parents qui n'ont pas su leur donner ce respect ; donc, mes petits enfants, tout ce que vous ferez de bien sera la louange de vos parents et tout ce que vous ferez de mal sera aussi contre eux. Vous les ferez grandir ou diminuer dans l'estime de ceux qui vous connaissent par votre conduite. A bientôt, ma chère et grande Lucie, que tes douze ans soient suivis par de nouvelles années qui apporteront à ma chère fille toutes les qualités qu'elle désire et le bonheur qui en est la récompense.

Je t'embrasse de tout mon cœur bien fort et bien tendrement.

Ton papa qui t'aime bien.

---

2 juillet 1901.

A MME LISBETH DELVOLVÉ-CARRIÈRE

Ma chère Élise,

Ta lettre à Margot et celle pour nous ont été un grand plaisir. Tes souvenirs, ma chère Lisette, sont

aussi les nôtres et souvent nous parlons de toi dans tous ces chemins où nous avons passé ensemble. Nous avons bien travaillé devant cette nature riche et touffue. Je voudrais que nous soyons tous ensemble, mais cela n'est plus, et maintenant tu as un autre compagnon de route, de plus longue haleine, et qui ne te quittera plus. Te savoir appuyée sur sa main ferme et loyale m'est, ma chère enfant, une consolation bien grande, une joie plutôt. Te voir en si parfaite harmonie de cœur et d'esprit, et que ce qui était logiquement juste, soit, m'est le bonheur même.

Ta mère va bien, et Arsène et Margot aussi. Nous avons fait de longues marches avec Marguerite et nous sommes même fatigués par la hâte de voir tout de suite beaucoup de choses. Je vais maintenant travailler.

J'ai reçu une longue lettre de Choublier que j'envoie à Jean. Elle est de bon augure, quoique triste. Ce pauvre ami est bien isolé.

... Les formes de nationalité disparaissent, et cependant les individus qui en ont été l'expression restent dans la mémoire de tous, parce qu'ils ont servi l'action humaine universelle, tout en ne pensant qu'au groupe auquel ils appartenaient. Agissons d'abord et ne pensons pas trop à celui qui fera la moisson ; nous ne le connaissons pas toujours et l'important est que la semence vive ; voilà la joie du semeur.



J'ai vu votre promenade avec les chevaux de l'Apocalypse : c'est d'un symbolisme très aigu. Vous avez pris du plaisir à votre promenade et tout est bien. Je vous souhaite à tous les deux bonne santé. Faites nos amitiés à Neuilly et à l'Institut Pasteur. Nous vous embrassons tous les deux, ta mère et moi, de tout notre cœur. Ton père, ma chérie, qui t'aime.

---

21 juillet 1901.

A M. M. H.

Cher monsieur, et aussi en bonne communion d'esprit cher frère,

J'ai lu et relirai souvent ces pages (1) pleines d'amour et d'espoir. Elles se lèvent comme une belle fleur sur le fond triste et tourmenté des controverses.

Accueillies par ceux qui les attendaient, elles féconderont et soutiendront les âmes préparées. Mais où seront les frères qui vous aiment ? Si dispersés, les connaîtrez-vous jamais ? Le héraut de l'évangile moderne sera différent de celui du passé.

(1) *Souvenir d'Assise* (*Revue Blanche* du 15 septembre 1902). L'auteur, prêtre catholique, fut mis en demeure de rétracter ces pages ou de donner sa démission. Il préféra quitter l'Église.

Le martyr moderne aussi sera dissemblable. Plus de cirque. Plus de galerie. Il sera seul à regarder se consumer son cœur. Spectateur et acteur, il n'aura comme paiement que le désir satisfait de mourir sans masque.

Vous laissez aux pauvres de la multitude la triste humiliation de terminer une existence résignée au mensonge d'eux-mêmes. Ils ont enfoui le talent confié, ce sera leur misérable souffrance. Pour vous, cher frère et ami, vous retrouverez la jeunesse nouvelle, celle qui ne se lasse point, toujours visionnaire du réel, qui s'alimente à sa seule flamme, ignorant où portera le son de son appel, mais sûre qu'il ne se perdra pas.

Je serai heureux de vous voir, de vous dire ma pleine gratitude avec tout mon dévouement.

---

Été 1901.

A M. M. H.

Cher monsieur,

. . . . .  
Je regrette de vous avoir fait faire des courses inutiles et vous remercie encore du petit livre et du dialogue qui le continue si bien, ainsi que de l'étude sur Wagner.

J'espère vous revoir à la rentrée et apprendre que tout est bien arrangé pour votre avenir.

Je ne puis penser à vous sans une émotion admirative. Je prends part à tout ce qui vous arrivera de pénible. Vous avez déjà passé les heures les plus douloureuses. La période d'affranchissement fut votre vrai martyrologe. Vous allez voir plus complètement, par votre contact avec la société, combien il est nécessaire que l'homme cesse d'être l'automate de toutes les révélations imposées. Il garde, sous un masque soumis, toutes les cruautés du sauvage. Vous serez parmi ceux qui lui donneront la vraie fraternité sans laquelle tout n'est qu'apparence. Le besoin de dominer seul se développe naturellement.

De tout cœur à vous en toute émotion fraternelle.

---

Parc Saint-Maur, 22 septembre 1901.

A M. JEAN DELVOLVÉ

Mon cher ami Jean,

Merci de votre bonne lettre. Je suis heureux de vous voir libres d'esprit et de corps tous les deux. La pleine campagne vous fera du bien à tous deux, et je prends part au plaisir que vous y trouvez. Ce sont les belles heures de votre vie et les plus douces dont vous ornez votre avenir. La pluie nous arrose ici bien

souvent, l'automne s'attriste. J'ai passé une journée et une nuit fatigantes à Dunkerque. Mais je ne regrette pas le spectacle de la mer. Tout ce qu'on y met n'est qu'un agrément et c'est elle seule qui parle. Les grands vaisseaux pleins de fumée, les canots comme des phoques rebondissants sur la lame, tout cela est amusant, mais aussi dévoré par le grand élément. C'est le symbole de nous-mêmes. C'est ce qui nous vient de la nature que nous estimons le moins, et ce que nous ajoutons nous paraît l'essentiel : c'est cependant le fond qui emporte tout ; et si nous n'avons pas le sentiment de choisir harmonieusement notre apport, tous nos efforts sont vains.

..... J'ai travaillé à ma mairie, et j'ai mis mes deux toiles sur pied. Mes figures de fiancés par lesquelles je veux remplacer mes chanteuses m'ont donné beaucoup de mal ; mais enfin j'ai trouvé, et maintenant c'est une affaire d'exécution. Les paysages aussi m'occupent ; je vais tâcher de rentrer à Paris avec toutes mes études bien arrêtées et n'avoir qu'à marcher sûrement. Il me plaît fort de faire ces travaux laborieux mais passionnants. C'est dommage tout de même que la rétribution en soit si mince surtout en ce moment où j'ai eu tant de frais.

René revient de Magny avec une série de bœufs très beaux ; vous les verrez ; il a fait des progrès très grands. Si vous pouvez encore être près de nous cet hiver, j'en serai fort heureux. Espérons qu'on ne



vous enverra pas trop loin. Faites mes bonnes amitiés à vos parents et à Mademoiselle et à votre jeune frère; mes compliments aussi à votre bonne grand' mère : sa bonté pour Élise me ravit, c'est à moi qu'elle fait du bien.

Embrassez Élise pour moi, c'est mon meilleur moyen, elle sera doublement satisfaite, et vous, cher ami, en vous disant à bientôt, je vous serre les mains affectueusement avec une chère émotion.

---

Pau, 23 novembre 1901.

A MME LISBETH DELVOLVÉ-CARRIÈRE

Chère Élise,

Merci de tes lettres. J'ai joie à te lire; il me semble que tu es près de nous. Nous parlons toujours de toi, et, quoique absente, tu rayannes doucement dans nos cœurs. Tout ici te rappelle à nous; les chemins que nous aimons nous les avons parcourus avec toi; nous avons pensé et travaillé ensemble; loin ou près, tu es avec nous.

. . . . .

Il fait un froid abominable depuis deux jours. Je viens du haras avec ta mère et René. Nous avons vu des chevaux magnifiques, d'une impression admirable de vie et de beauté de formes. Ta mère a été contente

du spectacle et le jeune René aussi. La santé est bonne parmi nous. Je travaille, je me mets en route...

. . . . .  
Ta mère est heureuse que tu penses à elle, et [de] tout ce que tu dis aux enfants; elle te lit avec attendrissement et regrette sa grande fille, si gentille et si bonne; elle t'embrasse bien et t'écrit prochainement. A bientôt, ma chère fille, tous les baisers de tous pour toi, tu sais comme tu es aimée, c'est comme cela qu'on te prodigue la bonne étreinte et c'est aussi comme cela que je t'embrasse de tout mon cœur de père aimant.

A toi, ma chérie.

---

Pau, 2 décembre 1901.

A M. RAYMOND BONHEUR

Cher Ami,

Je lis avec émotion votre lettre, elle me met dans une atmosphère bienfaisante. Très isolé, je ne vois personne et c'est en me reprenant à des âmes comme la vôtre que j'ai un sursaut heureux. J'ai bien compris combien était triste pour vous de voir partir encore un être qui vous aimait avec intelligence. Ce sont des lumières qui s'éteignent autour de nous (elles ne sont pourtant pas nombreuses), aussi celles

qui s'éloignent nous laissent grand vide. La gravité au moins, si ce n'est la tristesse, accompagne la vie des êtres sensibles; plus on vit plus on sent le peu de place qu'on tient dans la nature et aussi le peu d'êtres auxquels on se relie immédiatement. Nous avons couru un peu les montagnes et les coteaux. Le sens éternel de ces choses, devant lesquelles nous passons si vite, m'est profondément sensible. Il m'est consolant de penser que tout cela est ancien et que nous sommes éphémères passants, et que cela durera encore toujours et que d'autres diront les mêmes choses après nous. J'y trouve aussi grande joie, je ne puis me lasser de regarder, de jouir de mes yeux. Il me passe des fougues de vitalité. Je me sens vivre abondamment, et de cœur je m'unis à cette atmosphère d'ivresse faite de logique sereine : ces belles ondulations de terrain, ces beaux arbres qui brodent de vivantes arabesques sur des ciels mouvants, les jolis tapis souples de verdure profonde et sourde, le bruit des eaux, leur transparence, la rapidité avec laquelle elles s'échappent, se sauvent de nous avec de longues traînées pareilles dans leur dessin, comme nous-mêmes nous venons et disparaissions laissant les mêmes sillages des disparus aux nouveaux venus. Je me laisse aller à une grande admiration voluptueuse, et vraiment je me sens en grande vie et force. C'est ce qui m'est apparu, cher ami, que la beauté, c'est la vie. Seul ce qui dégage de la vie est beau et bienfaisant pour tous; le conscient comme l'inconscient en profitent également.

. . . . .  
 Je me suis mis à travailler; j'espère que cela ira.  
 J'ai fait des paysages et je me suis mis à faire des  
 têtes. Je vais en faire tant que je pourrai, travailler  
 pour mieux voir, plus complètement sentir et vivre.  
 . . . . .

C'est au printemps que je me promets de travailler  
 dehors. Maintenant je vais me caser et faire des  
 choses plus proches de moi. Faites mes amitiés à  
 votre bonne mère et à vos bonnes sœurs. Je vous  
 serre les deux mains. Je vous vois à Magny dans  
 votre maison; vous êtes seul avec les vôtres, et vous  
 pensez un peu à nous, comme presque toujours je  
 vous revois aussi. A bientôt, cher ami, et de tout  
 cœur à vous en tendre et fidèle affection.

23 décembre 1901.

A M. ARTHUR FONTAINE

Cher Ami,

Je vous souhaite bon Noël pour vous et les vôtres.  
 Je crois que le meilleur souhait que nous puissions  
 faire pour nous, c'est de garder la confiance dans nos  
 efforts, savoir que nous devons notre bonne volonté  
 aux efforts de ceux qui nous ont précédés et qui eux  
 aussi ont souvent dû désespérer, croire en la vanité  
 de leurs énergies. Ce qui peut nous troubler le plus,



c'est l'approbation feinte des incompréhensifs. Mais vous savez, cher ami, qu'on ne sème pas toujours à ses pieds, et que nous sommes étonnés de trouver des plantes d'espèces bien lointaines que rien n'explique si ce n'est le hasard du vent, un oiseau de passage. Pour la pensée humaine il en est de même, rien ne se perd, mais nous ne savons pas toujours où cela se retrouve.

Les hommes sont plus ou moins intéressants individuellement, mais par leurs défauts et qualités réunis ils forment tout de même l'humanité. La nature aussi est faite de mille choses qui nous paraissent bienfaisantes ou hostiles, mais tout cela est tout de même la nature. C'est dans cette idée d'ensemble qu'il faut nous retremper; l'incertitude des éléments, qui font l'équilibre de ce qui est, nous épargne la critique absolue. Notre être, qui seul nous appartient en partie, réclame notre attention. A rester inébranlables dans notre désir, c'est nous conquérir tous les jours à nouveau. On néglige les autres en se détournant de soi-même. Gardez donc, cher ami, la foi en vous. Qu'elle se fortifie tous les jours plus et ainsi vous la répandrez sur les autres par le seul contact et le pressentiment bienfaisant d'une force généreuse. J'ai pensé beaucoup à vous et je n'y ai cessé de penser; que je comprends, cher ami, vos tristesses et aussi vos angoisses ! C'est à l'horizon qu'il faut regarder, cher ami, pas trop près de soi; c'est de loin que viennent les bonnes brises, c'est près de nous qu'est le poison.

J'ai pour vous, cher ami, une tendre affection. Je ne vous compare à aucun, parce que personne ne me semble si généreusement inspiré, d'une foi qui ne cesse d'agir. Vous êtes pour moi un bel exemple avec très peu d'autres personnes. Il n'y en eut jamais beaucoup, et peut-être n'est-ce pas nécessaire. Amoindrir le mal, empêcher l'homme d'être aussi malfaisant qu'il pourrait l'être, me paraît le seul résultat à espérer; détruire le mal lui-même, ce serait peut-être détruire, si cela se pouvait, un des éléments de la vie universelle, qui n'est qu'un implacable sacrifice.

Voilà, cher ami, je m'oublie avec vous, mais cela m'est agréable aussi de penser que je vous reverrai peut-être bientôt. Jammes me le fait espérer, je mets cela aussi comme vœu de fin d'année pour moi.

Dites à Mme Fontaine, avec notre bon souvenir, notre affection, et des enfants recevez les sincères baisers. Embrassez les vôtres pour nous, mon cher Fontaine.

Et en vous serrant dans une affectueuse étreinte, je vous répète les bons souhaits de prospérité de votre fidèle ami.

---

Pau, 28 décembre 1901.

A M. ALBERT BESNARD

Mon cher Besnard,

Je vous envoie les bons souhaits de tous les miens pour les vôtres.

Bien seul dans cette petite ville je me rappelle avec émotion les figures de ceux que je préfère. Vous êtes avec votre chère femme parmi celles que j'aime à évoquer, celles qui m'ont donné de la douceur, le réconfort de l'intelligence active et généreuse.

Tout ce qui nous apporte de la vie nous porte à la gratitude. Je vous prie, cher ami, d'en agréer l'expression sincère avec toute mon affection.

Votre dévoué.

Décembre 1901.

A MME LISBETH DELVOLVÉ-CARRIÈRE

Ma chère Élise et mon cher Jean,

Je t'embrasse bien, ma chère fille, et vous aussi, mon cher Jean, en vous souhaitant à tous deux bonne et heureuse année. Je vous souhaite que vous gardiez tous les deux cette bonne volonté de cœur et d'esprit, qui vous a réunis, et jusqu'ici vous a rendus heureux. C'est en elle que vous trouverez le développement harmonieux de vous-mêmes et la belle sérénité qui vous donnera à tous les deux la force d'accomplir votre destinée. Je vous embrasse, mes chers enfants, dans une seule étreinte ; à toi, chère Élise, bonne et douce année ; à vous, mon cher Jean, tous mes vœux pour la pleine réussite de vos désirs.

. . . . .

Pau, 31 décembre 1901.

A M. MAURICE HAMEL

Cher Maurice,

Tous nos bons souhaits pour toi, ta chère femme et ton fils. De cœur, cher ami, je souhaite le bonheur à ce petit enfant qui est destiné à te remplacer un jour. Qu'il soit digne de ton esprit, que la force de beauté vitale qui est en toi soit transmise à ce cher héritier. Ce bonheur, je te le souhaite, car tu en es digne par la sincérité et la fraîcheur de ton cœur. Bien des années, cher ami, ont passé sur notre amitié ; que bien d'autres encore la complètent ! Que nos efforts communs ne se lassent jamais ; que notre foi de vivre pour une vie supérieure garde son activité, et que le déclin nous trouve fatigués de corps, mais inassouvis d'esprit et de cœur !

Bonne et douce année pour toi et ton foyer, cher ami ; que je vous retrouve tous en bonne santé de corps et d'esprit, comme je me le souhaite à moi-même ! Ma femme vous envoie ses vœux à tous deux.

Je t'embrasse, cher ami, en fraternelle amitié.



Pau, 10 janvier 1902.

A MADAME ARTHUR FONTAINE

Chère Madame,

Je vous remercie de votre bonne lettre. Je suis heureux d'avoir pu contribuer à un bon souvenir de cette belle nature que nous avons admirée ensemble. Pour moi aussi il m'a été bien agréable de vous voir quelques jours seuls avec nous. C'est difficile à Paris, où l'on se voit en passant. Seuls en face de la nature on se connaît mieux ; rien ne donne plus de sûreté à nos entretiens que lorsque nous sentons la vie nous parler et que nous nous reprenons en elle. Cette persistance de la sensibilité est la preuve de notre vitalité, un esprit est sûr de sa vigueur lorsqu'il peut toujours ajouter ce que la nature lui offre. J'ai beaucoup profité des belles promenades avec vous et votre cher mari : découvrir ces beaux aspects avec émotion et sans étonnement, y constater l'enseignement à être aussi persévérant et patient que tout ce qui vit dans cette apparente immobilité, être aussi humain pour nous que la nature est logique et soigneuse pour elle, ne pas être plus pressés qu'elle ne l'est, confiants dans la persistance de l'effort, il me semble que la nature me dit tout cela. Et la nervosité s'en va, nos instants de défaillance sont

acceptés comme des faits naturels, des arrêts nécessaires pour nous reprendre, reconnaître nos forces réelles et ne pas en préjuger, ne pas exagérer nos devoirs pour ne pas désespérer de nos facultés. Je me dis souvent, il faut être comme la nature, ajouter doucement sans hâte, ne pas s'effrayer des interruptions; et si nous devons être un jour à jamais arrêtés, que ce ne soit pas dans un esprit surexcité, mais dans l'action simple d'un être prêt au consentement.

Je vous remercie, chère Madame, de ce que vous avez envoyé à ma filleule, elle en est heureuse et vient de me l'écrire. Je vous enverrai le paysage cette semaine, heureux s'il vous rappelle un peu ce bel endroit.

Dites à M. Fontaine mon attachement à votre gentil Arthur, les amitiés des grands et des petits. Ma femme aussi ne veut pas qu'on l'oublie et vous envoie son souvenir affectueux.

A bientôt, chère Madame, croyez-moi respectueusement votre fidèle et dévoué.

---

Pau, 17 janvier 1902.

A MME LISBETH DELVOLVÉ-CARRIÈRE

Merci, ma chère Élise, de tes bons souhaits d'anniversaire et de l'offre de ton tableau *le Jet d'eau*; je l'accepte avec joie et le verrai à mon retour. Dis

à Jean que je le remercie de tout cœur. Je joins mes désirs à vos vœux pour rester encore assez longtemps près de vous tous pour vous servir comme je vous aime.

Je te dirai aussi, ma chère Élise, maintenant que tu es tout à fait en communication avec le public, qu'on te louera et qu'on te critiquera, d'éviter la nervosité en ajoutant une importance exagérée à ce qui est extérieur à ton travail. Tu exerces une forme d'art dans un joli domaine, où tu dois trouver la joie du travail et la sérénité de l'esprit, c'est là-dessus qu'il faut t'arrêter, plus qu'à tout ce qui peut se faire en dehors en s'y rattachant. Que la critique ou la louange ne rentre jamais dans votre maison. Autant que possible, ne lui donne aucune place dans ton intérieur, que Jean soit ton seul public avec toi. Fais tes affaires, expose, profite de la vente autant que tu pourras : tout cela est légitime. Jouis dans la mesure du succès que tu mérites et que tu auras, mais ne donne à tout cela qu'une importance relative et toute secondaire ; ne te laisse pas prendre à ce miroir aux alouettes. Regarde ta vraie vie, ton vrai repos et ta vraie joie de travail, et n'accepte le reste simplement que comme un résultat naturel et secondaire. Tu éviteras ainsi tout énervement, toute désillusion, découragement, etc. ; faisant ton bonheur par ton mari et ton travail, tu regarderas le reste de loin et tu n'en seras pas atteinte. Je te dis cela parce qu'il faut t'attendre à la jalousie, à l'attaque, — tout ce qui

arrive à quelqu'un qui se met en vue : tout de suite il faut parer ce piège par l'indifférence, c'est-à-dire en se concentrant plus fortement sur l'amour du foyer et la joie de son travail. J'espère que ta santé est bonne, ma chérie, comme la nôtre. Embrasse Jean pour nous et tous les nôtres.

Je voudrais déjà être de retour. Encore deux mois et nous vous embrasserons tous les deux à toi ma chérie, à Jean aussi de tout cœur. Je t'embrasse du fond du cœur.

Ton père.

Pau, 19 janvier 1902.

A M. RAYMOND BONHEUR

Cher Ami,

Voici bien longtemps que je ne vous ai écrit et aussi que je n'ai eu de vos nouvelles.....

... Nous avons vu Jammes... C'est un délicieux esprit, simple, affectueux ; nous avons flâné ensemble, je le reverrai, je crois, assez souvent : il me montre de l'amitié et j'en suis ravi, car il m'est tout à fait sympathique. Je cause avec lui de Magny et de tout ce que nous aimons...

J'ai musardé par les coteaux, humant l'atmosphère des Pyrénées. J'aime les harmonies terrestres



où tout est si d'accord. Je tâche de mettre cette unité dans mon esprit, et sans hâte faire ce que je crois devoir. J'ai beaucoup réfléchi à toutes sortes de choses, surtout à mon travail. Je crois que j'y ai trouvé des affirmations nouvelles à un développement complet. Je travaille en ce moment à ma Fantine pour le centenaire de Victor Hugo. J'espère en retirer un résultat favorable. Je l'ai conçue en fille-mère, son enfant tout petit dans les bras, l'instant où elle fait réellement partie des misérables pourchassés. J'ai pensé que son rôle commençait avec sa maternité : son existence antérieure était neutre et passive. La maternité est pour elle l'avènement à la vie de souffrance. J'espère ne pas m'être trompé au point de vue de Meurice et d'Arsène Alexandre. Il me suffit de ne pas me tromper au mien, c'est l'essentiel. Nous avons eu de belles journées, mais la neige nous menace et nous ne l'éviterons pas, le ciel est bien gris et le froid morne. Je vais continuer à travailler, je voudrais faire une série de têtes pour le Salon ; j'ai beaucoup à faire, à quoi aboutirai je ? Le temps passe si vite, les jours filent ; je ferai ce que je pourrai. Nos distractions sont rares. Nous hibernons à la manière polaire, repliés sur nous.

. . . . .  
... A bientôt, cher ami, de tout cœur à vous. Ma femme et les enfants vous envoient à tous leurs amitiés. Dites à votre bonne mère et à vos gentilles sœurs mon fidèle souvenir.

A vous, cher ami, bien affectueusement votre fidèle.

Pau, 14 février 1902.

A M. MAX CHOUBLIER

Mon cher ami,

J'ai lu votre lettre avec l'attention que l'affection que j'ai pour vous demandait. Croyez que vous êtes loin d'être oublié chez nous ; vous le savez par Nelly qui est notre interprète à tous. Par elle nous causons avec vous et nous avons de vos nouvelles. Vous êtes comme nous certainement et beaucoup plus, en pleine neige. Malgré le soleil promis à Pau, il nous fait défaut et la neige le remplace. Je travaille assidûment et cherche à me rendre de plus en plus conscient de ce qui se passe autour de moi. Je sens aussi plus fortement, que nos œuvres n'ont d'intérêt que par le témoignage direct de notre sensibilité. Cette conquête de soi-même n'est pas sans douleur, comme vous le savez. C'est un effort incessant où se mêle la fatigue et aussi le désespoir ; il faut toujours recommencer et sans cesse renouveler son espoir et fortifier son désir. Je comprends que seul et loin de tout ce qui a formé votre vie, vous ayez des lassitudes. Il est dur de tout prendre en soi et d'être privé de la collaboration qu'on avait choisie. Et cependant, cher ami, vous vous trouvez à un âge où vous êtes plein de forces et avec la conscience de votre être, en

pleine vie naturelle au milieu d'hommes qui sont plus simples que nous, plus près de la nature primitive, qui ne vous cachent rien de leurs instincts. Le torrent de vie qui passe près de vous, puisez-y ; cette humanité fruste vous fera mieux comprendre celle qui se cache chez les civilisés. Vous ne resterez pas toujours dans cet exil, et vous savez que nos efforts ne sont jamais perdus. Vous rapporterez en vous des éléments d'énergie, et une connaissance plus complète de la bête humaine. Que nous ayons n'importe quelle idée sur les religions, nous sentons que la vie continuera, que nous en sommes des précurseurs pour ceux qui viendront après nous, que ce seul fait de continuité est captivant en soi, qu'il nous impose l'effort de vivre, de regarder et de sentir. Vous n'êtes pas seul en vous : vous portez la pensée de ceux qui souffrirent avant nous, et ceux à venir ont le droit de nous en demander compte, si déjà nous n'avions en nous le paiement de notre attention à la nature. Vous n'agirez pas en vain, cher ami, et sans nous donner tant de raisons, prenons intérêt à être l'être que nous sommes et à son développement. Je voudrais, pour moi, pouvoir me dire que je ne me suis fermé à aucune communion avec la vie, que partout où je passe rien ne me fut indifférent. Je souhaite, cher ami, que cette sensibilité si consolante que vous avez, qui est la cause de votre souffrance, soit aussi celle de votre joie, puisque rien ne peut se séparer, et que la souffrance sera toujours plus longue que la joie. Donnez de vos nouvelles, cher ami, et parlez-



moi de vous. C'est mon grand désir de vous savoir bien portant de corps et d'esprit.

Je vous serre les deux mains en vous envoyant les amitiés de tous les miens.

Votre ami fidèle.

---

Pau, 26 février 1902.

A MME LISBETH DELVOLVÉ-CARRIÈRE

Ma chère Élise,

Merci de ta bonne lettre, tu me fais plaisir chaque fois que tu m'écris. Je suis content que mon tableau t'ait plu ; tu m'écriras l'effet qu'il a produit sur ceux qui l'ont vu. Je te remercie du soin que tu as pris à ce sujet et aussi pour la conférence de Jean qui est tout à fait belle. Je vous enverrai la mienne bientôt.

Mais voici une autre affaire : le jardinier Bouvet m'écrit qu'on nous a à nouveau dévalisés au Parc Saint-Maur. Il me demande de donner la liste des objets volés. Naturellement cela m'est difficile. Veux-tu aller au Parc Saint-Maur et inspecter la maison ? Tu iras prendre la clef chez Bouvet. D'après sa lettre, cela paraît sérieux, et je crois qu'on s'est livré à un véritable pillage. C'est dégoûtant de payer ses contributions à une municipalité qui finira par rendre le pays inhabitable par le manque de surveillance



absolu. Tu vois, ma chère Élise, qu'il faut mettre son bonheur autre part que dans ses meubles et son argent. Quand je pense à tous les tapages, à toutes les exploitations dont j'ai été la victime, il m'est difficile de ne pas être convaincu que la grande majorité humaine ne vaut pas cher. Il faut élever sa pensée au-dessus d'elle, et se faire un bonheur inaccessible aux autres, à l'abri de toute profanation. Je suis heureux, ma chère Élise, de vous avoir élevés dans l'idée que rien ne peut contribuer au bonheur que l'on se fait à soi-même, et qu'il vaut [mieux] meubler son cœur que sa maison. L'idée de Dieu me paraît toujours belle, et je regrette de moins en moins de vous l'avoir donnée. Je serais désolé si je vous avais donné comme seul refuge l'amour des hommes; tous les êtres sensibles seront toujours leurs victimes, et en admettant le développement le plus favorable de l'humanité, elle sera toujours une espèce limitée par la souffrance et la mort. Puisque rien n'est démontré dans l'absolu, donnons-nous l'espoir le plus grand au-dessus de tout ce qui passe et est destiné à passer. Tu sais que j'ai toujours pensé ainsi, et le spectacle de la vie n'a fait qu'affermir mes idées. Je n'ai vu que ruines et désastres chez les hommes que j'ai connus et qui mettaient leur vie dans les choses immédiates : il ne faut pas être misérable le jour où l'on vous vole votre malle.

Je suis tout à fait de l'idée de Tolstoï : la foi en Dieu nous enrichit seule, parce qu'elle augmente nos forces de vie; la possession des choses inutiles les

amoindrit et nous devenons les gardiens de choses que nous ne sommes pas sûrs d'avoir encore le lendemain.

Je t'embrasse bien, ma chérie, de tout mon cœur, ta mère t'embrasse et tous les enfants. Fais nos amitiés à Jean que je remercie de sa belle conférence et du soin qu'il prend à la qualité de sa belle nature.

A toi, ma chère Élise, ton père qui t'aime bien.

---

Pau, 15 mars 1902.

A M. RAYMOND BONHEUR

Cher Ami,

Merci de votre lettre qui m'a fait du bien. J'ai besoin de sentir une affection comme la vôtre, si pleinement généreuse. Éloigné de tous, il faut avoir en soi des souvenirs bien purs pour se retremper. Je passe des heures lourdes et tristes bien souvent. Combien peu d'êtres, cher ami, m'ont donné l'idée de la vie naturelle ! Tous sont la proie de la complication, dispersés par mille préoccupations d'apparence sérieuse, futiles en réalité ; la vie véritable est sacrifiée à toutes les poussières. Que je vous félicite d'avoir les pieds solides sur le sol de votre jardin, d'aimer les arbres, le ciel et les bêtes et d'excuser les hommes ; ainsi certes il faut les plaindre.

Comme un chasseur à la poursuite du gibier, qui ne sait ce qu'il foule à ses pieds, ainsi ils trépignent sur la vraie vie. Le besoin les y avait entraînés, l'habitude les y maintient; c'est en pensant à des hommes comme vous que je prends de la sérénité; vous ressemblez à la simplicité que j'aime, à l'homme qui a la conscience de la proportion des choses dans la nature. J'ai vu Jammes souvent. Quelle nature aimable, aimante, avec un fond triste... Il me parle de vous avec la tendresse qu'il a pour ce qu'il aime, et ainsi me fait plaisir; je puis lui répondre avec un ton pareil.

Je suis content que ma *Fantine* vous ait plu, cela m'encourage. J'ai beaucoup travaillé ici. J'espère avoir retrouvé des forces dans la nature, et m'être enrichi de vie. Je pense m'être mieux rendu compte des choses. Je suis à un tournant de la vie où il faut que la sève se renouvelle, éprouver la persistance de la sensibilité et ne se refuser à aucune rencontre. J'espère être encore dans cet état de grâce où la nature nous pénètre sans trouver d'obstacles, que mon esprit a gardé sa bonne volonté et son enthousiasme pour les choses à venir. J'espère vous revoir bientôt, cher ami, les enfants vous désirent aussi. Maintenant que le départ est proche, les désirs s'aiguisent et déjà on tourne la tête vers le retour. Les derniers jours paraissent longs, l'intérêt se déplace. A bientôt, cher ami, je ne sais au juste quand je rentrerai. Je discute cela avec moi et je n'ai pas encore pris de parti, cela ne tardera pas. Faites nos bonnes amitiés

à tous les vôtres, cher ami, à votre bonne mère, à Mlles Juliette, Hélène et à la famille Launay. A bientôt, mon cher ami; de tout cœur je vous donne la fraternelle étreinte.

---

23 mars 1902.

A MLLE RAYMONDE CABROL

Chère Mademoiselle,

Il me faut me faire pardonner par vous le temps que j'ai mis à vous remercier de votre charmante lettre et du plaisir que je vous dois.

Les jeunes mains prolongent l'étreinte des parents et nous rassurent sur l'avenir. Il m'est bien agréable, chère Mademoiselle, de recevoir par vous la confirmation de la sympathie de votre cher père; vous êtes pour les miens des parents lointains, comme les familles qui ont aux Iles des membres qu'ils ont entrevus dans leur enfance, et qui leur paraissaient bons, et qu'on désire revoir.

Merci, chère Mademoiselle, de vos bons souhaits, du joli souvenir que vous apportez à ma maison.

Pour vous aussi je fais des vœux qui me paraissent déjà réalisés en partie. Que votre père revive en vous son rêve de poète et qu'il jouisse de son désir d'harmonie de la vie réelle d'accord avec la pensée !



Recevez mes meilleurs vœux pour vous et vos chers parents, avec mon affectueux souvenir et les respectueux hommages que doit à une jeune demoiselle votre dévoué.

---

Pau, 23 mars 1902.

A M. M. H.

Cher Monsieur H...,

Que de fois j'ai pensé à vous pendant ce long séjour à Pau, cette ville comme terrée sous le résidu de toutes les superstitions religieuses et sociales. Il faut vivre en province pour se rendre compte de l'inertie entêtée qui se refuse à toute communion avec la vie. A Paris, l'activité nous masque ce fond de dureté humaine, comme l'eau des torrents rebondit sur les pierres immobiles; mais ici c'est le dur refus, et rien ne peut nous illusionner.

Comme il est précieux pour nous de nous rappeler les beaux exemples d'enthousiaste foi en l'avenir de ceux que leur amour de la vérité entraîne à agir pour leurs semblables ! C'est une dette que nous avons à votre égard, cher Monsieur H. J'espère que vous n'en êtes pas la victime complète et que je vous retrouverai un peu réconforté. Nous allons bientôt rentrer à Paris; d'ici quelques jours nous serons installés chez nous, il me tarde de reprendre posses-

sion de mon atelier. J'ai passé ici mes journées au travail ou à courir la campagne, cela fut pour moi comme une retraite, un examen de conscience sous toutes les formes. J'espère que cela n'aura pas été en vain et que j'en aurai un profit moral pour moi et les miens.

Les journées dernières furent lourdes et j'ai hâte de quitter cette bourgeoisie qui se hérissé pour défendre son sépulcre. J'ai besoin de sentir à nouveau le souffle de la vie et me rapprocher des âmes ardentes. Je me fais une joie de vous revoir ; vous m'avez écrit et les enfants m'ont égaré beaucoup de lettres, cela a troublé toute ma correspondance et aussi m'a mis en défaut près de beaucoup de personnes. Excusez-moi, je vous prie, et recevez de la part des miens leurs respectueux souvenirs et croyez-moi de tout cœur dévoué en fraternité d'esprit et de cœur.

---

Paris, 7 avril 1902.

A MME LOUIS HAVET

Chère Madame,

Laissez-moi vous dire toute ma gratitude pour une sympathie si précieuse.

Il m'est bien sensible de pouvoir me rapprocher d'un foyer où habite une foi aussi inébranlable dans

les destinées humaines. Le nom de M. Havet a souligné les plus fermes déclarations dans le triomphe de l'intelligence et le mépris des obstacles réels, mais éphémères, de l'ignorance et de la fourberie.

Il nous a plus complètement démontré par son action que là seul était le combat de tous les temps, malgré la différence des apparences pour les mots et les choses. J'ai eu le plaisir de voir notre ami commun M. Picquart, il m'a prévenu de votre bonne intention. Je lui en exprime tout mon plaisir, et je vous prie, chère Madame, d'en recevoir l'expression de ma reconnaissance avec les remerciements de ma femme unie dans les mêmes sentiments.

Veillez agréer, je vous prie, pour vous et M. Havet le témoignage de mes sincères sentiments avec mes respectueux hommages et profonde sympathie.

---

8 mai 1902.

A M. RAYMOND BONHEUR

Cher Ami,

Comme vous le pensiez j'allais tomber chez vous demain jeudi et ramener mon petit René. Je remets cela à votre arrivée de samedi et nous nous arrangerons pour cela. J'aurais aimé vous voir et passer quelques heures de sérénité près de vous ; j'en ai

besoin vraiment. Je vous remercie, cher ami si fraternel, pour votre tendresse pour mon cher enfant ; je sais que près de vous il bénéficie de belles heures fécondes pour lui. Entouré de simples choses et d'une nature éloquente, vous lui créez un état d'âme précieux, et, selon votre idée si juste qui m'est restée; vous lui donnerez des images naturelles qui lui seront de belles évocations productives dans sa vie d'artiste. Je prends ainsi le courage de me priver de sa présence ; il vous aime profondément et vous l'aimez bien aussi ; cela est selon mon cœur. Je remets sans impatience le bonheur de l'embrasser et de vous serrer la main, quoiqu'il m'en coûte.

Merci, cher ami, pour ce que vous me dites du succès pour la vente Strauss. C'est important et inespéré ; j'en comprends toute la signification dans sa réelle proportion, elle soutiendra ma production libre et mon évolution vers plus de compréhension. Je travaille aussi bien que je peux, pas aussi bien que je voudrais. Dites à Mme votre mère et à vos chères sœurs notre affection pleine de profonde gratitude, embrassez René pour nous tous, je lui écrirai demain et répondrai à ses deux lettres. Je vous embrasse, cher ami, de tout cœur en bonne fraternité bien sincère.



24 juin 1902.

A M. HENRI DEGRON

Merci, mon cher ami Degron, de votre livre. Vous vous servez aussi de la fleur et de l'oiseau ; la simple nature suffit à votre émotion. Ce sont de vieux sujets, et l'humanité n'en saurait trouver d'autres. Les vrais poètes les trouvent vastes et riches, leur existence trop courte pour les connaître, et ainsi nous donnent avec leurs joies des découvertes la tristesse de ce qui se dérobe. Les beaux poètes nous font leurs confidences, nous rendent heureux du partage et excitent en nous cette reconnaissance heureuse que je vous exprime de tout cœur bien sincèrement, cher ami et Poète.

Votre bien dévoué.

---

24 juin 1902.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame,

J'ai appris bien tardivement que vous aviez passé par des heures douloureuses. La vie écarte le sommet

des branches, mais les garde proches à la racine, et là tout nous est sensible : c'est dans cette pensée que je me suis joint à vous. Que j'aurais aimé vous dire mon fidèle attachement ! Tous les miens vous expriment leur affection. Je crains qu'il ne soit maintenant difficile de vous rencontrer. J'attendrai que vous ayez choisi le moment. René me charge de vous faire remettre son vase aux éléphants, il est heureux de vous offrir sa première œuvre. Je vous l'envoie donc, accompagnée de son souvenir d'enfant qui se rappelle les joies qu'il vous doit.

A bientôt, chère Madame et amie, croyez-moi bien sincèrement votre respectueux et fidèle.

A M. Ménard-Dorian et à tous vos enfants, nos affectueux souvenirs.

---

30 juin 1902.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame,

Je remets à votre concierge le vase aux éléphants de René.

Nous avons bien regretté de ne pas vous voir, et la raison de votre santé en a augmenté l'ennui. Je vous sens bien triste, et je sais que rien ne peut agir contre le chagrin qui s'empare de nous pour des rai-

sons que nous sommes jaloux de garder. Vous avez un si grand sens d'humanité générale que seule la certitude d'avoir été bienfaisante, c'est-à-dire rayonnante par l'expansion d'une nature haute et riche, avoir donné du bonheur à celui qui passe près de nous, soit une justification de notre existence. C'est en sortant de nous-mêmes que nous retrouvons des forces. On ne sent la vie en soi qu'en y ajoutant la vie qui s'affirme autour de nous. Vous savez que l'on ne sème pas à ses pieds, c'est pourquoi souvent près de nous tant de mécomptes. Les flèches qui nous atteignent ne viennent pas de très loin, mais aussi notre action est plus étendue, et de loin nous en vient la certitude. Bien des sourires vous sont dus, bien des réconforts sont votre œuvre, je puis vous en apporter le témoignage.

C'est là, chère Madame, que votre confiance doit renaître. Semblables à tous par nos incertitudes, donnant la même prise à toutes les douleurs, notre seule possibilité d'avoir une part heureuse dans la vie des autres nous donne la résignation à ce qu'il faut subir. Vous pouvez, chère Madame et si bonne amie, avoir cette certitude, et ayant fait le bien autour de vous, être généreuse vis-à-vis de vous-même.

. . . . .  
Bien respectueusement, chère Madame, je me dis à vous de cœur tout dévoué, bien affectueusement.

. (Les bœufs sont à la fonte.)

15 juillet 1902.

A M. LÉON GRUNBAUM

Cher Ami,

Marguerite va beaucoup mieux : notre Providence Metchnikoff nous a encore tirés d'affaire.

J'espère que bientôt nous serons tout à fait tranquilles et que nous pourrons prendre quelque repos.

J'espère que la Suisse vous fait plaisir, ainsi qu'à Madame.

La Nature vous dit toujours de jolies choses, et vous êtes préparé à les entendre ; elle nous donne le sens de notre proportion avec elle, et avec plus de sérénité nous consentons à notre taille et à la mesure de l'utilité de notre agitation.

Je pense souvent à vous, cher ami, qui êtes si clairvoyant, et qui savez mettre au point ce qui se passe en vous et autour de vous. Nous sommes tous un monde résumé, avec toutes les saisons et toutes les intempéries ; en acceptant tout comme des éléments et soi-même, on oublie ce que l'amour-propre a pu nous rendre sensible, et il ne reste plus que des êtres agissant dans le giron de la nature pendant le temps qui nous est attribué.

Agissons avec la douceur pour nous-mêmes, nous serons très bons pour les autres. Dites à Madame nos



bonnes affections et la tendresse des enfants. Toute la maisonnée s'unit en votre souvenir.

De cœur à vous, cher ami, en toute affection compréhensive de votre belle nature.

Mes respectueux hommages à votre chère dame.

---

18 juillet 1902.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame.

Marguerite va mieux et j'espère que la convalescence est proche, elle se lève un peu aujourd'hui et s'étend sur la chaise longue. Vous pensez si nous sommes heureux de la voir revivre. Notre ami Metchnikoff nous a tirés d'une bien mauvaise situation. Cet homme nous donne un spectacle de l'intelligence vraiment inoubliable. Ce que la sensibilité d'accord avec la clairvoyance donne de sérénité et de pureté d'esprit, est visible et encourageant dans cet être si particulièrement humain.

Les chaleurs se sont un peu apaisées.

Je vous remercie de votre bonne sollicitude et de penser si affectueusement à nous. Cela m'est particulièrement sensible et réconfortant. Il y a des moments où il semble qu'on s'enlize dans une vase épaisse, où la méconnaissance devient si agressive, qu'il est bon qu'une main douce intervienne.

Tout s'explique et s'accepte lorsqu'on monte sur les sommets et que l'on juge d'ensemble, tout se classe et tout se justifie ; mais l'on n'est pas toujours disposé à l'ascension ; l'on voudrait avoir un peu de joie dans les vallées, se sentir au moins d'accord sur des choses moyennes, — si simples, croyons-nous : mais cette simplicité même n'est pas acceptée et tout nous rejette dans la solitude des isolés. De temps en temps une voix s'élève que nous reconnaissons pour fraternelle, qui nous donne à nouveau l'émotion de la vie en éveil. Vous vous rappelez le cri pendant la guerre : sentinelles, prenez garde à vous ! C'est symbolique : tout ce qui s'avance pour garder les autres est menacé. Gardons-nous les uns les autres, chère Madame et si excellente amie. Serrons-nous en défense les uns près des autres, et que rien ne nous éloigne devant la menace constante.

Votre lettre m'a été douce et vivifiante, je vous suis reconnaissant de la part que vous nous donnez dans votre vie, vous en avez une grande dans la nôtre. Mes enfants vous doivent de beaux exemples. René travaille à Magny et fait des progrès surprenants ; comme père je n'ose en dire le bien que j'en pense. On m'apporte un groupe des bœufs en bronze, vous les verrez à votre retour ; je pense que vous serez contente.

Je vous souhaite bonne santé pour vous et vos enfants. Je pense avec ennui à vos yeux, si affectés ; votre cœur en est la cause. Il faut le raffermir, soyez égoïste humainement. Gardez-vous pour ces

petits qui ont tant besoin de vous, et, par surcroît, pour tous ceux qui vous aiment, nous parmi, puisque vous nous acceptez. Laissez-moi vous dire ma reconnaissance et mon affection respectueuse.

Ma femme et mes enfants vous font amitiés et tendresses.

Votre fidèle ami.

---

26 juillet 1902.

AU D<sup>r</sup> ELIE FAURE

Mon cher ami,

. . . . .  
Ce que vous me dites de vos correspondances ne m'étonne pas. Si vous ne mettiez aucun sens dans vos écrits, vous n'exciteriez aucune contradiction. L'homme aime par habitude à vivre dans la confusion et passe sa vie à ruser avec la réalité. Dès qu'on lui parle d'une chose essentielle, il prend peur et s'effarouche. Il se sent menacé dans son erreur, qui est devenue sa seconde vie. Il lui faudrait tout recommencer, la force lui fait défaut, il ne peut secouer sa torpeur.

Il me paraît indispensable que vous gardiez votre tribune à *l'Aurore*, que librement vous affirmiez votre forme de pensée. Vous parlez à un milieu composé; des gens simples s'y trouvent que vous ne retrouveriez pas ailleurs. Quoi que fasse *l'Aurore*

en politique, elle obéira à des exigences; seule une tribune intellectuelle libre lui donnera l'apparence d'une complète indépendance. N'est-ce pas d'ailleurs conforme à la vie, où matériellement nous sommes soumis aux exigences que nous acceptons pour nous réfugier plus librement dans notre pensée ?

Les revues sont des chapelles; on y moisit. La foule est le véritable élément où les différences s'affirment. C'est là qu'il faut vivre et agir. Il me semble qu'il faut s'attendre à la contradiction; elle est naturelle dès que l'affirmation apparaît; ne vous y montrez sensible que dans la mesure d'une indication d'action. Ceux qui ne disent rien, on les laisse tranquilles; félicitez-vous donc d'agiter les esprits et continuez en face de vous-même comme si vous étiez votre seul lecteur.

A bientôt, cher ami. Bonnes amitiés de ma femme pour Mme Faure, avec mes respectueux hommages, et de tout cœur à vous bien affectueusement.

Votre bien dévoué.

---

19 septembre 1902.

A M. MAURICE HAMEL

Mon cher Maurice,

Je te remercie, ainsi que ta chère femme, du copieux envoi de lard et de saucisses. La gentille



amitié qui accompagne ce paquet, lui donne la poésie désirée. Merci donc, cher ami, j'espère vous revoir bientôt tous en bonne santé, et le petit rejeton Claude partir fièrement pour affronter les frimas.

Il faut aussi, cher ami, que je te mette au courant d'un passage ennuyeux qui m'est réservé pour la semaine prochaine. Maintenant que les opérations sont conjurées parmi les enfants, il faut que la chirurgie ait sa victime, et c'est moi heureusement qui suis désigné à cet effet. Nous nous connaissons bien, mon cher Maurice; avec calme je puis te dire la vérité, et tu la recevras en ami et en homme. J'ai un commencement d'ulcère à la gorge. Si l'opération n'est pas faite, ma vie se terminera dans deux ans dans des souffrances horribles. L'opération est dure et importante, mais il faut s'y résigner. Malgré toutes les certitudes chirurgicales, il y a toujours un risque dans ces opérations. Je l'admets et tu l'admets avec moi. Je ne te fais aucune recommandation, s'il y a naufrage : je te connais, c'est donc inutile. Je te préviens simplement. Je pense que ce sera pour jeudi ou vendredi prochain à Saint-Jean-de-Dieu; cela m'immobilisera un mois peut-être. C'est ennuyeux, et c'était inutile (peut-être). Marguerite va bien. Toutiti est délicieuse, la maison est en bon état; sans cet accroc tout serait pour le mieux. Tu seras bientôt à Paris. Je te verrai probablement; je l'espère. J'ai toutes les chances visibles pour moi; mais il y a des menaces obscures. Fais nos amitiés à tes beaux-parents, à ta chère femme et embrasse

ton petit Claude chéri pour moi, et de tous les miens bonnes amitiés. A bientôt, cher ami, ne m'en veux pas si je t'attriste, mais il ne m'est pas permis de me taire avec toi.

Je t'embrasse, bon et cher ami, fidèle dans la joie et dans la peine, de tout mon cœur, tendrement.

---

26 septembre 1902 (1).

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame et amie,

Ma fille Marguerite va bien et tous les enfants vont aussi excellemment. Je pense que vous les verrez tous en bonne santé. Je vous remercie, chère Madame, pour votre bonne amitié, et je vous demande pardon de vous attrister en vous apprenant que les menaces d'opération, qui ont flotté sur la maison, se sont enfin fixées sur moi. Il me faut subir une opération dans la gorge pour me sauver d'un mal pire. L'opération est délicate et profonde, mais sans dan-

(1) A cette même date du 26 septembre 1902, Eugène Carrière, à la veille de subir une opération grave, écrivit à ses amis les plus proches des paroles d'affection qui pouvaient être des adieux. Pour choisir parmi ces lettres, toutes significatives et émouvantes, on s'est laissé guider uniquement par l'intérêt de la plus grande variété.

ger. Tout de même il faut prévoir la mauvaise veine, dans toute opération il faut compter avec elle. Je ne voudrais pas être sa victime sans avoir dit ma gratitude aux cœurs généreux que j'ai trouvés sur mon chemin, et le vôtre, chère Madame, de bonté si rare m'est doublement précieux. Vous m'avez si souvent réconforté, vous nous êtes si souvent apparue sous la figure de l'amitié elle-même, que je veux vous en dire encore tout le bien que j'en ai reçu.

Je ne veux pas, chère Madame et si précieuse amie, vous affliger, et ce n'est que par une malechance presque impossible que le malheur pourra frapper les miens. Mais vous savez, chère Madame, voir avec calme les choses inévitables, vous avez trop souffert pour ne pas comprendre que tout ce qui fait partie de la vie, son commencement et sa fin doivent ne faire qu'une seule et même chose dans notre esprit.

Je vais entrer demain à Saint-Jean-de-Dieu, et je pense que tout sera fini pour samedi. Ma femme vous tiendra au courant des événements.

Recevez, chère Madame, de votre fidèle et reconnaissant ami, l'affectueux souvenir avec tous les souhaits pour vous et ceux que vous aimez.

26 septembre 1902.

A M. FRANCIS JAMMES

Bien cher ami Jammes,

Ma fille Marguerite a été fort malade et va bien maintenant et toute la maisonnée est en bon état. Ma femme aussi se porte assez bien. Mais dans les grandes familles, il faut toujours un malade et c'est moi qui prends ce rôle.

Il me faut subir une opération grave dans la gorge, demain ou après-demain. Il n'y a pas de danger sauf celui qui accompagne tous ces exercices. Aussi, cher ami, je vous parle comme si, prenant le bateau pour New-York, je prévoyais les possibilités de naufrage ; cela n'engage pas au désastre. Vous m'avez été, cher ami, de douce et bonne rencontre, et votre âme si exquise de tendresse, dont la pudeur est la sauvegarde, m'a été pleinement révélée. Je veux, cher ami, vous en dire ma gratitude et aussi à votre bonne mère, qui fut si excellente pour moi et tous les miens.

Ne vous attristez pas, cher ami, à mon sujet, et rien ne doit vous alarmer, car les chances sont toutes en ma faveur. J'ai le meilleur chirurgien et les médecins les plus affectueux. J'obéis avec vous au besoin de silence en soi à l'instant d'un passage grave, et les cœurs qui me furent bienfaisants m'apparaissent, et je reconnais le vôtre.



A bientôt, cher ami. Je vous embrasse de tout mon cœur en toute affection. A madame votre mère nos meilleurs souvenirs.

Votre ami.

---

20 octobre 1902 (1).

AU D<sup>r</sup> JEAN-LOUIS FAURE

Cher Monsieur,

Que je vous remercie ! Que d'êtres autour de moi, femme et enfants, vous ont de gratitude de leur avoir épargné la suprême angoisse !

Vous m'avez épargné la souffrance d'une vie misérable, et transformé une épreuve pénible en admirable communion de fraternité humaine. Votre si belle lettre ne peut augmenter ma reconnaissance : j'y retrouve l'âme haute et d'intelligente énergie que j'avais pressentie. J'aime mieux me dire heureux de votre estime que d'en paraître confus.

Je vous dois, à vous et à votre cher frère, des soins qui auraient suffi à la récompense des meilleurs. J'accepte, sans me demander si je le méritais. Je veux en jouir simplement comme d'une belle leçon qui m'était imposée et dont j'avais certainement besoin.

(1) C'est au docteur Jean-Louis Faure qu'avait été confiée l'opération subie par Carrière le 28 septembre 1902.

J'aime vous la devoir, à votre cher frère, qui vous aime et vous comprend si bien, et qui me traite comme un fils, et à tous ceux qui, dans un généreux élan, sont venus témoigner en faveur de la force impérieuse qui réunit les êtres de désir pareil. C'est sur ce beau souvenir que je veux baser ma vie nouvelle, votre ouvrage.

Je vous demande, cher Monsieur, d'accepter un souvenir que je me permettrai de vous offrir. Ce sera l'ex-voto du naufragé. Il vous dira que des enfants qui avaient grand besoin de leur père, une pauvre femme de son mari, sont par vous rassurés et vous en gardent une pieuse gratitude.

Je me dis avec bonheur votre reconnaissant ami dans une fraternelle émotion.

---

21 octobre 1902.

A M. LOUIS DEVILLEZ

Bien cher Louis,

Me voilà rentré au Parc Saint-Maur dans un état bien faible, la figure tailladée comme un étudiant allemand; avec cela forcé à une surveillance continue du médecin : brûlures, piqûres, etc. J'ai une gentille vie en perspective! L'habitude étant une seconde nature, j'entrerais dans cette voie et m'y ferais comme tout le monde.

Que je te remercie, mon cher Louis, de ta tendresse, et combien elle m'est chère ! Certainement, près de qui aurais-je pu trouver l'oubli et la défense, si ce n'est près de toi, ami si vigilant ? Quel autre aurais-je pu choisir ! Mon état ne me permet guère de voyager ; je suis si faible. Je n'ai presque pris aucune nourriture ; me voilà tout anémié et me forçant à un appétit que je n'ai pas. Tu connais par expérience tout cela, pauvre ami, la maladie t'est familière ; pour moi, c'est la surprise ; elle me paraît d'autant plus dure qu'elle fut foudroyante. Je n'éprouvais aucune douleur avant l'opération. Je me portais comme d'habitude. Je me suis rendu à mes médecins sur la nature d'un mal mystérieux qui commençait ; si j'avais attendu la souffrance, il aurait été trop tard. Mais dans l'apparence, j'ai été fauché d'une minute à l'autre, et me voilà tout meurtri et tristard éclopé.

Enfin ! revenons à toi, cher Louis ; que fais-tu ? As-tu des idées de travail ? Tu me diras cela. Je serai si heureux de te voir employer tes belles facultés. Tu as la chance de pouvoir travailler en attendant l'incitation directe, ce qui me paraît normal. Je suis de plus en plus contraire au travail quand même, cela remplit le monde d'objets inutiles et, sous prétexte de courage, fait marcher les mains sans que la pensée s'en doute. La culture de l'idée laborieuse extérieure est une stupide mystification. Comme les plantes, l'homme devrait d'abord soigner sa sève ; les fleurs viendront toutes seules. Cet artiste en sueur qui essuie d'une main fatiguée une tête vide ne m'inté

resse en aucune façon, et je préférerais le voir promener et tâchant d'abord de comprendre ce qu'il veut faire. Les rues de Paris sont l'exemple le plus fâcheux de ces travailleurs de jour et de nuit. Les statues se multiplient comme des verrues sur une peau. On ne voit que bronze et marbre; — tout cela livré sur l'heure : la date de l'inauguration est fixée avec la commande. L'inaugurateur travaille son discours pendant que le sculpteur fait son bonhomme.

Revenons à la nature, cher ami. Que je t'embrasse bien de tout mon cœur ! Je suis heureux de te revoir, dis à tes cousins et cousines mon bon souvenir, à la gentille Marguerite aussi mes bonnes amitiés, et chez toi, à Mons, tu me rappelleras près de la chère maman, des Montagne, du gentil Frasnau et de tous ceux que nous aimons ensemble. Je t'embrasse, Louis, bien fort.

---

Octobre 1902.

A M. ROGER MARX

Cher ami Roger,

Votre pensée fraternelle et vos belles fleurs me sont parvenues, cher ami, comme vous le désiriez, comme les couleurs d'un arc-en-ciel prometteur de fin d'orage.



J'avais passé la semaine dernière d'une façon lamentable. Je m'étais cru trop vaillant, et dans une visite médicale que j'ai dû faire à Paris, je me suis exténué et resté par suite inerte plusieurs jours sans force et sans pensée, triste loque humaine.

Vos fleurs sont venues juste vers la fin de cette prostration, et mon cœur s'est ému à votre pensée, cher et bon ami. Vous avez le sens du geste qui se prolonge, l'instinct qui sait se servir de la nature.

Je vous remercie de votre douceur de cœur à mon égard, le mien s'en trouve enrichi.

Il me semble que j'ai passé dans un tourbillon de générosité humaine, comme dans un mouvement de forces naturelles où tout ce qui s'affirme vivant se rejoint dans un élan d'harmonie. J'ai passé par de vilaines heures desquelles, grâce à vous et à tous ceux qui m'entouraient, je garde le plus beau souvenir de ma vie. Je vous embrasse, cher ami, bien fraternellement.

---

26 octobre 1902.

A M. LOUIS DEVILLEZ

Mon cher Louis,

Que tu es bon pour moi et que tout doit me paraître bienfaisant ! Tu veux généreusement renverser les rôles et me refuser le droit de garder ma

gratitude. Tu sais pourtant que c'est une grande part de notre force, que de sentir ce que l'on doit à la collaboration humaine. Je cherchais à me développer avec un vague pressentiment des choses qui m'apparaissaient mystérieuses et belles dans l'unité générale de la nature : n'était-il pas indispensable que la preuve de moi-même me fût faite par ceux que je cherchais à intéresser ? et ton intérêt qui ne s'est jamais lassé n'a-t-il pas été pour moi un bienfait de chaque instant ? A chaque toile que tu vois chez toi, tu peux dire que c'est un pavé que tu as enlevé de dessus moi. Laisse-moi, cher ami, ce beau souvenir d'un intérêt si beau pour nous deux.

Dans ces jours qui auraient dû être si pénibles pour moi, j'ai senti une telle chaleur de cœur chez tous nos amis, que j'ai trouvé là ma récompense complète (si j'en méritais une). Que tout ce qui est d'accord avec la loi naturelle est admirable ! Notre bonheur est dans quelques sentiments naturels, le reste n'est que misère et duperie.

Je vais me mettre à travailler ; il me semble que je ressuscite d'entre les morts ; j'avais si bien arrangé ma disparition et je l'avais réussie tout à fait à l'antique ! Je crains d'avoir raté par ma rentrée ma sortie ; je ne pourrai plus me mettre dans un si bel état d'esprit. Je me résigne facilement. Je ne veux plus avoir de haine que pour les idées. Il y a trop de gens admirables sur terre, j'en connais au moins dix, cinq de plus qu'on n'en réclamait à Sodome.

Je ne sais comment sont mes finances, mais je vais

à ma rentrée voir mon atelier, et aussi tâcher de produire. Je ne sais comment, mais je veux être libre d'esprit ; que je sois bien d'accord avec moi : je suis sûr de l'être avec toi. Je pense que je me tirerai d'affaire ; ne t'inquiète pas pour moi, et laisse-moi me dire heureux, cher Louis, de ton cœur fidèle : comment pourrais-tu changer ?

Aujourd'hui le froid apparaît un peu, il a fait beau jusqu'à présent. Il faudra donc revenir à Paris ; là aussi il faudra que je prenne des précautions contre l'inutile et l'encombrant. J'irai avec toi à Bouillon, et nous y passerons de fraternelles journées. Mais quand cela sera-t-il possible avec mon traitement et ma surveillance médicale ? Je commence à enrager à être ainsi esclave de mon corps. Je m'excite à le mépriser, selon Socrate. Je te ferai part de mes progrès.

A bientôt, mon cher Louis. Fais mes amitiés à la jolie famille de Bouillon, dis-leur combien je suis touché de l'intérêt qu'ils prennent à ma santé ; à ta bonne mère aussi, et à toute la maisonnée de Mons ; à Mlle Marguerite aussi. Ma femme a été bien touchée de ta bonne lettre, elle te remercie bien. Grands et petits t'envoient leurs baisers, et moi, cher et bon ami au cœur si vaillant, reçois l'étreinte fraternelle de celui qui tient à honneur et à bonheur de se dire ton reconnaissant ami.

---

---

29 octobre 1902.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame,

Je viens vous donner de mes nouvelles, qui sont aussi bonnes que possible. Je me suis trouvé fort secoué par cette opération, très grave d'ailleurs, et qui me forcera à une surveillance médicale longue et assujettissante. Me voilà parmi les éclopés au moins pour un bon instant. Je craignais fort pour les miens d'être parmi les disparus, et la petite famille a passé de pénibles moments, heureusement lointains. L'affection si tendre que j'ai trouvée parmi nos amis communs, la vôtre, chère Madame, ont transformé cette crise en jours d'heureux souvenirs. Sentir que nous avons pu mettre un peu de nous-mêmes dans le cœur des autres, et les avoir dans le nôtre répondant à notre exigence d'affection, me paraît être de plus en plus la seule raison d'avoir vécu, la seule preuve que nous avons eu le sens de la vie naturelle, au moins par instants. Je me suis réveillé dans un sentiment de gratitude infinie, heureux de devoir tant à mes semblables.

Je vous remercie, chère Madame, de l'amitié que je vous dois ; cette chère sympathie si douce m'a été si souvent précieuse. J'aime à la sentir comme une



réchauffante atmosphère autour de nous. Le grand effort, c'est d'aimer les autres ; si nous y arrivions complètement, nous toucherions au bonheur.

Dans ma solitude de maison de santé, j'ai beaucoup fréquenté les pensées de Marc-Aurèle. Vous les connaissez peut-être ; c'est admirable de vérité humaine. La qualité de cette âme vous apparaît comme une essence précieuse, on a la sensation que les hommes se différencient comme les matières ; qu'elles soient plus ou moins polies et travaillées, c'est la qualité de fond qui importe, c'est du vrai ou du toc, peu importe la façon.

René vous attend avec ses bœufs en bronze. Vous verrez ses progrès, j'espère qu'il témoignera en faveur de l'instinct.

Tous les enfants, grands et petits, et ma femme vous envoient leurs affections. Je vous remercie de les avoir si bien réconfortés de votre tendresse. J'espère vous revoir avec tous les vôtres en bonne et heureuse santé, passer encore de bons instants près de vous à votre retour.

Rappelez-moi, chère Madame, à tous ceux que vous aimez, et recevez de votre fidèle et respectueux ami l'expression de son affectueux dévouement.

---

1902.

A M. FRANTZ-JOURDAIN

Mon cher Frantz-Jourdain,

Merci de votre bonne lettre et de la bonne amitié qui s'y montre si bien. Ma santé tend à s'améliorer, je suis encore bien affaibli et j'ai encore un moment pour me remettre. J'espère reprendre bientôt mon travail. Je pense bien que vous êtes occupé, vous êtes d'une activité admirable. Je comprends aussi que l'emploi d'une certaine partie de cette activité ne vous réjouisse pas. Mais, cher ami, qui est maître de sa destinée ? Si nous sommes une préparation à l'avenir, ne sommes-nous pas aussi les continuateurs du passé avec toutes ses tares et ses espoirs ? Personne de nous n'a été maître de son départ et de la façon d'accrocher sa vie. Heureux, cher ami, ceux qu'une révolte clairvoyante a dirigés vers une vie naturelle. Notre bonne volonté est chose suffisante, et les rares instants où nous nous retrouvons des parties sensibles de l'univers, dans l'oubli du caquetage social, sont les seuls qui comptent ; le reste est la chasse ou la pêche du sauvage, nous faisons des trappes et préparons des filets. Prenez donc tout cela dans sa réalité, cher ami, et félicitez-vous d'avoir une vie intérieure et de porter en vous de quoi oublier pro-

priétaires et locataires, mots comiques si on s'y arrête.

Comme tout est limité, que notre joie soit d'une heure ou d'un jour, il faut que cela finisse dans l'éphémère passage de notre être. Vous avez fait du bien autour de vous, courageusement combattu pour ce qui vous paraissait juste. Tout cela, cher ami, constitue une belle existence, à côté [de] quoi, il faut rendre à César ce qui est à César, à la brute ce qui est à la brute. Payons, cher ami, et revenons à nous. Ma femme et mes enfants vous font toutes leurs amitiés pour Madame et vos chers enfants. Dites aussi mes meilleurs hommages et bons souvenirs à ces demoiselles et [à] ce gentil Francis. Je pense bientôt rentrer à Paris, je vous le dirai, et ainsi vous revoir. De cœur à vous, cher ami, en profonde affection.

---

28 décembre 1902.

A M. LE DOCTEUR FURET

Mon cher ami,

Je souhaite que ma lettre vous trouve en bonne disposition d'esprit et de corps et que l'année nouvelle nous vous rende tel que je vous ai trouvé à notre première et inoubliable rencontre pour moi, de

bonne et vaillante humeur, plus préoccupé du mal des autres que des menaces personnelles.

Certainement, cher ami, de tout mon cœur, je souhaite vous revoir bien portant pour vous et les vôtres, vous revoir la lumière au front dans votre cabinet, avec la bonne flamme de la pensée active d'une douce charité humaine.

. . . . .  
Qu'il m'est vraiment cruel de vous écrire vous sachant momentanément malade ! J'accourais vers vous comme vers quelque chose de puissant secours. Je n'ai jamais pu vous dire combien une émotion fraternelle s'était emparée de mon âme. Vous avez certainement senti ce que je n'ai pas pu vous dire. Je n'avais jamais si fortement senti combien les hommes pouvaient se pénétrer les uns les autres, que la vraie vie m'était révélée à l'instant où la mort passait. Vous m'avez, cher ami, éloigné cette échéance certaine et je vous en suis reconnaissant : j'ai encore des êtres à défendre. Mais vous avez été aussi de ces quelques hommes que j'ai trouvés réunis pour me révéler, par leur association dans une pensée commune, ce que devrait être cette existence que leur mission et leur cœur défendaient.

L'homme est peut-être trop faible pour garder la sensation prolongée et active des enseignements que nous prodigue la nature.

Le spectacle des grands espaces où l'unité dans l'ordre nous est révélée nous présente notre miroir : cette chose, qui s'appelle l'univers, est formé



de matières qu'isolées nous pouvons dominer ; réunies elles nous disent la puissance d'un organisme dont nous sommes une infime partie. N'est-ce pas, cher ami, nous-mêmes, et l'homme isolé, peu de chose en lui-même, réuni à ses semblables ne forme-t-il pas l'humanité, cette force intelligente qui comprend le monde ?

Laissez-moi, cher ami, me réunir ainsi à vous, comme vous m'aviez appelé par votre cœur. Je veux répondre à cet appel, vous dire que je vous sens en moi dans une précieuse reconnaissance, avec mes vœux pour vous revoir en bonne santé avec ceux que vous aimez. Ma femme et mes enfants vous envoient leurs souhaits et bons souvenirs de gratitude.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher ami, avec tendresse et grande émotion.

Votre fidèlement dévoué.

---

31 décembre 1902.

AU D<sup>r</sup> ÉLIE FAURE

Mon cher Ami,

Je ne puis finir ni commencer ces deux années sans penser à vous avec une émotion bien sincère. Nos actes sont le véritable enseignement dont nos paroles ne sont quelquefois que la broderie. Si les

hommes plus avancés dans la vie que leurs semblables sont portés à la présomption de l'expérience, combien sont-ils surpris et charmés, s'ils sont de bonne volonté, que la sagesse en activité leur est présentée par des êtres nouveaux, plus jeunes et à la fois plus vieux, comme les saisons sont plus nouvelles et aussi plus âgées que les précédentes : mais seules les floraisons sont aimables et fécondes. Puis-je être pessimiste ? N'ai-je pas raison de croire à la puissance de la vie ?

Lorsque la bonté est fécondée par l'amour, nous sentons autour de nous et en nous-mêmes ce mouvement sourd que nous paraît avoir la terre à l'approche des instants où sa vitalité veut paraître.

C'est par vous aussi, cher ami, que s'est accrue ma confiance. Votre bonté affectueuse pour moi m'a été si douce. Je n'oublierai pas les jours et les nuits de la rue Méchain (1) Je ne sépare pas de ma gratitude votre chère femme que vous aimez tant. L'homme ne peut s'abandonner à sa bonté si la femme n'y consent de cœur. C'est pour cela que je vous remercie tous deux en égale gratitude.

Je vous souhaite bonne et heureuse année, cher ami, la confiance et la foi dans les belles qualités que la nature a mises en vous. Il faut s'accepter avec reconnaissance. Je souhaite aussi que vous

(1) Allusion à la maison de santé où Carrière avait été opéré.

vous retrouviez dans les chers petits êtres qui vous continuent en force et en beauté : qu'ils soient la fleur plus forte comme vous l'êtes vous-même sur ceux qui vous ont précédé.

Je vous embrasse de tout mon cœur avec la gratitude que je suis heureux et fier de vous devoir. Ma femme et mes enfants se joignent à moi dans cette pensée pour vous et tous les vôtres en douce affection. A vous, cher ami, et merci pour ce que vous avez été et ce que vous êtes pour moi.

De cœur votre ami.

---

2 janvier 1903.

A M. FRANCIS JAMMES

Mon cher Jammes,

Voici bien longtemps que je veux vous écrire. J'ai tant pensé à la belle lettre que vous m'avez écrite et à tout ce qu'elle contenait en elle et en vous. J'ai été durement labouré et c'était peut-être bon. Je pourrais dire sûrement : il y a toujours nécessité pour l'homme à ce qu'il soit remplacé tragiquement dans son sillon. J'avais accepté l'épreuve en toute sérénité : nous portons notre action avec sa limite en nous, et ce qui est terminé s'arrête tout naturellement. Je m'étais

résigné à cette échéance possible. Je crois donc que j'ai encore des choses à faire et à dire, puisque je puis vous écrire, avec l'espoir que mon mal est enrayé à jamais. Je verrai si cet espoir se changera en certitude. Que faites-vous, cher ami ? Et Madame votre mère, si bonne, qui nous fut si hospitalière ? A tous deux, nous vous adressons bons souhaits pour l'année qui s'ouvre, peut-être récolterons-nous ce que nous avons semé, conscients ou inconscients de notre labeur et de sa nature . . . . .

Je suis assez variable de santé, tout en me sentant reprendre mes forces et j'espère que cette année me trouvera au bout des premiers mois tout à fait bien.  
. . . . .

Je dois vous dire, cher ami, ce que tous ceux que nous estimons ont été pour nous dans cette épreuve. J'ai ressenti profondément le sentiment qui nous relie les uns aux autres, combien l'humanité ne formait vraiment qu'un seul être dont nous étions une partie. Cette force d'humanité m'a pénétré pendant ces heures avec une délicieuse intensité, il me semblait que tous mes amis vivaient en moi, et je me sentais en eux. Que de choses qui se dévoilent lorsque nous acceptons d'être une partie des autres, comme une pierre fait partie des rochers ! Comme elle, nous nous croyons seuls parce que nous nous sommes détachés, mais il suffit de nous rapprocher pour que les formes se rejoignent.

Je vous embrasse, cher et tendre ami, avec l'émotion d'un cher souvenir. Dites de tous les miens à



Madame votre mère la bonne affection, et sachez moi de tout cœur votre fidèle ami.

A Bauby et au châtelain d'Abos (1), amitiés. Bonheur va bien et tous les siens.

---

26 janvier 1903.

A M. AGACHE

Mon cher Agache,

Je n'ai cessé de penser à vous, à l'intime angoisse dans laquelle vous vivez depuis quelque temps. J'y compatis, cher ami, de tout cœur. Plus on avance dans la vie, plus la nature est victorieuse en nous elle n'accepte plus dans l'essentiel de notre vie les formes extérieures que la société nous a imposées nous y sacrifions encore par une contribution volontaire, mais en dehors de ce que nous savons être la vraie vie, l'homme avec sa destinée, en accord intime avec elle.

Je suis près de vous, cher ami, dans votre douleur solitaire en complète affection fraternelle.

Votre fidèle ami.

---

(1) L'écrivain de Bordeu.

---

25 mai 1903.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame et amie,

Je suis heureux d'avoir pu vous être agréable et d'avoir réussi à me mettre d'accord sur votre conception de la physionomie de cet aimable M. Cazals. Il est extrêmement sympathique, d'une jeunesse qu'il voudrait, je crois, faire ignorer, à cause des affiches peut-être, mais qui en fait à son insu un charmant personnage assez à retrouver dans la diligence d'Henri Heine, âme fine et candide avec le mirage d'une grande expérience ; tout cela est charmant chez la jeunesse, parce que c'est la jeunesse même. Tout est pour le mieux dans les choses que nous ignorons, et fort mal dans celles que nous croyons connaître.

J'espère, chère Madame, que votre santé sera bientôt tout à fait remise, et qu'ainsi je vous reverrai un peu plus souvent. Nous nous sommes installés au Parc Saint-Maur, où grands et petits sont dans l'herbe et dans la joie d'être libres. Ma femme vous envoie ses affectueux compliments et les enfants leurs souvenirs bien aimants et fidèles. Mes respectueux hommages à Madame Pauline, je vous prie, et à tous les vôtres et à vous, chère Madame, si bonne et bienfaisante amie, votre respectueusement attaché.

---

7 août 1903.

A M. ROGER MARX

Mon cher ami Roger,

C'est avec émotion que j'ai lu votre bonne lettre. Vous savez bien combien est vif le sentiment qui me lie à vous. Je ne pourrai oublier l'apport que je vous dois; c'est oublier son propre être que de perdre la conscience des forces par lesquelles nous sommes. La surface de la mer peut changer, le fond en est immuable; c'est ainsi que je me représente la vie humaine. Nos mouvements extérieurs dus au choc des rencontres ne modifient pas une âme qui sent sa présence; c'est en elle seule qu'est notre vraie vie; c'est en elle que nous discernons ce que nous devons à la nature et aux hommes qui ont collaboré à notre vie par leur présence et leur sympathie.

Certainement, cher ami, vous avez comme moi le sentiment qu'en avançant dans la vie on se sent rapproché des êtres qui ont les mêmes raisons de vivre que nous d'une façon plus impérieuse, de même que la nature fait fusionner les éléments en mouvement, dont la raison est de se rejoindre.

Je plains l'homme qui se refuse à cette réunion nécessaire, seule condition de la possibilité de continuer son activité. C'est dans ce sentiment de

reconnaissance que je désirai que vous soyez présent au mariage de ma fille Marguerite, comme témoin essentiel d'un acte si grave. Mes enfants savent que vous êtes le premier qui ait manifesté publiquement pour leur père d'une âme chaleureuse qui ne s'est pas lassée au cours des années; vous faites partie de leur existence. Je vous remercie encore, cher ami, avec tous les miens... Votre vieil ami qui vous serre affectueusement et tendrement dans ses bras.

---

10 août 1903.

A M. M. H.

Cher Monsieur H.,

Je suis à la fois ravi et aussi désolé : ravi de vous savoir à l'abri, et surtout de vous savoir relié par une action visible à une société. Je suis désolé que le pays qui devait se servir de vous ne soit pas le nôtre, que le groupe d'hommes qui vous savait apprécier ait une action si misérable, impuissante pour une chose si légitime, si naturelle, d'utiliser l'expérience d'un éducateur et de profiter d'une âme forte. Je regrette profondément que mon cher fils n'ait pu s'enrichir de vous, mais je ne désespère pas de la prochaine rencontre. Je pensais, à propos d'une causerie sur l'art antique, que tout résultat qui ne



portait pas en lui sensible sa cause était mort : ainsi inutile tout acte dont la cause nous est absente. Toute parole qui ne nous semble pas un effet d'une pensée longuement veillée retombe inerte ; c'est pour cela, cher ami, que vos paroles rares accompagnant un grand acte, la modeste résignation dans l'attente nous ont été un enseignement profond et durable. Tout le fracas des discours s'est éteint et seul un signe silencieux a marqué en nous une direction à laquelle nous ne saurons plus nous dérober. C'est dans cette pensée que votre figure se dresse en moi et qu'elle m'est un bel exemple. Je vous en suis reconnaissant pour tous les miens.

. . . . .

Je vous serre avec émotion les deux mains et vous dis le souvenir affectueux de tous les miens avec mon respectueux et profond attachement.

---

Bagnoles-de-l'Orne, 14 septembre 1903.

A M. JEAN DELVOLVÉ

Mon cher Jean,

Il me vient cette pensée à propos de *l'École de la Rue* (1) qu'il serait bon peut-être de ne pas la conser-

(1) Sous ce nom un groupe d'amis, dont Eugène Carrière était le lien, se réunissaient parfois pour visiter des mu-

ver exclusivement d'art, mais de faire intervenir les professions industrielles et même commerciales. Ce sont les éléments essentiels d'activité d'une collectivité. On pourrait donc faire des conférences aux membres ouvriers des universités populaires sur leurs propres métiers par des hommes compétents : les ressources de l'échange commercial ; les besoins de la société moderne ; les modifications que nos habitudes ont apportées et exigées dans l'habitation, le mobilier, le vêtement ; enfin donner à ce qui est la grande et l'essentielle occupation des hommes plus de force et de conscience. L'art n'est que l'expression de ces manifestations et l'indication de la forme morale d'une époque. Il ne faut donc pas le mettre dans tout.

Les Grecs n'avaient pas une grande estime pour les artistes. En y pensant, on voit très vite qu'en effet une nation qui aurait trop d'artistes disperserait ses forces actives réelles et serait très vite en décadence.

Il faut que l'art soit le résultat très mesuré d'une immense activité dans les besoins réels des hommes. Autrement ce n'est plus qu'une pétaudière.

Voulez-vous penser à cela ?

L'art partout, c'est l'art nulle part. C'est aussi absurde que la philosophie partout, comme tout ce qui a sa raison par l'exceptionnel. Il y a heureuse-

sées, des ateliers d'industrie, des quartiers de Paris, etc., tous lieux où se manifestent fortement les différentes formes de l'activité humaine.

ment très peu d'hommes destinés à ces emplois. C'est dangereux d'en augmenter artificiellement le nombre.

J'espère que vos vacances belliqueuses seront bien terminées et que nous nous reverrons tous pour une longue période de paix.

Je vous embrasse avec notre chère Élise et de tout cœur vôtre.

---

14 septembre 1903.

A M<sup>LE</sup> CÉCILE HERTZ

(*Mme Eyrolles.*)

Chère Mademoiselle,

Votre si bonne lettre me parvient ici à Bagnoles où je tiens compagnie à ma femme pour son traitement à la suite de sa phlébite, il m'est donc impossible de penser à user de votre si gentille invitation, et je ne puis que remercier Madame votre mère d'avoir bien voulu m'en honorer. Vous me dites, chère Mademoiselle, que j'ai pu avoir une heureuse influence sur votre esprit; je suis fort touché de la sympathie que vous m'en témoignez, c'est ma meilleure récompense, et aussi un précieux réconfort de penser que les idées qui m'ont paru si belles soient sensibles aux autres. La preuve que les choses qu

nous sont bienfaisantes le sont aussi à ceux qui nous sont pareils n'est pas inutile, elle relie les hommes entre eux par la certitude de leur ressemblance. C'est ainsi que tout homme qui se développe en compréhension fait naturellement du bien aux autres, sans même le prévoir. Que tous nos efforts se portent sur nous, c'est la seule façon d'atteindre les autres. Nous voici loin de Tréguier et cependant près de Renan; c'est [à] une persistante interrogation, à une toujours présente inquiétude que nous devons la qualité de ce rare esprit. Je penserai à lui avec vous loin du fracas des fêtes. Renan ne sera ni plus ni moins connu après; son œuvre de méditation continuera son chemin dans les esprits pensifs, pendant que les partis se jeteront la reliure de ses livres à la tête. La violence des hommes est comme les grands vents dans la nature, elle s'enfle et grossit comme eux, s'apaise et disparaît, laissant les germes dans leur activité. Prenons notre part, chère Mademoiselle, des distractions passagères; elles sont un repos nécessaire; et gardons notre foi à la puissance de la pensée qui se cherche dans le silence. Demain ma fille Marguerite quittera la France pour de longs mois, cela nous est fort sensible et il nous faut faire appel à la raison; j'espère qu'elle sera heureuse, puisqu'elle en a les promesses et ainsi nous le serons tous dans la petite famille. Nous avons vécu si près les uns des autres que les séparations nous sont pénibles. Nous allons bientôt nous revoir à Paris, n'est-ce pas? dites à Madame votre mère nos



regrets et remerciez-la encore de son invitation qui nous aurait tant plu, si l'incertitude n'était la règle de la vie. Nos compliments à votre bonne mère et à Mademoiselle votre sœur, je vous prie, et croyez-moi bien respectueusement.

Votre dévoué.

---

Bagnoles-sur-l'Orne, 15 septembre 1903.

A MME LISBETH DELVOLVÉ-CARRIÈRE

Ma chère Élise,

Encore quelques jours et nous serons à nouveau tous réunis. Pourrez-vous venir jusqu'ici et cela vous sera-t-il possible ? Tu me le diras, ma chère Elise. Lucie se plaît ici et se promène avec nous, Nelly doit aussi se plaire avec toi, ainsi tout le monde est content. Marguerite nous a écrit et nous dit sa tristesse du départ.

. . . . .  
Tu vois, ma chère Elise, comme une famille s'égrène : successivement la maison se dépeuple.

Il faut rester unis en pensée les uns aux autres et ne jamais se séparer de cœur. Nous sommes différents les uns des autres par beaucoup de points, mais nous nous retrouvons dans le point de départ. C'est dans le fond que nous nous sentons fortement

soudés; et si l'un des membres est blessé, toutes les branches en ressentent le choc.

Il ne faut jamais chercher à atténuer ce sentiment, il porte en soi les plus fortes assises de notre conscience; c'est toujours là que nous nous retrouvons pleinement.

Le temps, mes chers enfants, vous dira tout cela; puisque vous avez cette forme de raison, elle ne peut que prendre plus complètement conscience d'une direction qui vous est si propre.

Le soleil nous revient par instants, mais beaucoup de fraîcheur et souvent des ondées; cela n'est pas agréable. Je vais travailler un peu, car le temps commence à me peser, et cette vie de malade amateur me lasse. Jean a bientôt terminé ses occupations guerrières et va nous revenir. Dis-lui combien je l'aime bien et que j'ai du plaisir par lui. Embrasse Nelly, et toi, ma chère Élise chérie, je t'embrasse aussi de tout mon cœur bien fortement comme je t'aime.

---

26 septembre 1903.

AU D<sup>r</sup> JEAN-LOUIS FAURE

Cher Monsieur et ami,

C'est loin de Paris que je vous dis la mémoire si profonde que j'ai gardée de votre intervention si effi-

cace et surtout de votre humanité si touchante à mon égard.

Celui qui sait arracher avec sa main le mal qui nous étreint, et de son cœur nous donner la belle leçon de fraternité, fait double besogne.

Que je vous sais gré d'avoir fait pour moi d'un jour qui aurait pu être si cruel un si doux et beau souvenir ! Croyez, cher Monsieur et ami, que j'en garde avec une profonde émotion une trace plus durable que celle que mon visage montre.

C'est aussi pour tous les miens que je vous en dis la gratitude. Je n'ai pas seul profité de vous. Le bien comme le mal suit son chemin et nous n'avons aucun pouvoir pour l'interrompre. Je vous verrai bientôt à Paris et vous dirai de vive voix combien je suis votre reconnaissant et dévoué

EUGÈNE CARRIÈRE.

Veillez, je vous prie, présenter à Mme Faure mes respectueux hommages.

---

Vesoul, 28 septembre 1903.

A MME LISBETH DELVOLVÉ-CARRIÈRE (1)

Que tu es bonne, ma chère Elise, de te rappeler ces jours cruels pour vous avec tant de résignation ! J

(1 Cette lettre et les deux suivantes répondent à des souvenirs et vœux à l'occasion de l'anniversaire du 28 septembre 1902.

vous ai fait bien souffrir, ma chère fille, et cependant jamais nous n'avons vécu si fortement ensemble. Je le sentais bien, comme tu étais forte et émue. J'aurais voulu vous aimer plus encore, mais cela m'est impossible, ma chère Lisette. Je t'embrasse bien et te remercie de me dire ton cœur si aimant pour ton père.

A toi, Lise.

---

Vesoul, 28 septembre 1903.

A NELLY

Oui, ma chère Nelly, tu as raison, la mort n'interrompt rien. Tu en as eu le sentiment dans une heure cruelle, et tu en gardes l'expérience. Nous avons pu échapper, mon enfant, à cette brutale échéance et nous penserons et agirons encore ensemble. J'espère, ma chère Nelly, ne vous quitter que le jour où plus rien en moi ne sera utile pour vous. Sois confiante, ma fille, et aime bien ceux qui t'aiment, comme tu sais le faire !

Ton père, ma chère Nelly, t'embrasse bien.

---



Vesoul, 28 septembre 1903.

A M. JEAN DELVOLVÉ

Merci, cher ami, il y a longtemps que je me sens proche de vous. Vous êtes l'aîné de mes fils, puisque vous l'avez désiré. Tous les jours je le sens mieux et ma gratitude augmente du bonheur que vous donne notre chère Élise.

Je vous embrasse bien, mon cher Jean, avec émotion bien profonde.

---

6 octobre 1903.

A M. CAMILLE MAUCLAIR

Mon cher Mauclair,

Moi aussi j'ai regretté de n'avoir pu vous voir avant votre départ, et causer avec vous : il est vrai que j'étais en communion avec vous par votre livre si juste (1). Vous me dites que la figure de Delcombe nous réunit. J'en suis heureux, et fier aussi d'avoir

(1) *La Ville-Lumière*, Paris, 1903.

occupé votre pensée sous cette forme. Les critiques gourmandent les artistes sur l'insuffisance de leur métier, jamais sur celle de leur désir, et les artistes aussi regardent leurs mains et s'occupent moins de leur pensée. Voilà, cher ami, qui fait la misère de tant de gens doués ; ils ne savent pas pourquoi ni dans quel but ils travaillent, et lorsque l'âge arrive, que l'exécution s'alourdit, le vide moral d'un cerveau jamais exercé se fait cruellement sentir. Le rôle d'amuseur les dégoûte et leur profession si admirable, ce beau moyen de comprendre et de communier avec l'Univers, leur paraît méprisable. Comme vous, je pense que tout repousse de la racine. Les plus belles fleurs en deviennent l'engrais, et ainsi ce sont les âmes ignorantes du langage et instinctivement désireuses de la vie morale, qui diront plus tard la fierté de l'homme dans sa conscience de la force de l'esprit dans la nature.

Je suis convaincu que votre livre sera utile. Il chagrinerà des êtres qui sont déjà usés par l'ennui. Il mettra en garde contre la fausse Fortune les jeunes générations. L'artificiel sera méprisé, et j'espère que beaucoup sentiront que l'homme n'est heureux que par l'augmentation de lui-même et dans l'exemple qu'il donne à ceux près de lui, du devoir essentiel de porter à leur maximum les facultés humaines dans la mesure de ses forces. Nous avons lu votre livre entre nous : mes enfants le reliront plus tard encore. Ils ont eu cette chance de voir la misère des glorieux et sentent ainsi combien ce que vous dites est juste.

Tout ce qui est sincère nous réconforte et je vous en remercie aussi pour moi comme pour eux.

Je verrai Bénédite et je parlerai comme vous désirez. Il y a certainement un amour pur d'une belle lumière et de l'enthousiasme d'une âme timide et émue chez Besset.

De cœur à vous, cher ami, et bon hiver. Affectionneusement votre dévoué.

---

6 novembre 1903.

A M. CAMILLE MAUCLAIR

Mon cher ami,

Vous savez bien qu'on n'enseigne à personne, qu'on d'éveiller la pensée a pour but de se rendre compte de sa destinée et de s'y conformer. Nous découvrons cela trop tard, car de là viennent toutes nos misères. Nos véritables besoins sont limités, et ceux que nous nous créons artificiellement, innombrables, — vous dites admirablement, — et ainsi tous les envieux sont misérables.

J'ai lu votre beau livre avec émotion. Je voudrais espérer que pour la génération qui vient il soit un enseignement, qu'ils y comprennent que l'admiration de la nature nous amène à l'admiration de la nature.

humaine, son expression consciente, et ainsi que tout nous défend de l'avilir.

Les enfants sont presque toujours beaux et les hommes déchus. Pourquoi ?

Je pense qu'on ne leur a pas permis de regarder en eux. Vous connaissez l'abominable excitation à tirer de ses dons tous les profits extérieurs en sacrifiant tout ce qu'il y a de beau en nous et autour de nous. Nous arrivons ainsi à la fin de notre vie découragés de tout, ayant automatiquement transmis la vie à d'autres avec l'exemple de la déformation. Ne pensez-vous pas que la roue de la Fortune serait remplacée avantageusement par une meule ? Je parle de la Fortune dont vos personnages se font l'idée.

Merci, cher ami, de votre livre si réconfortant. Vous me dites que vous avez pensé à moi. J'en suis heureux et vous dis toute ma gratitude affectueuse.

---

6 novembre 1903.

A M. D'ESTOURNELLES DE CONSTANT (1)

Cher Monsieur,

Le parti des fournitures militaires à outrance a trop besoin des casernes et de la violence de l'ignorance pour qu'on puisse discuter les raisons que sa rapacité lui inspire. Il est trop clair qu'une France

(1) Copie communiquée par M. d'Estournelles de Constant.



pacifique est une France consciente, ainsi forte. Affirmer sa foi est le meilleur moyen de réduire le mensonge. Lorsque de partout s'élèvent des voix contre le meurtre collectif, on peut avoir de l'espoir. Un arbre qui fleurit n'est pas le printemps, mais annonce que la saison est proche.

Je vous dirai de passer à l'atelier ces jours-ci. J'ai pensé que j'aurai fait un projet et j'aurai plaisir à vous le soumettre (1).

Je vous remercie de m'avoir associé à cette admirable manifestation, et vous prie de croire à ma profonde sympathie bien dévouée.

---

8 novembre 1903.

A M. RAYMOND BONHEUR

Merci, cher ami, pour les belles fleurs. Nous sommes bien sensibles à votre si gentille attention et ma femme à qui vous les avez adressées est tout reconnaissante et ravie ; elle aime les fleurs tout particulièrement, aussi sa joie a été grande devant ces admirables chrysanthèmes. J'espère aller vous voir un de ces jours, ou au moins vous envoyer

(1) Il s'agit du tableau *Le Baiser de la Paix*, spécialement composé par Carrière à l'occasion de la visite qui firent en France des membres du Parlement britannique, le 25 novembre 1903. Des reproductions de cette œuvre servirent à commémorer cette visite.

René. J'ai besoin de terminer mon tableau que je veux envoyer à Saint-Louis, et je n'ai que juste le temps. Je suis horriblement dérangé avec cela, et toutes espèces de corvées sociales me réclament. Je ne sais souvent à quel saint me vouer, et tout de suite mon instinct de nomade se montre et me jette sur les indicateurs ; il faut me retenir, j'ai trop à faire et la vie est trop courte. Je le sens de plus en plus : à mon âge on est dans l'express, il faut en prendre son parti. Je sors du rapide, je peux donc me résigner.

La nature est superbe en ce moment, vous devez être heureux à Magny. Je vous envie, cher ami, avec le regret de ne pouvoir vous imiter. J'espère de toute façon vous voir à Paris un de ces jours. Dites à Madame votre mère et à Mlles Bonheur toutes nos amitiés et nos remerciements. A bientôt donc, cher ami ; de tout cœur et très tendrement, votre ami bien fraternel.

---

19 décembre 1903.

A M. G. JEAN AUBRY (1)

Cher Monsieur,

. Quoi de plus admirable pour l'homme que la vie présente, de plus proche que les êtres qui vivent de

(1) Cette lettre était destinée à figurer dans une plaquette que M. G. Jean Aubry se préparait à consacrer à l'écrivain Camille Mauclair.

son temps, prennent part à son activité et sont preuve vivante de sa conscience ?

Il n'est donc pas de plus beau sujet de pensée pour l'homme que son semblable de son propre instant. Toute force active qui nous est révélée est une raison d'une plus grande estime de nous-même. Que l'homme soit fier d'être un homme, que la conscience des beaux efforts en soit une preuve nouvelle.

La foi de Camille Mauclair a droit à cet honneur. Son œuvre si considérable n'a pas lassé son espoir, sa force s'en est accrue. Sa clairvoyance est plus haute, plus générale. Que tous les efforts de l'homme tendent à trouver la sécurité dans la découverte de sa complète identité avec la nature est son enthousiaste certitude. Le principe de l'unité de l'âme humaine, qui distingue la pensée de toutes les fortes consciences, nous apparaît toujours plus vraie dans son œuvre : c'est ce qui la rend précieuse pour nous, qui la rendra chère à ceux qui viendront aux récoltes futures.

---

24 décembre 1903.

A M. E. METCHNIKOFF

Cher grand ami,

Je vous souhaite, à vous et à Madame, bon Noël et la part de tous les miens, également reconnaissant

Vous avez été le bon génie de la maison, comme vous l'êtes pour tout ce qui souffre et espère.

Je vous prie de présenter mes respectueux hommages à Madame et vous embrasse de tout mon cœur en vive affection.

---

Mons, 1<sup>er</sup> janvier 1904.

A M<sup>LE</sup> JEANNE DOLENT

Ma chère et bien-aimée filleule,

Merci, ma chère Jeanne de ta bonne affection et de tes vœux. Tu es une autre de mes grandes filles : je t'ai vue si petite, tu as pris part à ce que ma vie a connu de plus actif et de plus décisif. Avec ton père nous avons traversé déjà beaucoup d'années ; tu ne le sais pas si bien que nous, car ta petite main grandit encore et la vie vient vers toi ; tu ne connais pas de regrets sur toi-même et ton cœur paisible est plein d'espoir. Ma chère Jeanne, je te souhaite que ce charmant état de toute grâce ne soit jamais troublé et que le bonheur réponde à ton aimable cœur. Faire des vœux pour ton bonheur, ma chère et gentille Jeanne, c'est en faire pour ton cher papa, et les seuls qui puissent lui plaire.

Je t'embrasse, ma chère Jeanne ; dis à ton père chéri notre affection à tous. A bientôt, ma chère filleule, et bonne année.

Ton parrain qui t'aime de tout son cœur.



4 janvier 1904.

A AUGUSTE RODIN

Cher ami.

Je me suis trouvé si dérangé dans la journée d'hier que je n'ai pu retrouver le fil de nos idées. Je donne donc les lignes ci-dessous. Comme je sais que vous n'aimez pas les longs discours, je suis resté bref. Je vous souhaite encore bonne année et bon voyage, et vous remercie pour l'émotion grande qui m'est restée de la visite de dimanche à votre beau musée. Je vous dois une si belle joie d'art ! Je ne saurais trop vous en dire ma gratitude.

De cœur à vous, mon cher grand ami.

[*Les lignes suivantes, jointes à la lettre, fixent les idées essentielles d'une conversation entre Eugène Carrière et Auguste Rodin.*]

C'est par l'art que l'homme prend connaissance de son identité avec la nature, toutes les analogies de ses formes lui sont ainsi révélées, le principe d'une forme unique affirmé.

La conception des détails dans un immense ensemble, leur complète subordination à l'unité nous est rendue sensible par l'expression d'art.

Nous percevons la nature dans des volumes proportionnels, se présentant à la vue dans des plans variés, enrichis par le détail qui en exprime l'intimité de la vie profonde.

C'est par une lente préparation à travers les âges que l'antiquité s'était élevée à l'unité de son art.

C'est aux mêmes sources qu'il faut revenir, et par l'étude des diverses formes de la nature en découvrir à nouveau l'unité permanente.

Ce fut l'erreur des Écoles de croire qu'on pourrait continuer un art exprimé ; de là cette erreur de faire copier l'antique, les œuvres des maîtres à des enfants, à des jeunes gens incapables de les comprendre, et leur laisser pour la vie l'opinion faussée du silence pour eux de ces œuvres qui n'ont d'éloquence que pour les hommes qui ont longuement conversé avec la nature.

Ne voyons-nous pas toutes les époques d'art s'élever graduellement, par l'étude de la nature et son admiration, jusqu'à l'instant de la complète expression ? La nature seule peut nous faire comprendre l'art, comme l'art nous ramène plus conscients à la nature. Elle est la source de toute beauté, étant la source de toute vie : vie et beauté ne sont qu'une seule et même chose inséparable.

Je sens bien que c'est parce que mon cœur est plein d'admiration et d'humilité devant la nature et tout entier dans les pensées que je vous exprime, que vous m'avez appelé parmi vous.

Je suis à la fois heureux et reconnaissant de cet accord. Je vous remercie de l'honneur que vous me faites et des forces nouvelles que je trouve dans votre sympathie.

---

5 janvier 1904.

A M. FRANCIS JAMMES

Mon cher Jammes,

Comment se fait-il que je sois si rare à vous écrire : la seule et vraie raison est que je pense presque tous les jours à vous depuis que je vous ai quitté. Ainsi les jours se passent en remettant toujours : vous connaissez ce phénomène de faire juste autre chose que ce que l'on désire.

J'ai mis de côté pour vous une belle photographie de la Fantine que vous aimiez. Je crois qu'à force de remettre cet envoi je finirai un jour par vous l'apporter à Orthez.

Nous avons passé une année remplie par tant de choses diverses que je ne m'y reconnais plus moi-même.

J'ai mis par-dessus tout cela beaucoup de travail, et je crois que ma pensée en a profité. Comme vous le disiez si bien, il faut que le soc déchire la terre pour que les germes atteignent les profondeurs favorables. J'ai fait l'effort pour me sentir plus relié à tout ce qui m'est sensible, et aussimieux me préparer à tout ce que la nature réserve aux hommes.

Dans quelle mesure me suis-je fortifié ? Je le saurai

à la prochaine menace. Pour l'instant la maison est en paix, la santé est bonne, les enfants deviennent pensifs, désireux d'activité; leur personnalité se dessine, il faut compter avec la force que je pressens en eux, être le bon exemple !

Il me semble que l'amour de la vraie vie et le désir de plus en plus vif que j'ai de me conformer aux lois naturelles, seront mes seules possibilités pour obéir au désir de la connaissance aussi complète que possible de mon propre être, remplir ainsi le rôle de tout homme à la préparation de l'avenir. Vous savez, cher ami, combien je vous dois des heures belles et douces et combien votre forme d'esprit et de cœur est pour moi précieuse et, je le dis du fond de mon cœur, favorable par sa vérité, belle, pleine d'amour. Vérité est fécondité : tout homme vrai multiplie la vie autour de lui; il marche dans une atmosphère de rayons qui portent cet enthousiasme heureux qui rassure les hommes.

S'il m'est possible, je tâcherai d'aller passer quelques jours près de vous à Orthez. Je vous en parlerai si la chose est faisable.

Je vous écrirai bientôt à ce sujet et vous souhaite en attendant bonne santé et à Madame votre mère tous les biens qu'elle désire pour vous. Tous les miens, femme et enfants, envoient leurs cœurs à la jolie maison d'Orthez; la glycine de la porte a ses rameaux prolongés. Elle est votre image, cher ami : comme elle vous prolongez de belles pensées dont on garde l'empreinte.



Les poètes sont aimés, ils sont rares comme les pierres précieuses.

Nous vous aimons, mon cher Jammes, de tout cœur, et je vous embrasse bien tendrement.

Votre ami.

---

14 janvier 1904.

A M. HENRI MARCEL (1)

Mon cher Directeur,

Je suis profondément touché de la sympathie que je trouve en vous. Je veux vous dire aussi combien l'initiative que vous aviez prise au sujet de mon tableau me fut sensible, et surtout combien je suis reconnaissant de la bonne nouvelle que vous m'annoncez pour ma fille, Mme Lisbeth Delvolvé; elle m'est d'autant plus agréable, qu'elle m'arrive en même temps que la nouvelle de la naissance de ma première petite-fille. La mère est l'artiste en question, elle sera doublement satisfaite, comme je le suis moi-même.

Veillez, mon cher Directeur, avec toute ma gratitude. agréer, je vous prie, l'expression de mon sincère dévouement.

(1) Copie communiquée par M. Henri Marcel.

---

17 février 1904.

A SON FILS JEAN-RENÉ CARRIÈRE

Mon cher René,

Nous allons bientôt revenir et vous raconter le voyage. Je suis content que tu sois resté à Magny et aussi content d'avoir vu Rome : pour toi c'est une ville à voir tard ; pour un artiste trop d'éléments baroques jouent le rôle le plus visible.

Écris-nous à Florence. Je t'embrasse bien, et ta mère et Nelly aussi. Fais nos bonnes amitiés à tous nos amis.

Ton père qui t'aime.

---

22 février 1904.

A M. MAURICE HAMEL

Cher Maurice,

Je t'écris du café Florian, à Venise. Je pense bien souvent à toi, aux bonnes causeries que nous ferions ensemble devant des choses également chères. Tu les fais avec ta chère femme et tes enfants : ils te

disent les mêmes choses que j'entends par Giotto et Raphaël. Nous continuerons ensemble prochainement. Amitiés à ta chère femme et baisers aux jolis petits. Tout à toi de cœur, mon cher Maurice.

---

Milan, 24 février 1904.

A M. JEAN DELVOLVÉ

Cher ami,

Dans deux jours, je pense, nous serons de retour, heureux du voyage et de revenir. J'espère vous retrouver tous en bonne santé. Je vous remercie de tout mon cœur d'avoir été si bon à notre égard. J'avais tant besoin de me ressaisir et je crois y avoir réussi. J'ai pu constater l'évolution de mon esprit, quitter certaines choses que je croyais durables, mieux comprendre d'autres. Ainsi je rentre plus confirmé dans mes propres désirs. Embrassez Élise et Toutiti pour nous et laissez-moi aussi vous serrer dans une affectueuse étreinte avec tous les miens dont vous êtes si complètement. De cœur à vous.

---

3 mars 1904.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame,

Nous voici de retour du voyage en Italie; j'y ai trouvé bien des choses, comme vous le pensez, mais surtout que tout ce qui n'avait pas pour but la connaissance de la vie humaine était peu appréciable; c'est ainsi que mes plus profonds souvenirs sont pour les beaux gestes d'humanité que j'ai pu apercevoir. Je savais déjà en partie que la vie est la cause et le but, que nos efforts conscients ou inconscients n'avaient d'autres raisons. J'ai pu m'en convaincre davantage en constatant le vide de tout ce qui était en dehors de nous, de l'artificiel dans la pompe décorative de la Renaissance et de sa suite; le grossissement de l'orgueil des apparences, tout ce qui s'éloigne des hommes et se dessèche loin d'eux.

Je vous raconterai ce voyage et ce qui m'en est resté dans l'esprit. Élise m'a remis votre lettre. J'ai regretté d'être absent, mais elle [a] dû vous renseigner. La santé est bonne parmi nous, j'espère que de même elle ne laisse rien à désirer chez vous.

Mes affectueux souvenirs, chère Madame, à tous les vôtres. René voudrait savoir quand il pourra sans vous gêner exécuter le buste de la belle enfant... A



M. Ménard-Dorian et à Madame votre chère fille nos affectueux compliments.

Recevez, chère Madame, de votre ami heureux de votre si douce et fidèle sympathie, l'assurance de son attachement profond.

---

20 mars 1904.

A M<sup>LE</sup> CÉCILE HERTZ

(*Mme Eyrolles.*)

Chère Mademoiselle,

L'artiste envoie au jury ses tableaux, mais ne lui soumet pas son être à un examen dont les personnes sont incapables. Vous avez parlé dans votre langue, elle n'a pas été comprise par des gens desquels vous n'aimez pas la pensée, tout cela est fort naturel.

On dit très souvent : votre tableau manque de parti pris et ainsi il est inexpressif ; d'autres prétendent que la présence de cette même volonté constitue une tare. A qui croire ? c'est à vous, chère Mademoiselle, qu'il faut croire ! Vous êtes attristée de ne pas être approuvée pour une chose qui vous est sensible ; seriez-vous contente de l'être pour une chose qui vous soit désagréable ? encore bien moins. On est bien plus déconcerté de se trouver d'accord avec ce

qu'on désapprouve en soi, que d'être combattu pour des idées qui nous sont chères. Gardez donc votre sérénité, ne permettez pas qu'on marche grossièrement dans un jardin dont vous avez généreusement entr'ouvert la porte; rentrez en vous-même, vous y trouverez une pensée qui vaut la peine d'être aimée.

Respectueusement votre bien dévoué ami.

31 mars 1904.

A M. M. H.

Cher Monsieur H.,

Je vous remercie bien de votre mot si affectueux et de tout ce que vous dites dans *le Peuple* au sujet de ma conférence. J'y retiens avec grande gratitude le sentiment de sympathie qui me touche si profondément. Je vois avec plaisir que vous avez trouvé l'emploi de votre esprit dans un milieu qui vous apprécie, j'aurais aimé que ce fût dans le nôtre, pour notre joie et notre honneur.

Combien il est difficile d'encourager l'homme à vivre par de hautes raisons, et combien le désir d'exercer sa conscience est rare ! Je pense souvent à vous et je prends part au chagrin que vous ressentez de trouver partout des Églises. L'architecture seule diffère, les matériaux en sont les mêmes : désir

inconscient d'une vérité qui console et fortifie, mystifié par l'éternelle passion de la domination. Ce n'est donc que sur nous-mêmes qu'il faut agir, faire son salut en soi, le seul exemple aux autres. Je sens combien vous faites courageusement honneur à cet apostolat. Votre souvenir réconforte aux heures tristes ceux qui vous ont approché. Je ne pense pas à cette fausse sérénité qu'affectent les insensibles, mais bien à ce combat parfois si éploré qui se livre en nous : l'angoisse du Jardin des Oliviers, voilà ce qui nous rassemble et nous donne le désir de vaincre en nous une égale douleur, un égal amour des destinées de l'âme humaine, résignée aux sacrifices, mais fidèle à elle-même. C'est votre vie même que je vous dis certainement et c'est le bel exemple que j'y trouve.

Je vous souhaite bonne santé, cher ami, et tout ce que je désire pour votre tranquillité de toutes sortes.

Tous les miens vous envoient d'affectueux souvenirs. Avec toute mon affection je vous dis mon fidèle attachement.

---

14 juin 1904.

A M<sup>LLE</sup> CÉCILE HERTZ  
(*Mme Eyrolles.*)

Chère Mademoiselle,

Je vous remercie pour tout ce que vous pensez. Vous savez qu'il faut faire autant d'efforts pour

retenir et conserver le peu que nous avons acquis que pour le conquérir. Cette idée de Spinoza m'apparaît avec cette nuance qu'il faut encore plus d'efforts pour maintenir la direction de sa vie en soi et autour de soi.

Je vous enverrai Marguerite mercredi et vous dis toute notre affection.

Tous les miens vous envoient pour vous et les vôtres leur meilleur souvenir.

Avec mes respectueux hommages, chère Mademoiselle, croyez-moi votre tout dévoué.

---

Paris, 26 avril 1904.

A M. A. PONTREMOLI

Cher Monsieur Pontremoli,

Rien ne pouvait me toucher plus profondément que votre si fidèle sympathie, par cette raison que peu de personnes ont assisté d'une manière plus complète à la continuité de mes efforts ; il m'est précieux d'avoir la preuve qu'ils n'ont pas été inutiles pour un témoin aussi proche que vous, cher ami. Vous savez combien nous sommes désireux de justifier la confiance qu'on nous témoigne : c'est dans ce sentiment de m'efforcer à ne pas y faillir que je vous dis ma profonde gratitude et mon affection émue.

De cœur à vous.



28 juin 1904.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame,

Je vois avec chagrin combien vous êtes troublée, et personne mieux que moi ne peut vous comprendre. Vous désirez le bonheur des autres avec plus d'ardeur encore; c'est ainsi que les âmes fortes acceptent les épreuves de la vie; les faibles se retirent en elles et leurs racines se dessèchent; les généreuses se sentent plus proches encore et comme une sève plus impérieuse elles s'élancent dans la source commune.

Lorsque tout se déforme autour de nous, que la raison faiblit, c'est là, chère Madame, que l'être qui garde sa possession peut agir.

La fatalité que nous nous passons de main en main peut trouver une âme consciente qui l'arrête au passage, et lui refuse sa complicité. Vous êtes, je le pressens, à ce tournant où la sérénité d'un seul devient le refuge de tous les tourments. C'est vers vous qu'ils se tourneront pour la solution décisive. Sachez attendre cet instant avec la patience que la maternité, savante par l'amour, rend si féconde.

Je pense bientôt quitter Paris. Nous sommes tout à fait rassurés sur Élise et son enfant. Si vous pouviez venir avant samedi, vous trouveriez encore tous les

miens réunis. J'ai l'intention de les envoyer à Saint Valéry (Somme). Ma femme et moi avons besoin de grand air, et de calme surtout. J'aimerais aussi vous faire voir un portrait d'Arthur Fontaine que je vais finir. Si cela vous est possible de venir, vous me feriez grand plaisir et à tous les miens.

Ayez confiance, chère Madame, dans la vie. Nous savons qu'il ne nous arrive rien de surnaturel. Préparons-nous à tout ce que la nature humaine nous tient en réserve, nous secourrons ainsi dans le danger les êtres aimés.

A tous les vôtres, chère Madame, mes meilleures affections, et de tout cœur je vous prie d'agréer les respectueux hommages de votre fidèle et dévoué.

---

3 juillet 1904.

A M. LÉON GRUNBAUM

Cher Ami,

Je vous avais écrit avant mon départ de Paris, je vous savais absent et j'étais inquiet au sujet des raisons qui vous avaient fait partir. Je suis heureux que vous me disiez que vous êtes rassuré au sujet de votre père. Nous savons tous quelle est la forme de l'échéance de notre existence; mais la voir éloignée pour ceux que nous aimons est une des demandes

les plus chères au cœur des hommes. Marguerite va aussi bien que possible. J'espère que pour sa santé le principal est fait ; au reste maintenant à pourvoir. Nous nous habituons maintenant à penser que l'inquiétude est l'état normal des hommes. Plus on est sensible à la vie, plus les raisons de souffrir augmentent.

Jeune, on a cette illusion que la menace est un accident. On s'aperçoit plus tard que c'est le fond de la vie même. Je ne sais si on gagne plus à vouloir s'y dérober qu'à accepter simplement un état que tout nous impose. Celui qui renonce à souffrir, qu'il se retire du banquet de la vie. Les quelques joies sont des éclaircies sur un grand fond noir : elles sont d'autant plus vives qu'elles sont chèrement acquises. Je ne veux pas, cher ami, vous dire plus sur des pensées qui vous sont habituelles et que vous connaissez aussi bien que moi. Nous nous reposons à Saint-Valéry-sur-Somme, qui se trouve près d'une jolie baie claire et douce avec une belle campagne autour, solitaire. Les baigneurs y sont rares. Aussi peut-on s'y recueillir à loisir. J'espère que Madame est en bonne santé, cher ami, et que vous êtes dans l'état d'esprit que nous désirons tous : une incertitude attentive sans trop de trouble. Ma femme et les enfants vous envoient leurs affectueux souvenirs, j'y joins aussi mes respectueux hommages.

De cœur à vous, cher ami, en bonne fidélité affectueuse.

---

4 juillet 1904.

A MME G. RODENBACH

Chère Madame,

. . . . .  
Je regrette infiniment de vous avoir ainsi dérangée. Excusez-moi, je vous prie. Vous ne sauriez croire combien j'en suis confus. Vous avez été si charmante pour nous. Votre nature généreuse, expansive, a laissé en moi tant de souvenirs liés aussi à ce poète si pur, qui fut le compagnon de votre existence heureuse. Je vous dis toute ma gratitude pour votre fidèle sympathie.

Je quitte Paris demain, mais je vous enverrai d'ici peu tout ce que je puis vous dire au sujet des miens (1).

Le résultat de nos efforts est incertain; mais la vivacité de nos désirs, notre conscience plus sûre des éléments qui ont contribué à [nous] donner de la confiance dans l'accomplissement de notre destinée, — ceci est une base sur laquelle nous pouvons appeler l'attention des êtres que nous sentons formés des mêmes collaborations.

Nous agissons sur nos ressemblances et jamais

(1) Lettre écrite en réponse à des questions relatives à l'éducation familiale.



sur nos différences. Ainsi seuls sont productifs les uns pour les autres les êtres destinés aux mêmes fonctions. Il est donc indispensable qu'ils se rejoignent, prennent conscience de leur qualité, et fassent ainsi une force commune contre la résistance de leur différence.

L'affirmation admirative est le seul moyen de communication. Je me suis senti maître de mon âme, et ainsi imposé comme élément de persuasion sur les êtres près de moi. Le moyen d'expression ne m'a jamais inquiété pour mes enfants. Je ne pouvais prévoir le don prédominant de leur individualité. Mais comme dans une foule il [est] important de créer des courants d'idées, ainsi, pour l'enfant, il faut le mettre en relation avec l'atmosphère humaine de son temps, le rendre conscient de son état de résultat et de préparation, étendre l'âme simpliste, qui ne perçoit que les faits qui l'intéressent seuls, à la répercussion de nos actes, à l'idée que tout homme est une image de l'humanité. Pour délier les langues il faut libérer les âmes. Avant tout choix de moyens d'expression, il faut que l'esprit se connaisse. En laissant à la portée de ceux qui nous entourent les moyens nécessaires à toute expression de l'homme, chacun, comme Achille révéla son sexe par le choix des armes, révélera sa dominante par la carrière qui s'imposera à lui.

Voici, chère Madame, quelle a toujours été ma pensée. Il est vrai que j'agissais dans un petit groupe d'êtres. Mais je suis convaincu que tout homme

porte en lui la part qui lui est attribuée. La mauvaise organisation, le trop grand nombre présent sur une place trop étroite empêche le choix et produit la confusion. Vous avez, chère Madame, le sens de la proportion dans l'ensemble; vous avez résisté à la fatalité, vous êtes un noble et généreux exemple, touchante par une résignation à l'immuable. La vie ne vous trouve pas désarmée, vous êtes prête à la défense de la jeunesse qui continue la vie près de vous. Je suis heureux, chère Madame, de me trouver en communion d'esprit et de cœur avec vous.

Ma femme vous envoie toutes ses amitiés et mes enfants aussi me demandent de ne pas les oublier près de vous.

Veillez agréer, chère Madame, mes respectueux hommages avec mes sentiments de fidèle dévouement.

---

Saint-Valéry-sur-Somme, 15 juillet 1904.

A M. ARTHUR FONTAINE

J'espère, cher ami, que vous êtes rassuré sur votre cher fils et que Madame avec vous a repris confiance. Je comprends si bien toutes vos angoisses, puisque je vais à mon tour subir la même épreuve pour ma fille Marguerite, qui sera opérée dans quelques jours. Seuls, les pères et mères peuvent avoir un sens précis,

autant qu'il est possible, des choses humaines ; à tout instant tout est remis en question. Un être sensible n'est jamais en sécurité.

Il faut se résigner et même espérer que notre activité de l'âme ne se lassera jamais, que nous serons toujours capables de souffrir et d'être un refuge pour ceux que nous aimons.. Je rentre dans quelques jours à Paris et j'irai vous serrer la main.

A votre chère dame mes meilleurs hommages, et de cœur à vous, cher ami, et à vos enfants, à Mlle Jacqueline.

Votre fidèle .

---

Saint-Valéry-sur-Somme, 8 août 1904.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame,

On nous taxerait avec raison d'outrecuidance, si nous nous déclarions la seule cause de nos instants heureux. Il serait donc aussi injuste de rendre quelqu'un absolument responsable de son malheur. C'est de bien plus loin que se décident les éléments qui pèsent sur nous, et qui nous apparaissent subitement, nous apportant le secours désiré ou détruisant nos espoirs.

Mais notre âme seule peut se tenir prête à suppor-

ter l'inattendu. Que je vous dise toute ma compassion, chère Madame et amie, et combien je comprends ce qui occupe votre esprit et votre cœur. Je sais de plus en plus combien la souffrance nous renseigne sur nous-mêmes et les autres.

. . . . .  
Je comprends que la part donnée à un être de notre cœur ne peut se reprendre. Tout ce qui a pris part à notre vie, ne peut se retrancher. C'est une grande erreur que de se croire une action sur le passé. Notre vie de tous les jours est faite de cette trame, que le temps nous révèle, comme une étoffe montre son fil par l'usure de l'âge. Hélas ! chère Madame, notre action se produit rarement près de nous. L'exemple du passé en est la preuve. Si tous les êtres de conscience avaient pu transmettre immédiatement leur pensée, le monde serait autre. Personne n'a connu son véritable héritier ; il faut donc se résigner aux causes générales. Je souhaite qu'elles finiront par nous être favorables à tous, en commençant par vous et les vôtres.

Les enfants ici vont bien et ma femme aussi. Le pays est doux et calme, peu de bruit. Une baie silencieuse qui conseille la méditation.

Nous sommes heureusement rassurés sur Marguerite. Élise et son enfant vont bien ainsi que Delvolvé ; ils partiront pour le Midi d'ici quelques jours.

Je me reprends au travail, après m'être refait les forces. Je suis toujours occupé avec les affaires des artistes, au sujet des expositions. La pensée de



dominer les autres est une rage, on ne veut consentir à la libre collaboration des esprits. La réglementation étouffe l'initiative : que l'obéissance paraisse le consentement, et tout paraît parfait.

Je vous raconterai toutes ces chinoiseries cet hiver, vous avez d'autres choses plus fortes à résoudre. Je vous souhaite, chère Madame, un voyage réconfortant et de bonnes rencontres. Dites à M. Ménard-Dorian mon affectueux souvenir, et recevez de votre ami fidèle l'assurance de son respectueux et profond attachement.

---

24 août 1904.

A M. MAX CHOUBLIER

Cher ami,

Voici bien longtemps que je veux vous écrire, et que je suis à remettre par suite de tous les ennuis et tracas par lesquels nous avons passé. Vous savez que ma fille Élise est mère. La fragilité de son enfant nous a beaucoup inquiétés ; ma fille Marguerite a subi l'opération de l'appendicite, et se trouve encore affectée des suites. Tout cela nous a fait passer par bien des angoisses. J'ai pu apprendre, et je crois que tout m'affermira dans cette conviction, que

le repos n'est que dans la tombe. Plus nous avançons dans la vie, plus notre activité nous est imposée; les menaces ambiantes se multiplient, nous offrons plus de prises en raison même de notre expansion. Il faut donc accepter la lutte perpétuelle, la considérer comme une [suite] logique de la préparation consciente ou inconsciente de notre activité antérieure. Que faites-vous, cher ami? avez-[vous] trouvé à vous donner à vous-même la preuve de l'action intérieure? C'est la seule que l'homme puisse réellement accomplir, et aussi la seule qui se répande sur les autres. Je vous sais une âme si désireuse et aussi le besoin d'un milieu sympathique, harmonieux, que je compatis à votre ennui douloureux, et au désir de vous retrouver dans une humanité moins primitive.

. . . . .

Nous sommes encore pour peu de jours à Saint-Valéry (Somme) et nous rentrons à Paris. Peut-être nous vous reverrons cet hiver? Je le souhaite bien, vous savez combien nous avons d'affection pour vous, les parents comme les enfants. Vous êtes leur grand ami depuis leur adolescence, ils vous envoient leurs fidèles affections. Ma femme joint ses amitiés aux miennes, mon cher ami, en vous serrant affectueusement les deux mains.

Votre fidèle ami.

---

3 septembre 1904.

A M. LOUIS DEVILLEZ

Mon cher Louis,

Me voici bientôt sur le chemin de Mons reprenant avec toi nos anciennes causeries. J'entrevois ta ville natale comme l'oasis où je pourrai de nouveau me recueillir loin d'un fracas inutile dont je me suis toujours trouvé meurtri. Je te remercie, cher ami, et je suis heureux de te devoir cet asile. Nous avons passé deux mois à Saint-Valéry, mais bien interrompus par nos visites à Paris pour l'opération de Marguerite ; cette jeune fille me paraît sur une bonne voie de convalescence, mais que de terreurs et de soucis. Je te raconterai tout cela. J'ai passé deux années bien dures. J'espère, si Mlle Putsage me dit que c'est possible, que d'ici une quinzaine de jours nous serons à Mons.

Il me faudra venir un instant pour le Salon d'Automne, mais c'est rapide, nous avons déjà 270 signatures, toutes très bonnes ; j'espère que nos Maîtres réfléchiront et reviendront sur la grosse erreur commise. J'espère, mon cher Louis, que tu as moins d'ennuis que moi ; je sais que chacun de nous a sa part, mais je veux croire que tu es à couvert pour l'instant. La santé est suffisante et le désir est

bon. Ma femme me charge de ses amitiés et joint ses remerciements aux miens. Les enfants se font une joie de Mons inconnu. A tous ceux que tu aimes et qui s'intéressent à nous, rappelle-nous à leur bon souvenir. Mes hommages à ta mère et à ta charmante sœur et à tous, petits et grands.

Fraternellement, mon cher Louis, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fidèle ami.

---

9 septembre 1904.

A MME LISBETH DELVOLVÉ-CARRIÈRE

Ma bien-aimée Élise,

. . . . .  
La santé est bonne parmi nous tous, et je suis heureux, chère enfant, que ta petite Nelly soit tout à fait dans la voie de croissance et de beauté. Tu es contente, ma chère Élise, te voilà mère et à ton tour dans une vie naturelle.

C'est le malheur des artistes, et je crois de notre époque, de chercher le bonheur en dehors de la vie naturelle. Il vaudrait mieux brûler tous les musées et bibliothèques du monde, s'ils devaient nous faire croire que c'est le moyen d'exprimer les sentiments



qui est le but de la vie et non les sentiments mêmes.

Il y a des moments où j'ai horreur de tout ce que l'on appelle art ; le mensonge s'en fait une arme et une parure. Nous vivons dans une abominable mystification.

Je viens de lire à nouveau le livre de Tolstoï sur l'art, c'est la vérité même.

L'isolement des artistes entre eux prouve bien qu'ils ne s'appliquent pas à une pensée de réunion et que chacun ne voit que son propre succès. Il faut se défier, ma chère Élise, des faux prêtres, et Dieu sait s'il y en a !

Nous allons passer la journée d'aujourd'hui dimanche au Parc, et nous prendrons ta caisse de raisins. Nous te remercions tous de ta bonne attention. Embrasse ta chère petite pour nous et Jean, et fais nos amitiés à tes parents, en les assurant de notre meilleur souvenir.

Je t'embrasse bien, ma chère Élise, et bien tendrement comme je t'aime.

Ton père.

---

1904-1905.

A M. GABRIEL SÉAILLES

Mon cher ami Séailles.

Nous avons reçu votre lettre avec grand plaisir, il y a si longtemps que le silence s'est fait entre nous.

Je conçois que la Ville Éternelle vous garde sous le charme, elle est certainement la plus belle ville du monde, la plus complète des images encore vivantes sous leurs formes de pierres de toutes les périodes de civilisation. Mme Séailles aussi se trouve sous le charme de la belle lumière italienne. Vous voilà tous lauréats et prix de Rome avec une meilleure préparation que vos confrères de l'Institut, déportés à la Villa. J'espère vous revoir et causer avec vous de toutes les belles échappées sur l'esprit humain que nous offre la Rome de tous les temps.

Nous sommes sous une lumière moins gaie avec une humanité plus rude, une campagne douce, très noyée de brume fine, extrêmement harmonieuse dans les caresses dont elle parcourt la plaine au gazon court et très vert. Les passages si subtils de lumière et d'ombres légères disent bien l'art que devaient découvrir les artistes flamands. C'est à toute heure une belle leçon de peinture que donne la nature. Vous êtes au centre fleuri du tapis terrestre, nous habitons la bordure, mais comme dans les beaux tapis, elle est faite de toutes les nuances de l'éclat du bouquet central ; c'est ainsi, cher ami, que nous communions par les mêmes désirs avec vous, et aussi par les mêmes indignations. Vous avez vu notre manifestation au Trocadéro (1). Il se passe

(1) Il s'agit de la séance au profit des blessés de la guerre russo-japonaise, où Carrière prononça un discours. (V. p. 73.)

tout de même quelque chose de nouveau dans le monde. L'homme ne s'ignore plus, il entend les cris de souffrance lointaine, ou dort mal quand les gémissements du voisin percent la muraille. Le télégraphe, la presse ont aminci la paroi qui séparait les voisins; on est forcé d'entendre, et pour le repos il faut que le voisin souffre moins. Aussi l'âme humaine moderne n'a plus de repos depuis qu'elle se sait illimitée dans le monde, et c'est elle-même qui partout se lamente sous la torture de la violence.

Nous travaillons tous ensemble, les enfants ont fait de grands progrès. J'ai aussi mieux compris bien des choses, entre autres qu'il ne faut jamais espérer aucune trêve, que, si la jeunesse est vive et impulsive, l'âge mûr exige une vigilance active. Notre bateau se remplit de monde, il faut songer à plus de choses, à celles qu'on savait, à celles qui se découvrent sur notre route. Tout est donc bien, cher ami, tel que tout est, et si nous désirons comprendre avec sincérité, nous y trouvons à la fois la résignation à la logique de toutes les acceptations comme de toutes les résistances.

A bientôt, cher ami, mes hommages à votre chère et charmante femme, si parfaitement bonne d'espoir, à tous vos enfants et à vous, cher ami, en bonne fraternité d'esprit et de cœur.

Votre fidèle ami.

---

30 octobre 1904.

A M. FRANTZ JOURDAIN

Cher ami Frantz Jourdain,

J'ai dû répondre à un vieux camarade, qui me demandait de le recommander au titre de sociétaire du Salon d'Automne, que, d'un accord commun avec le Comité, j'avais pris l'engagement de m'abstenir de toute recommandation au titre de sociétaire. Cet engagement, je l'ai pris, en effet, vis-à-vis de moi-même, de ne jamais intervenir en quoi que ce soit dans nos décisions. J'ai trop assisté aux abus qu'amenaient les interventions présidentielles dans les autres Sociétés. C'est à toutes les insistances des recommandations que les Sociétés s'encombrent de non-valeurs et que la Société Nationale est submergée par les neutres.

Le moment pour le Salon d'Automne est important, et les nominations prochaines auront beaucoup d'action sur son avenir. C'est pourquoi, mon cher ami, vous qui êtes si d'accord avec moi, je vous prie de n'admettre aucune prétention qui s'autorise de mon nom. Il est bien certain que tous vous serez sollicités et mis à une épreuve pénible par les amitiés et relations, et cependant nous savons tous que si nous ne résistons pas, toute la signification de l'importante manifestation que nous avons tentée avortera à bref délai.



Absent de Paris, je vous prie, cher ami, de recevoir pour vous et tous les vôtres le témoignage de mon fidèle attachement et aussi de vouloir bien dire à tous nos amis et confrères mon souvenir affectueux.

De cœur à vous, mon cher ami, en tout dévouement votre

EUGÈNE CARRIÈRE.

Mons, 30 novembre 1904.

AU D<sup>r</sup> ÉLIE FAURE

Mon cher ami,

. . . . .

Je vous donne un mal que je crois devoir augmenter, et je sais par expérience que celui qui, comme vous, se dévoue à une manifestation, se prépare à d'inattendues et douloureuses expériences; je sais que vous êtes un homme de science, mais aussi plein de sensibilité et je compatis pour tous les ennuis éprouvés et prévus qui vous attendent. Peu de gens aiment les mains qui préparent des lauriers: celles qui manient la charpie sont plus recherchées. et les ambulances regorgent de volontaires. Mais le chemin de la gloire est solitaire et les vœux qui accompagnent celui qui s'y aventure sont souvent des adieux déguisés. Il faut que ceux qui forment les mêmes projets dans l'ardeur de la jeune espérance

tendent les mains à celui qui revient des Enfers. Nous partons avec des Illusions qui sont des vérités non expérimentées. Notre première expérience nous les contredit, mais notre seconde ignorance nous les fait découvrir comme des vérités définitives : ce sont les forces vitales, celles qui forment le véritable héritage, et l'accumulation des énergies vers l'harmonie des êtres enfin retrouvés dans la conscience humaine. Vous êtes comme ceux que j'aime dans cet espoir ; j'espère ne jamais le perdre et c'est dans ce sentiment que je vous embrasse bien tendrement.

Votre ami.

---

2 décembre 1901.

A MADAME ARTHUR FONTAINE

Chère Madame,

Excusez-moi d'être en retard à vous répondre sur votre aimable lettre. Je suis rentré très vite à Mons. Paris me fatigue bien vite et j'ai besoin de me sentir seul en face de mon travail. L'impatience de nos enfants, qui se trouvent très seuls dans nos absences, nous fait aussi presser notre retour, mais j'espère bien à mon prochain voyage aller vous présenter mes affectueux hommages et avoir aussi le plaisir, si cher pour moi, de vous revoir.

Tous les miens vous envoient leurs compliments et leur fidèle souvenir. Je ne pense pas qu'il me soit

possible de faire un portrait quelconque d'ici longtemps et j'ai remis et refusé tous ceux que l'on m'a proposés.

Je voudrais avant d'entreprendre quoi que ce soit finir mes panneaux de la mairie et aussi faire beaucoup de recherches pour des tableaux que j'ai depuis longtemps en tête. Je veux mettre tous ces projets à exécution. Comme je me sens bien vaillant, malgré les précautions que je dois prendre pour obéir à la science, je tiens à profiter de cette heureuse chance et ne pas trop escompter l'avenir par une remise trop prolongée de mes désirs.

Voulez-vous, chère Madame, remercier M. J... de la sympathie dont il m'honore et lui dire mon embarras de l'instant. Si à mon retour définitif à Paris je puis le satisfaire, je m'en ferai certainement un plaisir et un devoir.

Ma femme vous envoie aussi ses compliments pour vous et tous les vôtres.

A M. Fontaine, chère Madame et si bonne amie, mes affections, et en vous priant d'agréer mes respectueux hommages, je me dis votre fidèlement dévoué.

---

8 décembre 1904.

A M. MAURICE HAMEL

Mon cher Maurice,

Il n'est pas d'homme qui ne se trouve misérable devant son désir, et plus ce désir est grand, plus nous nous faisons pitié. Mais c'est par ce sentiment même, et bien plus par lui que par les réalisations que nous approuvons en nous, que nous sommes des valeurs pour nos semblables. Pense au dégoût que nous donnent les satisfaits d'eux-mêmes, et à toutes les espérances qu'évoquent les incertitudes des grands hommes. C'est par cette insistance en face de l'obscur, ou plutôt du prolongement de tout, qu'ils sont pour nous des soutiens d'héroïque constance. Regarde ceux auxquels tu as donné un bel exemple de conquête sur soi-même, et vois en moi ton principal obligé. J'en représente un certain nombre, car il est impossible qu'une forte gratitude ne soit pas l'écho d'infiniment dispersée en multiples fractions.

Reprends, cher ami, en face de toi-même le courage que tu te dois, et rends-toi aussi la justice de ne t'être ni abusé, ni menti aux autres. C'est une grande chose que de pouvoir se certifier qu'on a toujours été d'accord avec soi.

. . . . .

Embrasse ta femme et tes enfants, ils sont pour



toi la vraie vie; tu es en possession de la pensée et tu as de quoi placer et ton amour et toutes les inquiétudes. Je connais le vrai chagrin, cher ami, qu'il te soit à jamais écarté! Profite de la jeunesse de tes enfants et jouis en être intelligent du présent; éloigne et méprise les troubles que la préoccupation de notre qualité (dont nous ne devons jamais être juges) nous fait trop souvent souffrir.

Je t'embrasse bien avec nos amitiés à tous les tiens.

Ton ami fidèle.

---

Mons, 18 décembre 1904.

A MME ET M. DELVOLVÉ-CARRIÈRE

Ma chère Élise, mon cher Jean,

Tous nousvous envoyons nos baisers et nos vœux. Dans quelques jours nous vous embrasserons avec la chère petite Nelly-Louise, qui connaît ses premières étrennes. C'est ainsi que la vie recommence pour nous, et si nous n'étions si aveuglés par nos vaines préoccupations, combien nous trouverions de sujets à nous rassurer par ce que la vie nous offre de preuves du recommencement de toutes choses.

Nos gestes ne sont pas encore lassés que notre rôle est déjà repris, et le nouvel acteur n'attend pas que nous quitions la scène; nous voudrions qu'il entende du moins les derniers échos de notre voix,

pour que la continuité de notre être nous fût rendue sensible.

J'espère avoir encore quelque chose à dire ou peut-être affirmer plus fortement la foi qui a dominé ma vie, et, sans trop attendre, continuer l'œuvre en route.

Je vous verrai encore près de nous, chère Élise et mon cher Jean, affirmer aussi votre être et guidant à votre tour la petite âme qui vous interroge de ses yeux clairs.

Ma femme et les enfants vous envoient tous leurs baisers et tous les vœux pour le bonheur de Nelly-Louise, qui est le vôtre. A bientôt, chers enfants, nous vous embrassons tous de tout notre cœur.

Votre père et votre mère qui vous aiment.

---

21 décembre 1904.

A M. MÉNARD-DORIAN

Mon cher ami,

Je vous ai bien regretté. Je m'étais fait une fête de vous revoir avec Madame; et, après, sachant qu'elle ne pouvait venir, j'espérais pouvoir vous entretenir de tout ce qui nous est si précieux à tous. Mais il me faut remettre ce plaisir; je ferai mon possible pour vous voir bientôt.

Nous avons besoin, moi comme vous, comme tous, de nous répéter que notre pouvoir se limite à nous-

mêmes, que la seule force que nous puissions opposer au mauvais destin, c'est l'empire que nous savons garder sur nous. Là est l'obstacle contre la menace maligne. Je sens si bien, par ma propre souffrance et toutes mes inquiétudes, ce que vous devez ressentir. Le calme me revient lorsque je considère avec modestie la proportion de ma personne, et aussi que ce qui se fait et se prépare est en dehors de mon pouvoir. Je vois combien nous augmentons en nous l'appréhension de l'avenir, le peu de cas et la tranquillité avec laquelle on s'aventure dans les chemins qui nous épouvantent, et aussi l'inconscience du mal qu'on nous fait. C'est celui que nous redoutons pour ceux qui nous aiment, qui nous alarme. La seule puissance à lui opposer, c'est de garder notre confiance en notre vigilance.

Dites, mon cher Monsieur Ménard-Dorian et si bon ami, ma tendre et respectueuse affection à Madame et à vos enfants. Je vous envoie de tous les miens les souvenirs fidèles.

Je suis de cœur à vous, cher ami, en fidèle et profond attachement.

---

27 décembre 1904.

A M. ROGER MARX

Mon très cher ami,

Que je vous remercie et que ma joie fut grande

d'entendre la même voix, qui jadis fut la première à encourager mon espoir, m'apporter avec la même affection l'affirmation que je n'avais pas vainement traversé de si longues années.

Vous avez raison, cher ami, ce fut une fête de l'art et de l'amitié (1); je veux en concevoir toute l'étendue, et si elle dépasse ma personne, je veux en comprendre toute la beauté et tout l'hommage qui s'adresse à cette forme si belle de l'expression de l'émotion humaine par laquelle les hommes, à l'aide des formes extérieures de la nature, nous renseignent sur la multiplicité des nuances de l'âme humaine.

C'est à l'art, cher ami, que nous avons si passionnément accepté par la volonté de notre nature, que revient cet empressement heureux, et par-dessus tout à la compassion, cette vertu si moderne qui marque de son empreinte toutes nos volontés, que vont ces acclamations d'espoir pour chacun d'entre nous.

. . . . .

Je vous embrasse tendrement, mon cher Roger, avec l'émotion du souvenir et le désir de la réalisation de tous nos espoirs pour ceux que nous aimons.

De cœur votre fidèle ami.

Je vous envoie mon petit discours, je me le rappelle bien, je l'avais pensé et écrit.

---

(1) Il s'agit du banquet offert à Eugène Carrière, le 23 décembre 1904.



Décembre 1904.

A MME SÉVERINE (1)

Chère Madame,

Il m'a toujours paru, et je le pense toujours davantage, que seule la femme était restée près des sources de la vraie vie, par toutes ses douleurs, sa maternité, la violence masculine. Elle s'est refusée à la déformation d'esprit dont souffrent les hommes... Toujours blessée de près et en contact avec toutes les misères, elle a gardé l'âme de la nature dans toute son intégrale vertu.

Aussi, chère Madame, mon émotion m'est chère de vous avoir entendu parler au nom des femmes ; seule une d'entre elles peut les exprimer. Elles sont si différentes de nous, si grande est leur collaboration à la vie complète, et leur héroïsme de tous les instants ne peut se comparer qu'à la force même de la nature. Il a fallu créer tout un monde de dieux et de demi-dieux pour les symboles des facultés humaines. Vénus réunit en elle les éléments du monde, et sa naissance de la mer, cet élément créateur par excellence, en est l'image éloquente.

Le temps ne change pas la nature des êtres, et la

(1) Mme Séverine avait pris la parole au nom des femmes au banquet du 23 décembre. — Ce texte est relevé sur une copie de la main de Mlle Nelly Carrière.

Femme moderne nous apparaît toujours comme le symbole de la création, si meurtrie dans une période de troubles, où la revendication de sa personnalité la crée dans l'esprit de l'homme la rivale possible.

Elle ne cesse d'enfanter comme la Terre toujours foulée et déchirée, grande dans ce silencieux sacrifice, gardant la semence humaine contre la criminelle méconnaissance des hommes. Les hommes s'agitent en de grands gestes, la femme ferme ses bras et tout est sauvegardé dans les berceaux.

Je vous remercie, chère Madame, de m'avoir dit que j'étais près de votre pensée de compassion et d'admiration pour cette belle humanité. Si la vie me le permet, je ferai des efforts pour me rapprocher davantage du sens de la vie, qui ne sépare rien et ne connaît qu'une seule expression par l'unité de l'esprit et de la matière.

---

29 décembre 1904.

A MME MÉNARD-DORIAN

Chère Madame,

Je vous dis tous les souhaits de bonne année de la part de toute la maisonnée. Grands et petits vous envoient leurs baisers et vous disent l'affection qu'ils vous gardent. Vous avez passé dans leur jeunesse d'enfant comme une figure de bonté idéale. Ce qu'une

bonne fée garde de mystérieux prestige dans l'ignorance de sa réalité, de promesses de protection au-dessus de nos moyens ordinaires, toute cette jolie féerie vous l'avez réalisée pour eux. Je crois, fermement que tout cela est un élément de confiance et de force pour l'avenir. Au milieu de la brutalité de l'intérêt stupide des ignorants, il existe des êtres qui gardent le privilège du contact qui dispense la foi dans nos années futures. C'est ainsi, chère Madame, que vous avez semé dans le cœur de mes enfants la certitude que la bonté existe par des êtres bons.

Il n'est pas en dehors des choses que ces êtres privilégiés soient exempts des douleurs communes; faire le bien ne nous exempte pas des atteintes du mal.

Je voudrais espérer que l'année qui s'ouvre vous soit favorable, que le bonheur de vos enfants vous rassure, et si toujours vous êtes menacée, que du moins la parfaite connaissance de l'étendue du mal, la profondeur de vos sentiments triomphe du mal de l'opinion. Les opinions sont en nous et autour de nous, mais nos sentiments seuls sont réels. Les opinions sont passagères, elles vont et viennent, sont plus des autres que de nous; le mal qu'elles nous font, nous pouvons le mépriser; le sentiment nous cause une douleur plus profonde, mais plus saine par sa vérité naturelle. Je me demande, chère Madame, si cet amour pour nos enfants, qui nous porte à leur garder la main dans la nôtre et nous rendre ainsi à perpétuité responsables, n'est pas une source de

chagrins pour tous ; je crois, sans pouvoir le faire, qu'il faudrait devenir plus spectateurs d'une existence dont nous sommes certainement exclus à un moment donné, où nous gardons le rôle de fâcheux. Certainement il arrive un instant où nous ne valons plus en augmentation de puissance pour les nôtres, les éléments des générations se sont rejoints et nous sommes loin des vagues qui se pressent au loin. Là, chère Madame, je crois, est notre ressource, lorsque le contact immédiat faiblit, c'est de nous retrouver dans la généralité ; tel qui quitte l'enfant au berceau, le retrouve dans la mêlée, et c'est sous d'autres traits que nous apparaissions à ceux que nous aimons. Ils nous retrouvent sans nous reconnaître en ceux qui ont trouvé en nous des forces que nos enfants n'ont pu saisir, présentées par nos mains ; mais leur revenant par d'autres, ils en sont réconfortés et ainsi nous sommes toujours leur appui et leur refuge. C'est aussi dans le cœur des miens que vous avez déposé la rencontre heureuse possible, dans le mien aussi, chère Madame, votre exemple n'a pas été vain. Au banquet, où j'ai regretté votre présence, mais où vous étiez présente pour moi, j'ai senti cette vérité de la vertu du retour du bien, et combien celui que notre amour vise directement n'en est atteint qu'à travers beaucoup d'autres qui nous étaient inconnus. Ma femme et mes enfants, chère Madame et si précieuse amie, vous disent avec moi leurs souvenirs fidèles et affectueux, leurs vœux sont les miens. Dites, je vous prie, à M. Ménard-Dorian mes



meilleures amitiés, et à vos enfants mon attachement. A bientôt, j'espère, chère Madame, et de tout mon cœur je me dis votre respectueux et fidèle

EUGÈNE CARRIÈRE.

---

30 décembre 1904.

A M. AUGUSTE RODIN

Mon cher grand ami,

Je vous adresse tous les vœux que font tous les miens pour votre bonheur et celui de votre chère femme.

Nous avons rapporté une belle émotion de la soirée où votre nom et votre personne étaient la plus belle parure.

Le souffle d'un enthousiasme viril se dégageait de la sympathie qui se manifestait à votre parole de vérité. Vous savez, cher ami, toujours davantage combien la semence que vous avez jetée dans l'espace a germé, et ce qu'une œuvre de si fière affirmation porte dans tous les cœurs un désir d'imiter un si bel exemple.

Je pense que toujours l'homme aura besoin de cette belle avant-garde des hommes de haute conscience. L'enfant a besoin d'être rassuré sur sa des-

tinée, comme la plante veut être soutenue jusqu'à sa floraison; ainsi l'homme, à toutes ses périodes de développement, veut que l'esprit d'affirmation le soutienne, et sa gratitude est heureuse à l'âme héroïque.

Vous savez, cher ami, que je vous dois de si belles émotions, à vous qui êtes si près des sources éternelles de vérité. Je veux encore vous redire mon bonheur d'avoir vécu de votre temps et ma reconnaissance de votre œuvre admirable.

Je vous embrasse, mon cher grand ami, en toute émotion et bien affectueusement.

Votre fidèle ami et en toute admiration.

---

30 décembre 1904.

A M. E. METCHNIKOFF

Mon cher ami,

Je vous dis combien je pense à tout le bien que je vous dois, et toute la gratitude que ma femme et mes enfants vous gardent du fond du cœur. Je voudrais, cher ami, pouvoir vivre assez encore pour jouir plus que je n'ai pu le faire de la noblesse de votre esprit et de la bonté de votre cœur : c'est avec émotion que je vous ai vu le soir du banquet; j'ai regretté votre charmante et bonne compagne; dites-lui, je vous prie, que nous ne la séparons pas de vous dans nos grâces et notre affection.

J'espère vous revoir à mon prochain voyage à Paris.

Recevez, cher ami, pour vous et Madame, nos meilleurs vœux pour l'année nouvelle. Ma femme vous dit toutes ses amitiés à tous les deux, j'y joins mes respectueux hommages. Je vous embrasse, cher ami, de tout mon cœur bien tendrement. Votre fidèlement dévoué.

---

Mons, 31 décembre 1904.

A M. HENRY MARCEL

Mon cher Directeur et Ami,

Je vous adresse avec mes meilleurs vœux pour l'année à venir mes remerciements que m'inspire une émotion bien reconnaissante.

Votre beau témoignage de sympathie, de si haute signification par votre personnalité et ce que vous représentez au nom de notre pays et de notre race française, m'est certainement une récompense qui dépasse mon espoir et un mérite dont je ne suis pas juge.

Il est nécessaire que les hommes se réunissent et partagent le pain et la pensée commune dans un moment de haute fraternité. Le banquet est le symbole de toute notre existence, du désir de commu-

nier avec les êtres qui nous sont semblables, sous les formes de l'esprit et du corps. Vous nous avez dit de douces et belles paroles. Je suis sûr que les acclamations qui ont répondu à cette généreuse éloquence étaient une forme de réconfort pour les uns et d'espoir pour la belle jeunesse qui vous entourait.

Je vous remercie de tout cœur, mon cher Directeur et ami, de ce que les miens et moi-même ont trouvé de forces nouvelles dans une sympathie si noblement exprimée.

Nous sommes dans un passage fort grave de la vie, résignés à la destinée bonne ou mauvaise.

Dans les deux alternatives, nous garderons tous une gratitude, dont je vous prie d'accepter la complète expression.

Croyez-moi, mon cher Directeur et ami, en toute émotion, votre reconnaissant et fidèlement dévoué.

---

1904.

A M. KARL BOËS

Cher Monsieur Boës,

Ma santé me force à quitter Paris pendant quelque temps, et me remettre de la fatigue, résultat d'un travail assidu. Je vous remercie, croyez-le bien, de votre si chaleureuse sympathie. Certainement rien n'est plus agréable que de penser qu'on peut servir



ses semblables. Je fais une profession qui demande toute mon attention et beaucoup de recueillement ; vous savez combien très vite nous sortons de notre atmosphère. C'est par la peinture que je dois me développer, c'est au sentiment de la logique des lois naturelles, qui se révèlent à moi par les formes, que je dois le peu de lueurs que je possède. Il faut donc que je reste fidèle à ce qui est toute ma préparation et le résultat relatif de mon effort.

Je vous remercie donc de l'honneur que vous voulez me faire. Notre grand ami Rodin est tout désigné, c'est l'artiste le plus admirable qui ait vécu depuis des siècles, on ne le glorifiera jamais assez. Il est certainement le plus beau spectacle que l'on puisse offrir à notre belle jeunesse.

Je quitte Paris ces jours prochains, je ne sais à quelle époque je serai de retour ; mais certainement je ne pense pas être rentré pour la date que vous indiquez.

Je pense aussi être quelquefois parmi vos convives ; j'y serai toujours en pensée, si je ne puis [y] être complètement.

Mes respectueux hommages à Mme Boës, je vous prie, et bien affectueusement en sincère sympathie, votre dévoué.

---

2 janvier 1905.

A M. FRANCIS JAMMES

Mon cher poète, mon cher ami Jammes,

Je vous souhaite une heureuse année, et vous dis, cher ami, toute ma gratitude du laurier que vous m'avez offert dans une affection qui m'est chère et à laquelle je réponds de tout mon cœur.

Il y a longtemps, cher ami, que je pense à la jolie ville d'Orthez, aux belles journées que nous devons à votre beau pays. Cette année ce sont les contrées froides que nous habitons. Mon état de santé me met sous la surveillance des médecins et je vais toutes les quinzaines m'offrir à la pénétration des rayons X.

Nous nous sommes habitués à la gravité des choses et la vie m'apparaît dans son unité réelle. La fin inévitable pour tous, mais volontairement écartée de notre pensée, m'est formellement présentée, et sans croire à la menace immédiate, je dois la mettre comme une chose qui a toujours sa place réservée. Je suis ainsi simplement dans la condition de tous les hommes avec la conscience en plus de l'instant qui appartient à l'inconnu. La manifestation si affectueuse des amis fut douce à mon cœur ; le désir de me rapprocher par ma pensée et mon travail de mes semblables m'a paru ainsi recevoir une approbation

dont je sais tout le prix. Votre nom, cher ami, vos belles paroles m'ont apporté un rayon de beauté. Je vous en dis ma reconnaissance comme de tout ce que je vous dois de retour aux choses dont mon enfance s'est réjouie. Ce passé, si vivace en nous, nous est le refuge et comme le contact de la Terre pour Antée : nous y retrouvons la Force et la preuve de notre destinée. Ma femme et mes enfants vous envoient, et à votre chère mère si bonne pour nous, les vœux que forme une gratitude que de beaux jours passés rendent plus chère au souvenir. Dites aussi à Madame votre bonne mère mon fidèle et respectueux souvenir.

Je vous embrasse, mon beau et cher poète, dans une émotion de l'amour qui nous réunit pour ce qui vivra toujours dans l'âme simple des hommes de vérité.

Votre fidèle ami.

A M. Bauby et à notre poète laboureur (1) amitiés fidèles.

---

21 janvier 1905.

A M. UGO BERNASCONI

Cher Monsieur Bernasconi,

J'ai lu avec un extrême plaisir votre bonne lettre. Je me rappelle que, me trouvant seul au matin dans

(1) De Bordeu,

la rue à Rome, je me disais que certainement la seule personne que je désirerais rencontrer, c'était Ugo Bernasconi, — et que précisément une seule personne passait à ce moment et que c'était vous-même.

J'aime à croire que le hasard ne fut que le serviteur d'une rencontre qui m'était nécessaire. Je lui ai dû de belles découvertes, qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Je vous en remercie encore, peut-être retournerai-je un jour à Rome avec mon jeune fils et je vous reverrai encore, je l'espère.

Je veux vous dire tout de suite que j'ai en ce moment à Rome un ami, M. Gabriel Séailles, maître de conférences à la Sorbonne, s'occupant beaucoup de Beaux-Arts, auteur d'un important ouvrage sur Léonard de Vinci, etc. Si vous pouviez avoir son adresse par les moyens de renseignements ordinaires, dites-lui que je suis votre ami. C'est un homme de cœur et d'esprit, avec une femme charmante à ses côtés et de beaux enfants. Vous auriez plaisir et intérêt à le connaître; je n'ai pas son adresse à Rome, mais je la demanderai et vous l'enverrai.

J'ai trouvé vos photographies tout à fait intéressantes, et vos études dans une voie grave que j'aime, loin de toute affectation. Ayez donc confiance et travaillez avec l'amour que vous avez si profondément pour l'art vrai.

Certes, il est regrettable que les moyens de procéder soient si négligés et que les artistes aient à se débattre dans des difficultés qui devraient être résolues avant toute autre question. Pour ma part, je n'ai



réussi qu'après m'être fait une méthode de peinture.

Cette méthode, je me la suis faite pour rendre la forme d'émotion que la nature me donnait. L'étude des anciens maîtres aussi m'a beaucoup servi. Ainsi je me suis servi peu d'huile en dehors de celle qui se trouve dans les couleurs déjà préparées par les marchands. Je me suis surtout servi des terres qui sont les plus simples et les plus solides, et mes dessous, c'est-à-dire mes premières couches de travail, si je veux mener une œuvre longuement, sont toujours avec de la couleur mêlée de blanc, c'est-à-dire un gris qui me permet toujours de reprendre et d'élever le ton à la lumière, et ensuite le rehausser de couleur plus foncée et des noirs ou bruns foncés, que je ne peins jamais du premier coup. Les couleurs transparentes ne doivent jamais être peintes en épaisseur ni en dessous. Elles sèchent mal et s'alourdissent en séchant. C'est donc toujours en glacis que je fais les noirs après les avoir préparés dans un gris plus fort que le reste, et ainsi de toutes les autres colorations qui agrémentent l'atmosphère générale du tableau. Cette atmosphère générale est le ton qu'il faut créer avant toute chose comme base du mode dans lequel est peint le tableau.

Je ne me sers que d'essence de térébenthine comme conduite pour la coulée de la pâte ; si les embus sont trop forts, je passe de l'huile de lin claire et je l'enlève très proprement, pour qu'il en reste à peine le gras sur la toile, et je repeins tranquillement.

Je n'ai guère eu d'ennuis avec cette façon de peindre, je dirai même jamais.

Il est évident que d'autres façons sont aussi très bonnes, mais je vous donne la mienne comme ma propre expérience.

Je suis en ce moment en Belgique, à Mons, où je passe l'hiver. J'ai eu quelques soins à prendre de ma personne et la tranquillité m'a paru bonne dans cette petite ville. Je pense et je travaille, en préparant des études pour un grand travail que je vais exécuter au printemps (1). Je vous dis, mon cher ami, tout le bon souvenir de ma femme et de ma fille, et vous exprime ma vive affection avec les souhaits pour l'heureuse continuité et réussite de vos efforts vers votre idéal.

Votre ami.

---

Mons, 22 janvier 1905.

A MME MARGUERITE CARRIÈRE

Ma chère Marguerite,

Je veux te dire combien j'ai eu de vrai bonheur à te voir joyeuse et de bonne mine. Ne te surmène pas,

(1) Il s'agit de *La Nativité*, l'un des panneaux destinés à la décoration de la mairie de Reuilly, et maintenant placés au Musée du Petit-Palais.

ma chère fille, et sache que la patience et la bonne distribution de son temps est la garantie même de ce que nous avons à apprendre. Si nous ne faisons pas entrer en compte le temps nécessaire à la méditation, à la reprise de notre jugement sur ce que nous venons de faire, il se produit une confusion qui nous mène à la satiété, à la dépression et au dégoût de choses dont le but n'est plus sensible. Il faut te dire, ma chère Marguerite, que le gagne-pain ne peut se séparer, dans ton cas surtout, du développement de l'intelligence, du sens de la vie; et cela ne nous parvient pas sans le temps nécessaire. Tu sais que les arbres et les plantes ne fleurissent jamais avant le printemps, et que l'automne sera toujours la saison des vendanges.

Sois donc calme, ma chère fille, aie la foi qui nous soutient et nous guide par les longs chemins clairs et sûrs. . . . .

... Travaille en silence et donne-toi le temps pour maître. Tu sais que jamais tu ne manqueras de ce qui t'est nécessaire : profite-en, et ne compromets pas ce qui marche si bien.

Défie-toi des éloges, qui nous font précipiter nos résultats. Ce fut, ma chère enfant, la règle de ma vie : rester seul juge de son travail, et n'accepter les approbations que simplement comme des sympathies et un crédit pour l'avenir.

Ainsi, chère Marguerite, pas de littérature dans la vie, notre métier est trop matériel. Ce sont des preuves sans phrases qu'il faut faire. Que les écrivains

nous soutiennent, c'est parfait ; mais qu'ils ne viennent qu'à l'heure où notre conscience les admet. C'est ce choix de l'heure qu'ils exigent eux-mêmes que nous fassions pour eux...

Je t'embrasse pour tous les tiens, ma chère Marguerite.

Ton père qui pense à toi.

---

Mons, 7 février 1905.

A M. JEAN DELVOLVÉ

Mon cher Jean,

Je pensais que nous serions déjà parmi vous, mais la rougeole de Toutiti (passée maintenant) nous a retenus ; aussi le portrait (1) que je finis en ce moment ne m'aurait pas laissé quitter Mons.

Il faut donc remettre à quelques jours le plaisir de vous embrasser tous. C'est avec quelque impatience que tous consultent l'almanach et aussi davantage leurs désirs.

Le carnaval est bruyant à Mons et fait rage. Nos trois danseurs se promettent de la joie pour aujourd'hui mardi-gras.

(1) Il s'agit du *Portrait de M. L. Devillez et de sa mère* (exposé à la Société nationale des Beaux-Arts).



. . . . .  
Il faut mettre partout dans tous nos actes la même logique généreuse. La vie connaît encore plus de rapports que l'art puisque c'est elle qui nous les enseigne. Il faut donc aussi là calculer les valeurs et les caractères personnels dans leurs proportions communes. Il n'est pas possible de vivre dans un rêve de beauté abstraite : il faut donc ne pas se refuser à la raison et à la science de la vie. C'est notre compréhension qui peut nous garder intacte et plus forte toute notre foi dans l'avenir, dans notre propre vie.

La santé est bonne parmi tous et voici Toutiti dans quelques jours à nouveau sur pieds. Le séjour fut favorable à tous. Je crois y avoir pensé et travaillé d'une bonne manière, et ainsi j'ai fait des acquisitions de meilleure compréhension de lois que je connaissais en partie. Ce travail d'examen et de pénétration a aussi servi les enfants. Nous causerons longuement de tout cela en paix — relative nécessairement.

Nous suivons la guerre avec angoisse. Comment ne pas se rendre à cette évidence que ces grandes catastrophes sont des résultats des erreurs individuelles de chacun ? Et cependant il faut pardonner tout cela et n'en garder que l'expérience de la révélation de la barbarie humaine. Il faut reporter à l'individu cette compassion universelle qui n'aurait autrement aucune signification.

Embrassez Élise et sa charmante petite Nelly-

Louise, et dites-leur notre impatience de les revoir. Ma femme vous envoie ses meilleures affections et embrasse sa grande et sa petite-fille.

---

17 février 1905.

A M<sup>LE</sup> CÉCILE HERTZ  
(*Mme Eyrolles.*)

Chère Mademoiselle,

Je suis bien touché de votre si fidèle et douce sympathie et je voudrais pouvoir dire ce qu'il faudrait savoir pour guider ceux que nous aimons. Certainement, il y aura toujours des choses au-dessus de nos forces, mais s'élever par un désir constant, c'est échapper à des causes inférieures. Nous ne sommes plus autant blessés lorsque notre examen libre a mis à leur plan les raisons communes de souffrir. Il semblerait que la même logique que nous recherchons dans nos travaux devrait dominer également tous nos actes, mais il est impossible de mettre l'ordre partout à la fois, et il faut beaucoup de temps pour s'apercevoir que c'est aussi le même sens ordonné qui doit présider à tous nos actes habituels. Il ne faudrait pas tant de pensées si nous devions être amenés à nous séparer des autres par un désir de mieux se connaître ; il vaudrait mieux pour un tel résultat ne jamais s'interroger. Mais vous

savez bien, chère Mademoiselle, que tous nos efforts tendent précisément à vivre en meilleure communion avec nos semblables. Il importe donc que nous soyons bien plus portés à rechercher nos ressemblances qu'à affirmer nos différences. La vraie force est celle qui réunit et concentre et non celle qui sépare et disperse les éléments. Ainsi la vie me paraît très simple en donnant à toutes nos recherches le but de nous renseigner davantage sur nous et ceux qui sont près de nous, d'exprimer des choses tout à fait communes à tous : nous découvrons cet ordre simple et naturel qui est la base et la sécurité de la vie humaine et le charme des relations.

Quel est le moyen d'appeler à nous ceux que nous désirons près de nous ? Je pense qu'il en est un seul, c'est de développer en nous le sens de l'humanité simple et fraternelle, en faire la pratique de sa vie, dans son travail d'artiste comme dans sa conduite habituelle ; tout cela se confond et le malheur consiste à le séparer. L'homme a un si grand besoin de l'accord moral, qu'il est impossible qu'il puisse s'empêcher de sentir la présence de cette force qui l'augmente, lorsqu'elle lui apparaît dans un être qui n'exclue aucun intérêt de sa préoccupation personnelle,

Ayez confiance en vous, chère Mademoiselle, et la confiance répondra à la vôtre. Gardez cette foi que vous avez le bonheur de posséder, qu'elle vous soit présente comme la cause et le but de toute votre vie.

A bientôt, chère Mademoiselle, nous serons bientôt de retour à Paris et nous aurons le plaisir de vous revoir tous, votre chère mère, votre charmante sœur Mlle Dora, Mme Gorodichze et son mari. Soyez l'interprète de nous tous près d'eux et dites-leur notre fidèle souvenir.

Agréez mes respectueux hommages, je vous prie, avec tout mon dévouement.

---

1<sup>er</sup> mars 1905.

A M. ROGER MARX

Mon cher ami Roger,

Je vous envoie mon petit discours de la réunion du Trocadéro au bénéfice des victimes de la guerre. Il a paru dans le nouveau journal *la Rue*, mais avec quelques oublis de mots, je vous l'envoie donc en entier. Je vais rentrer ces jours prochains...; je serai heureux de vous revoir. Il y a déjà si longtemps que je suis parti; le besoin des compagnons de notre existence se fait sentir et j'ai aussi le sentiment que le contact habituel nous est nécessaire et qu'il ne faut s'en éloigner que pendant un certain temps, pour mieux l'apprécier peut-être.

Ma santé, je pense, est bonne; elle appartient au mystère scientifique; mais je crois que je n'ai jamais



été en plus pleine possession de moi-même, puisque le sentiment que les mêmes raisons dominent toutes choses et que rien ne peut se séparer, me devient de plus en plus évident et s'impose à toutes les formes de mon activité. C'est ainsi que je sens bien qu'il n'y a aucun repos pour moi ; la vie me devient trop sensible et l'âme humaine une seule force dont chacun de nous porte une partie. Il faut se résoudre à vivre et à sentir pour tous et avec joie déclarer la vraie vie celle qui sans cesse nous rappelle à l'activité commune.

A bientôt, mon cher ami, avec l'étreinte fraternelle, je suis votre fidèle.

---

Mons, 5 mars 1905.

A M. GABRIEL DOMERGUE

Cher Monsieur,

. . . . .  
Je vous remercie, cher Monsieur Domergue, de votre si bonne et affectueuse sympathie. Je voudrais vous en dire toute mon émotion. Ce sont ces communions d'esprit, que les hommes se souhaitent dans leur jeunesse de pouvoir susciter, et ce sont elles aussi, qui forment le vrai sens de notre possibilité d'agir dans l'âge mûr. J'aime à dire et à redire ces choses qui me paraissent des vérités toujours plus puis-

santes. Elles reflleurissent avec toute nouvelle jeunesse, et meurent de l'ingratitude ou de l'inconscience, que l'oubli de leur réelle destinée apporte parmi les hommes. Je vous dis aussi combien je suis sensible à vos efforts de faire acquérir mon tableau par le musée de Bordeaux et je vous prie aussi d'être mon interprète près de la Commission pour lui dire ma gratitude pour sa sympathie si honorable pour moi.

Je ne tiens pas à me séparer de ce tableau au profit d'un particulier, mais, comme vous le dites, un musée c'est encore notre demeure.

Voulez-vous donc je vous prie indiquer le prix de ..... à la Commission et aussi ne pas vous gêner à mon égard si l'accord ne se fait pas. Je n'en garderai que le souvenir de votre si parfaite sympathie et du désir honorable de la Commission.

Croyez-moi, je vous prie, votre bien dévoué avec mes meilleurs sentiments.

---

Mons, 17 mars 1905.

A M. EMILE BOURDELLE

Mon cher Bourdelle,

Dans quelques jours je serai de retour à Paris et j'aurai le plaisir de vous revoir, mais je ne veux pas quitter Mons sans vous dire combien j'ai de fois

pensé à vous et à votre chaleureuse et vaillante nature. Je dois à cette ferveur poétique qui vous anime et dont vos œuvres sont un si éloquent témoignage, un souvenir durable d'une émotion féconde de forte humanité.

Que des mains amies, vers le soir de la vie, se tendent vers nous et se disent appelées par notre plus secret désir, que nos âmes se soient entendues dans la grande foule des exaspérés et des indifférents, voilà certainement la plus belle récompense et aussi la preuve la plus formelle de la vérité de la Foi, et du mensonge, du calcul misérable du négateur. Après les belles émotions que j'ai ressenties dans le désir héroïque de vos figures, comme une suite naturelle la voix qui vous approuvait dans votre labeur s'est élevée pour me dire votre confraternité d'homme compatissant à ses semblables, plein d'amour pour ceux qui répondaient au désir pareil au vôtre (1). Cela me fut, cher ami, une grande joie que vous ayez pu autour de vous réunir autant d'amis qui nous affirmaient à tous les deux que notre vie commune nous avait rapprochés d'eux, que nous avions réussi à dire à d'autres combien nous étions heureux de leur ressembler dans ce qu'ils avaient de grands et fiers désirs d'une vérité plus claire pour tous, l'espoir que les cruautés actuelles soient les dernières convulsions de la bête mauvaise qui a comblé les charniers de l'histoire.

(1) Allusion au banquet du 20 décembre, dont M. Émile Bourdelle fut l'un des initiateurs.

C'est dans une profonde émotion, mon cher ami et grand poète Bourdelle, que j'embrasse le grand sculpteur que vous êtes en une inoubliable gratitude.

Votre ami.

---

Paris, 19 mars 1905.

A M. HENRI DEGRON

Cher Poète et ami,

Je suis rentré à Paris depuis hier soir et me voici avec votre livre des *Pèlerinages* dans la maison de Jean Dolent, où si souvent nous nous sommes rencontrés tous deux. Aussi votre titre *Pèlerinages* est tout à fait de circonstance, et c'est avec l'émotion du souvenir que je revois en pensée les heures si lointaines qui nous furent toujours précieuses, — que les événements fussent plus ou moins favorables. C'est en vous remerciant, mon cher Degron, de votre œuvre de vrai poète, comme vous le dit Dolent, de douceur et de violence passionnée, que je vous souhaite ce que je désire de tout cœur pour les hommes qu'une véritable sensibilité désigne à toutes les menaces : la sécurité d'esprit et de corps à laquelle le vrai talent a tous les droits.

Merci encore, mon cher Degron, et bien à vous tout affectueusement.



Paris, 4 avril 1905.

A MME CONSTANTIN MEUNIER

Chère Madame,

Constantin Meunier nous quitte. Le chagrin est cruel dans votre maison, et tous ceux qui ont connu l'admirable artiste vous diront combien ils prennent part à votre douleur et à celle de vos enfants.

Je pense surtout au compagnon de votre vie, chère Madame, au père si bon et si ami de ses enfants. Que la gloire acquise par tant de labeurs soit pour d'autres une consolation : rien ne saurait pour vous amortir le sort cruel qui vous atteint en plein espoir d'une force reconquise.

Ma femme et mes enfants se joignent à moi pour vous dire leur profond chagrin et la part qu'ils prennent au deuil que porte l'humanité de la perte de cet homme admirable, et surtout au sentiment intime qui nous relie de cœur à vous et à vos enfants dans votre profonde affliction.

Je suis, chère Madame et amie, votre profondément dévoué, en toute émotion du grand souvenir que je garde de Constantin Meunier.

---

---

26 juin 1905.

A M. ÉMILE VERHAEREN

Mon cher grand poète et ami,

Je vous remercie de toute l'émotion que je trouve dans votre Rembrandt. Il est heureux de rapprocher les grands hommes ; nous les connaissons mieux ainsi en frères plus doués, mais aussi hommes de douleur et de joie que leurs semblables. Ils sont nos âmes plus vastes, nous consolent et nous éclairent sur l'unité de l'âme humaine.

Je vous dis, cher ami, toute ma gratitude du souvenir que vous m'avez gardé et de l'affectueux témoignage. Vous avez bien voulu inscrire mon nom dans ces belles pages. Je l'accepte comme un gage de la sympathie que je vous rends si heureusement, sachant que c'est mon seul titre qui m'en donne le droit.

J'espère, cher ami, vous revoir et vous serrer la main. Voulez-vous dire mes respectueux hommages à Madame ainsi qu'agréer pour elle et pour vous les affections de tous les miens.

De tout cœur à vous, cher ami, en toute émotion de fraternité, de pensée et de cœur.

Votre fidèle.

---

29 juillet 1905.

A M. ÉMILE BOURDELLE

Mon cher ami Bourdelle,

Je crois que le Salon d'Automne se trouvera honoré de votre collaboration au but qu'il poursuit. Il ne faut pas seulement de la jeunesse désireuse mais inconsciente. Il faut aussi et surtout de la jeunesse reconquise et défendue au cours de la vie.

C'est de cette résistance à la négation et de cette conquête sur l'avenir, que sont faites les œuvres qui réconfortent les hommes.

C'est pour tout ce que votre art contient de sève, du sentiment d'une âme heureuse de la présence de l'instant et aussi du pressentiment de la durée, que je vous remercie du désir que vous m'exprimez d'être parmi nous.

J'en informe Frantz Jourdain qui sera naturellement enchanté ainsi que tous nos amis.

De cœur à vous, mon cher Bourdelle.

---

A NELLY

Paris, 17 août 1905.

Ma chère Nelly,

Je vous remercie tous de vos lettres et de la façon dont vous vous comportez entre vous et les autres (1).

. . . . .  
Se faire une discipline de travail et de pensée, voilà le bonheur, mais combien en sont capables ? Tout le monde se fie au hasard et tous en sont victimes, ce qui est la logique même.

Je ne vois que ruine autour de moi, et l'espoir que je garde me vient de ce que je sais par raison et par sentiment profond de mon être, que la vérité triomphe de tout ; mais combien d'éphémères phalènes tombent autour de la lumière ! Il ne faut pas être parmi ceux qui cherchent la clarté en dehors d'eux-mêmes.

Je t'embrasse, ma chère Nelly, et vous tous avec toi je vous rassemble dans mon étreinte, comme vous êtes liés dans mon cœur.

A bientôt, mes enfants, près de vous.

Votre père.

---

(1) Eugène Carrière, retenu à Paris par des travaux en train, écrit à sa famille installée à Mons.



1905.

A MME MÉNARD-DORION

Chère Madame,

Vous avez porté avec trop de courage et de fierté d'âme la fortune et la beauté contre l'envie et la bassesse de sentiment des hommes, pour ne pas trouver en vous avec justice les mêmes éléments de résistance contre les mêmes attaques qui nous visent dans les heures de détresse.

Il n'est pas possible que ceux dont la critique est refusée à nos heures de plénitude puissent avoir un droit contre nous dans la fortune contraire. Ce n'est certes, chère Madame, aucune incitation au mépris, mais à une bienveillante et juste appréciation des caractères que je vous convie . . . . .

J'ai dû faire appel pour mon propre salut à ces pensées, et je me suis rendu compte que tout ce qui nous arrive nous fait mieux comprendre notre espèce. Il n'est pas possible que l'inintelligence de la vérité ne soit pas présente près de nous, lorsque nous la voyons encore dominer le monde, et que les actes de grande collectivité sont encore le meurtre et la violence. C'est pourquoi, chère Madame, souffrons de nos sentiments d'amour pour ceux qui sont blessés parmi les nôtres; mais mettons les opinions des autres à leur proportion d'intérêt.

Portez votre tristesse avec une fierté humaine. C'est un continuel effort que vous avez tenté vers les choses vraies. Que l'instant vous trouve prête, non à la résignation du vaincu, mais à l'acceptation de l'intelligence qui ne veut rien retrancher de ce que la vie lui apporte. Notre consolation n'est pas possible sentimentalement; mais seulement une haute raison, — qui nous apparaît aux moments d'impérieuse exigence de la vie, qui veut que nous la sauvegardions en nous et dans les autres exige que l'espèce soit garantie de pensée et de corps, — nous force d'agir.

. . . . .

De tout mon cœur votre fidèle et respectueusement dévoué ami, chère Madame.

---

Mons, 5 octobre 1905.

A MME METCHNIKOFF

Chère Madame,

Le désir de vous être agréable est trop vif chez moi, pour que [je] ne sois fort satisfait si jamais je puis y réussir; mais dans la circonstance je crois que votre mérite a suffi par lui-même et que mon intervention n'a simplement agi que dans le sens de retenir une attention qui aurait pu se négliger, et

ceci encore n'est pas sûr. Quoi qu'il en soit, chère Madame, je suis très heureux que vous soyez contente, mais je dois aussi vous dire que vos travaux dégagent, à mon sens, un goût très artiste et aussi un ensemble d'observations de nature et d'art qui justifient pleinement une réussite en dehors de toute recommandation.

Nous serons à Paris dans quelques jours et j'espère que nous aurons le plaisir de vous revoir ainsi que notre admirable et cher ami, M. Metchnikoff. Dites-lui notre fidèle affection, chère Madame, et recevez avec mes respectueux hommages l'assurance de mon reconnaissant dévouement.

---

22 octobre 1905.

A M. DEVILLEZ

Mon cher Louis,

Me voici bien retenu à Paris et de façon fâcheuse. Les Rayons X sont impuissants à combattre mon mal et la chirurgie doit à nouveau intervenir et cela assez rapidement; je pense que c'est pour après-demain mercredi. Nous sommes tous ainsi retenus à Paris plus longtemps que je n'aurais pensé. J'espère que tout ira pour le mieux; mais tu sais, cher ami, qu'il y a toujours dans une opération de bonnes

et de mauvaises chances. Il me serait cruel d'être victime des dernières avec tant de responsabilité que j'ai endossée ! Espérons pour la meilleure solution. Tu serais gentil, mon cher Louis, de veiller un peu sur le père de ma femme et de t'enquérir près de lui et de la bonne de leur situation. Avance-leur l'argent dont ils pourraient avoir besoin ; je te rendrai tout ensemble à mon retour ou à ton arrivée à Paris. Je te remercie, mon cher Louis, pour ta bonne et douce amitié et l'appui que les miens y trouveront toujours ; dis aussi à ta bonne mère et à cette délicieuse Mme Montagne combien sa bonté m'est sensible et à tous les miens. Nos amitiés à Mlle Put-sage et aux Frasneau, Ouzeaux, à tous ceux qui nous ont témoigné, grâce à toi, de l'estime et de la cordialité.

Il me faut huit jours de maison de santé, je ne sais combien de jours de surveillance pour les suites, ce qui fait que notre retour est en ce moment incertain comme date. Je te ferai mettre au courant, comme tu le penses ; peut-être viendras-tu bientôt à Paris ; si Berton est près de toi, dis-lui ma bonne amitié et mon regret de l'absence forcée de Mons. A bientôt, cher Louis, je t'envoie mon meilleur souvenir dans l'espoir de te revoir.

Je t'embrasse fraternellement, cher ami, et me dis de cœur ton ami fidèle.

---



29 octobre 1905.

A M. AUGUSTE RODIN

Mon cher grand ami,

Je vous dois tant d'émotions encourageantes et je me trouve encore sous le charme de la puissance de vos plâtres exposés au Salon d'Automne. J'ai ressenti en face de ces œuvres ce que la seconde ignorance dont parle Pascal a de bienfaisant. Combien lorsque nous sommes libérés de la superstition, de la vanité du faux savoir et ainsi prêts à la rencontre de l'œuvre saine qui traverse de sa puissance tout notre être, nous retrouvons une virginité d'émotions, qui nous paraissait disparue ! C'est le sentiment heureux que je vous dois. Je vous remercie aussi, mon cher ami, de vos encouragements que votre cœur paternel vous dicte à mon égard. Je ne puis, hélas, me soustraire aux médecins et aux chirurgiens. Ce n'est plus en mon pouvoir. Mais ce qui me reste possible, c'est de me défendre moralement, d'accepter ce que je ne puis éviter et de me garder confiant dans le devoir que j'aime à remplir et duquel je n'ai encore fait qu'une si faible partie.

Tous les miens vous disent leur affection reconnaissante ; je vous dis ma profonde gratitude et combien je suis heureux que la nature m'ait doué d'une

sensibilité qui m'a permis de jouir aussi pleinement de votre génie.

Je vous serre les deux mains, cher ami, en vous disant à bientôt. De tout cœur votre ami fidèle en heureuse admiration.

---

31 octobre 1905.

A M. JEAN DOLENT

Cher ami Dolent,

Merci de tout cœur pour votre bonne lettre et pour tout le soin et le temps que vous a coûté l'affaire avec X..., cela me paraît bien; que pensez-vous? Faites, cher ami, et concluez comme vous le croirez bon, tout est bien fait par vous. Je vous dis toute ma gratitude affectueuse.

Je pensais vous voir avant l'opération, mais j'ai dû garder le logis, j'avais pris froid et mon médecin m'a défendu de sortir. Je regrette de n'avoir pu vous serrer la main et embrasser la gentille Jeanne; embrassez-la pour moi. C'est demain que je vais subir l'opération aux frères Saint-Jean-de-Dieu, rue Oudinot. J'espère que tout se passera bien et que j'aurai encore des jours à passer près de ceux que j'aime. Si le compte en est révolu, il faudra se soumettre et remercier de la faveur d'avoir connu l'amitié douce

et fidèle. C'est ainsi que je penserai à vous, mon cher Dolent ; je vous remercie, en attendant des heures supplémentaires à celles que j'ai passées près de vous.

Je vous serre les deux mains, mon cher Dolent, en fraternel ami. Vôtre de cœur.

Mes amitiés à M. Caplain, je vous prie.

---

Janvier 1906.

Mon cher ami Willette,

Rien ne donne plus d'esprit que le cœur. Aussi ton œuvre est spirituelle et touchante, d'une intimité qui ravit l'ingénuité que tu fais renaître. Chacun te doit de belles minutes de jeunesse retrouvée, la jouissance d'une expression d'art que nous aimons à déclarer bien française, malgré sa rareté, et dont personne ne se douterait, si tu ne l'avais à nouveau découverte.

Merci, Willette, bel artiste et noble cœur ! L'État te décore et les artistes t'embrassent, comme je le fais, en toute gratitude.

Ton vieil ami.

---

---

Paris [6 ou 7] janvier 1906.

A M. JEAN DELVOLVÉ

Mon cher et bon fils Jean,

Vous êtes allé remplir un grand et douloureux devoir près de vos parents, et je vois, d'après votre lettre, que, suivant votre habitude, vous l'avez rempli dans toute sa plénitude. Ils ont trouvé en vous non seulement le fils chéri, mais l'appui d'une âme qui se possède dans toutes les occasions que la vie lui apporte. Accepter le destin, c'est en atténuer la rigueur; vos bons et malheureux parents trouvent dans leur foi l'appui nécessaire, et ainsi vous vous réconfortez les uns les autres. J'ai bien pensé à vous, mon cher fils, dans mes longues insomnies, et je redoutais pour vous le retard arrivé. Je vous remercie d'avoir été si parfaitement l'interprète de notre chagrin près de vos parents. La compassion d'un si grand désastre que la mort d'un jeune homme est sans limites. La contradiction de la nature dans cet événement nous laisse sans secours. Élise vient tous les jours, elle a appris la triste nouvelle avec une grande douleur, en pensant à celle que vous et vos parents éprouviez. La petite va bien; les enfants vont voir tous les jours Élise et le bébé. Mon état persiste toujours aussi fâcheux : mais il faut espérer quand



même ; c'est un devoir pour moi de donner l'exemple de la confiance. Croyez, mon cher et bon fils, que nous vous accompagnons en pensée sur le calvaire douloureux, et que nous sommes tous près de vous de cœur et d'esprit. A vos chers parents encore toutes nos affections, et vous, cher Jean, je vous embrasse pour tous les miens du fond du cœur, comme je vous aime.

Votre père.

---

9 février 1906.

A M. DUJARDIN-BEAUMETZ

Mon cher Ministre et ami,

Ta carte, qu'on vient de me remettre, me dit que tu n'as pas cessé de t'intéresser à mon malheureux sort. Je t'en suis profondément reconnaissant et t'en remercie de tout cœur. Je t'ai écrit la veille de l'opération que j'ai subie, tu as dû me trouver bien inquiet à ce sujet. Hélas ! j'étais loin de la réalité. Je suis sorti vivant de la salle d'opération, mais la gorge percée par la trachéotomie et paralysé de tout le côté gauche. Depuis, l'électricité m'a rendu en partie mes membres, mais ma vie n'est qu'une douleur et je ne puis quitter mon lit. Comme espoir de guérison il n'y en a aucun. Je suis condamné par tous les

médecins depuis trois ans, et la nature ne renouvelle pas ses miracles deux fois. Il faut donc que je pense à l'inévitable échéance qui nous attend tous. Je te fais mes adieux, mon bien cher ami, si je ne dois plus te revoir, et te remercie pour les marques d'estime officielles que tu m'as données ; mes enfants y trouveront un appui. L'estime et l'affection dont quelques personnes m'ont honoré resteront probablement le seul héritage de mes enfants. Je ne regrette pas d'avoir exercé mon art sur le seul intérêt qu'il porte en lui-même, cela me fait envisager ma situation avec moins d'amertume. Il est important que nous ayons vécu selon notre nature, et cela je l'ai fait aussi complètement que j'ai pu.

Je te souhaite la santé, cher ami, et le succès que mérite ton souci de l'intérêt de tes semblables ; tu as donné un bel exemple qu'on ne pourra pas oublier. Si ma bonne étoile me permet de te revoir, je serai heureux ; j'aurai aussi la chance de continuer les progrès que je sens que je puis faire encore. Si cela n'est pas possible, je t'embrasse de tout mon cœur, plein du souvenir de notre jeunesse de condisciples ; fraternellement, mon cher ami, je suis avec gratitude ton vieux camarade et ami.

---

1906.

A M. CHARLES MORICE

Mon cher ami Charles Morice,

Les catastrophes et les menaces continuelles de la violence nous disent combien il faut cultiver la sensibilité et la fraternité humaine. Il est trop tard de réfléchir à l'attitude que l'on prendra, si la brute se jette sur nous le couteau à la main : il ne reste plus qu'à se défendre. Mais quelle faute, si nous laissons échapper la possibilité d'avoir une part à l'éducation de la masse ignorante ! Montrer aux hommes le souvenir de ceux qui leur apprennent à vivre, en opposition à ceux qui ne leur ont enseigné pendant tant de siècles que les multiples façons de recevoir et donner la mort, me paraît un devoir essentiel. L'auteur du beau *Discours sur l'inégalité entre les hommes*, est tout désigné pour être le prétexte à la glorification des plus beaux sentiments qui font agir les hommes.

L'heure aussi est favorable. Devant les incertitudes et les angoisses, l'homme ne peut se reprendre que dans son propre cœur. Je suis donc tout à fait avec vous pour Rousseau, cher ami, et vous félicite de la bonne idée.

Les grands hommes sont les vrais prétextes des fêtes humaines.

Mes amitiés à nos amis communs, cher Morice, avec mes regrets de mon absence.

---

Février 1906.

A M. ALBERT PONTREMOLI

Mon bien cher ami,

Certainement je vois avec plaisir, qu'un écrivain aussi distingué que celui que vous avez bien voulu traduire pour moi, estime mon œuvre. Mais laissez-moi vous dire que ce qui me fait le plus de joie, c'est d'avoir pu conquérir et retenir votre affection, comme je vous ai de tout mon cœur gardé la mienne. Les gens qui souffrent aiment à se rappeler ceux qui les aiment, et c'est mon cas dans ma situation qui est toujours stationnaire, ce qui me désespère.

De cœur à vous, cher ami, et merci.

---



Mars 1906.

A M<sup>LE</sup> CÉCILE HERTZ*(Mme Eyrolles.)*

Chère Mademoiselle,

Mon affection pour vous m'interdit de me dérober à la grande responsabilité que vous m'imposez en me faisant intervenir dans vos décisions si graves de votre vie à venir.

C'est à d'autres questions que je vous demanderai de répondre à vous-même, et de ne vous en remettre à moi que d'après votre jugement personnel qui est seul en jeu.

Pensez-vous que les hommes soient destinés à vivre en solitaires, que le soin de sa propre existence, le souci de sa commodité suffisent à remplir notre vie ? Il faut élever la question pour bien la résoudre. Il est impossible de partir de sa tranquillité de l'instant comme point de comparaison pour toute sa vie.

La solitude aussi est mauvaise conseillère et nous dispose à l'ennui, qui nous défend mal contre les surprises qui nous menacent partout. Une profession, aussi aimée qu'elle soit, n'est qu'un moyen de vivre ; il faut plus que cela pour supporter longtemps tout ce que la vie nous réserve d'angoisses et d'activité.

Le célibat n'est pas une chose naturelle, et se refu-

ser à transmettre la vie nous expose à d'amers regrets. Vous n'êtes pas pressée, ma chère enfant, et vous pouvez réfléchir. Vous avez en Mme Gorodichze un conseil précieux, elle ne vous exposera pas témérairement à prendre un parti trop hasardé. Chère Mademoiselle, ce sont les raisons qui dominent la vie universelle, qui dirigent aussi celle des individus. Soyons d'accord avec la loi naturelle avant tout, et le reste se mettra d'accord avec nos vœux.

A bientôt, chère amie, et que toute résolution que vous prendrez vous amène au bonheur que je vous souhaite.

Je vous serre les deux mains tendrement. Votre  
vieux ami.

P.-S. — Nous avons reçu de belles fleurs de Nice de votre bonne mère ; je lui envoie ma gratitude pour son bon souvenir et sa gracieuse façon de me le dire.

Mars 1906.

A Mlle Cécile Hertz

(Mme Eyrolles.)

Chère Mademoiselle,

Être aimé est une chose douce, mais passive, aimer est plus beau, puisque nous agissons par nos plus belles facultés.

Je vous félicite, chère Mademoiselle, de vous laisser aller à la vie qui s'offre à vous, vous en ressentez déjà la récompense. Vous allez maintenant mettre à leur place les sophistes et les faiseurs de programmes pour les autres, et vous écouterez l'être intérieur qui est en vous, qui vous guidera simplement par sa présence.

De cœur à vous, chère Mademoiselle, respectueusement à vous.

26 janvier 1908

A M. LOUIS DEVILLEZ ET A MME MONTAGNE

Mon bien cher Louis, chère Madame Montagne,

Que je suis donc navré d'être si loin de vous à l'instant de votre plus cruelle épreuve. Tous les miens partagent avec moi votre chagrin au sujet de la perte de la plus tendre des mères, d'une bonté si clairvoyante et qui ne pouvait se contenter qu'en se répandant sur tous ceux qui l'approchaient. Nous avons tous participé à cette belle âme généreuse et avons ressenti les effets de cette délicieuse bonté d'âme. Qui oserait tenter de vous voler de la perte d'un si bon compagnonnage votre vie ? Trop de souvenirs vous y rappellent chaque instant. Seules les joies que nous avons données à

ceux que nous aimons peuvent être un adoucissement à notre chagrin. La piété filiale dont vous avez entouré votre chère mère, et le souvenir de la fierté qu'elle ressentait de vous avoir pour ses enfants, vous seront d'un secours bien précieux; au milieu de toutes les amitiés qui vous entourent, [c'est] l'affection unanime qui a pour objet votre mère.

Je suis heureux, mon cher Louis, d'avoir pu te laisser un souvenir visible de ta mère chérie (1); c'était mon ambition depuis longtemps et je te remercie de m'avoir permis de la réaliser. Je t'écris de mon lit, cher ami, que je garde toujours; j'ai bien pensé à toi dans mes longues insomnies et à la menace dont tu nous avais fait part; la voilà malheureusement réalisée. Mon état est faible et douloureux. Je voudrais me retrouver à Mons, près de toi, dans l'air libre; dès qu'il me sera possible, je prends le train; mais je suis encore bien misérable et je ne prévois pas le moment. Pourvu que j'en sorte... il y a des moments où je n'espère plus; mais cela revient de nouveau...

Fais nos bonnes affections à Mme Montagne pour laquelle j'écris aussi et à tous nos amis, qui ont été si gentils pour nous.

Je t'embrasse fraternellement, mon cher Louis, en partageant ta douleur.

Ton ami.

(1) Allusion au *Portrait de L. Devillez et de sa mère*, peint par Carrière en 1905.



1861

# TABLE

---

Avertissement . . . . .	7
-------------------------	---

## ÉCRITS

Préface au catalogue de l'Exposition du Salon de l'Art nouveau . . . . .	11
Préface au catalogue de l'Exposition des œuvres d'Auguste Rodin . . . . .	13
Notes préparées pour une allocution . . . . .	14
L'enseignement et l'éducation par la vie. . . . .	16
Sur la danse de Mlle Isadora Duncan. . . . .	20
Fragment (note sur la Danse) . . . . .	22
Sur la peine de mort . . . . .	23
Sur le mariage et ses garanties légales . . . . .	25
Réponse à une enquête . . . . .	26
L'Homme Visionnaire de la Réalité. . . . .	27
Fragment (notes pour l'Homme Visionnaire). . . . .	38
Fragment (notes pour une conférence au Musée du Louvre) . . . . .	40
Réponse à une enquête de <i>la Plume</i> sur l'éducation artistique du public contemporain . . . . .	41
Gauguin . . . . .	43
L'Art antique . . . . .	45
Fragment (note pour l'Art antique). . . . .	51

---

L'Art dans la Démocratie . . . . .	52
Notes pour un projet d'Académie. . . . .	64
Le Pommier et le Gui. . . . .	70
A la Jeunesse (en l'honneur du poète Émile Verhaeren)	71
Pour les victimes de la guerre Russo-Japonaise . .	73
✓ Sur l'École de Rome et l'éducation des artistes. . .	77
Réponse à une question sur le rôle du prolétariat contre la guerre . . . . .	84
Discours au banquet . . . . .	86
Constantin Meunier. . . . .	89
Contre les restaurations. . . . .	90
Notes sur les restaurations . . . . .	94
Albert Besnard . . . . .	96
✓ Conclusions sur l'Art d'aujourd'hui . . . . .	99
L'Apparition de la nature . . . . .	101
Gustave Geffroy . . . . .	104
Premières années d'Eugène Carrière . . . . .	106
Fragment. . . . .	109
Fragments divers . . . . .	110
Conversations au crayon. . . . .	119

---

# TABLE ALPHABÉTIQUE

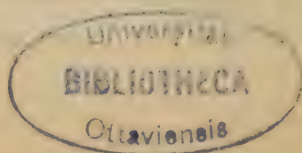
## DES CORRESPONDANTS

---

Agache . . . . .	254
G. Jean Aubry. . . . .	271
Ugo Bernasconi . . . . .	320
Albert Besnard . . . . .	207
Karl Boës . . . . .	317
Raymond Bonheur. 153, 168, 175, 179, 183, 203, 213, 219,	
224,	270
Émile Bourdelle . . . . .	331, 336
Armand Cabrol . . . . .	178
Raymonde Cabrol (Mlle) . . . . .	174, 221
Sophie Eugène Carrière (Mme) . . . . .	127, 154
Élise Carrière (Mme Lisbeth Delvolvé-Carrière). 150,	
156, 196, 202, 208, 211, 217, 262, 264, 297,	306
Marguerite Carrière (Mme) . . . . .	323
Nelly Carrière (Mme Nelly Choublier-Carrière) . 151,	
152, 156, 190, 192, 265,	337
Jean-René Carrière. . . . .	193, 279
Lucie Carrière. . . . .	159, 191, 195
Max Choublier. . . . .	215, 294
Alphonse Daudet. . . . .	139
Henry Degron . . . . .	226, 333
Jean Delvolvé . . . . .	200, 258, 266, 280, 325, 345
L. Devillez . . . . .	239, 242, 296, 306, 340, 352
Jean Dolent . . . . .	129, 133, 135, 144, 343
Jeanne Dolent (Mlle) . . . . .	273
Gabriel Domergue . . . . .	330
Dujardin-Beaumetz . . . . .	346
D'Estournelles de Constant. . . . .	269
Cécile Eyrolles (Mme). . . . .	260, 282, 284, 327, 350, 351



Élie Faure . . . . .	232, 250.	302
Jean-Louis Faure . . . . .	238,	263
Arthur Fontaine . . . . .	185, 205,	291
Arthur Fontaine (Mme) . . . . .	210,	303
Furet. . . . .		248
Léon Grunbaum . . . . .	229,	287
Maurice Hamel . . . . .	166, 209. 233, 279,	305
L. Havet (Mme) . . . . .		223
M. H . . . . .	198, 199, 222, 257,	283
Francis Jammes . . . . .	237, 252, 276,	319
Frantz Jourdain . . . . .	147, 247,	301
Le Président Magnaud. . . . .		188
Camille Mauclair. . . . .	266,	268
Henri Marcel . . . . .	278,	316
Roger Marx.    129, 131, 134, 136, 137, 140, 141, 147, 177,	182, 189, 241, 256, 308,	329
Ménard-Dorian . . . . .		307
Ménard-Dorian (Mme).    142, 148, 155, 157, 164, 186, 226,	227, 230, 235, 245, 255, 281, 286, 292, 311	338
E. Metchnikoff. . . . .	272,	315
Metchnikoff (Mme) . . . . .		339
Constantin Meunier. . . . .		159
Constantin Meunier (Mme) . . . . .		334
Montagne (Mme) . . . . .		352
Charles Morice . . . . .		348
A. Pontremoli . . . . .	285,	349
Georges Rodenbach . . . . .	145,	146
G. Rodenbach (Mme) . . . . .	163,	289
Auguste Rodin . . . . .	274, 314,	342
Gabriel Séailles . . . . .	161, 170, 172, 180,	298
Séverine (Mme) . . . . .		310
Société nationale des Beaux-Arts . . . . .		169
Émile Verhaeren. . . . .		335
Willette . . . . .		344



*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le vingt juin mil neuf cent sept

PAR

E. ARRAULT et C<sup>ie</sup>

A TOURS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE







La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of  
Date Due

DEC 03 2006

**PRÊT DIRECT**

**DEC 13 2006**



a39003



000501287b



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	04	01	11	04	15	2